

H

L'HI

BEAUTÉS

DE

L'HISTOIRE D'AMÉRIQUE.

Chaque exemplaire doit être revêtu de ma signature. — Je poursuivrai les contrefacteurs.



IMPRIMERIE DE GUÉDON, A MEAUX.

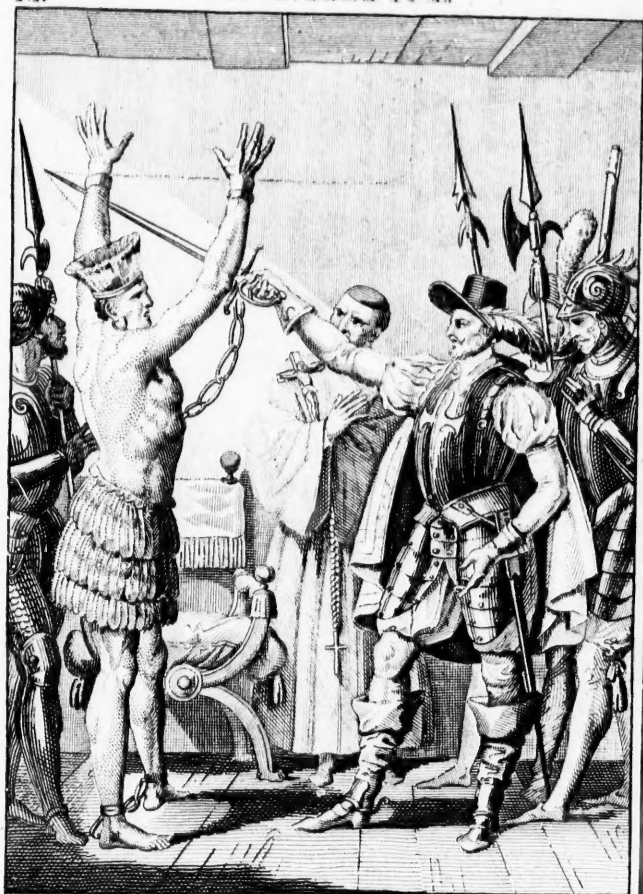
tu de ma
facteurs.



MEaux.

T.II

FRONTISPICE



Hernán Cortés

Ornées de
le

D'ALLEN

BEAUTÉS

DE
Histoire d'Amérique,
d'après les plus célèbres voyageurs et géographes
qui ont écrit sur cette partie.

PAR G***

Ornées de 32 nouveaux sujets de gravures représentant
les Costumes, Habitations, Animaux, &c.

TOME 2. 2^e LIV^{re}



Cruauté de F. Cortez.

PARIS,

à la Librairie d'Education

D'ALLENIS EYMERY, Rue Mazarme, N^o 30.

(1818.)

R
E
143
G52
v.2

L'H

A

GRA

L'AM
degré
tentrion
plus ét
offert à
des Eu
connue
monde
qui sou
l'est, on
sont pl
autres. L
tenir d'

II

BEAUTÉS

DE

L'HISTOIRE D'AMÉRIQUE.

ARCHIPEL D'AMÉRIQUE.

GRANDES ET PETITES ANTILLES.

L'AMÉRIQUE renferme, entre le huitième degré et le trente-deuxième de latitude septentrionale, l'archipel le plus nombreux, le plus étendu, le plus riche que l'Océan ait offert à la curiosité, à l'activité, à l'avidité des Européens. Les îles qu'il forme sont connues, depuis la découverte du Nouveau-monde, sous le nom d'*Antilles*. Les vents qui soufflent presque toujours de la partie de l'est, ont fait appeler *îles du vent* celles qui sont plus à l'orient, et *îles sous le vent* les autres. Elles composent une chaîne qui semble tenir d'un bout au continent, près du golfe

de Maracaïbo, et de l'autre fermer l'ouverture du golfe du Mexique. Quelques auteurs prétendent qu'il n'est pas invraisemblable que ces îles soient les sommets de très-hautes montagnes qui auraient autrefois fait partie de la terre ferme; ces sommets, par suite d'une révolution qui aurait submergé tout le plat pays, seraient devenus des îles.

Climat, sol, productions.

I.

Pour le commun des hommes, les Antilles n'offrent que deux saisons, celle de la sécheresse et celle de la pluie. Les observateurs, qui étudient la marche de la nature dans la température du climat, dans toutes les révolutions du temps et dans celle de la végétation, découvrent qu'elle suit les mêmes routes qu'en Europe, quoique d'une manière moins sensible.

Ces changemens, presque imperceptibles, ne préservent pas des dangers et des incommodités d'un climat brûlant, tel qu'il doit être naturellement sous la zone torride. Comme

ces îles
on y
qui na
terrain
mente
leil, ju
dimin
Rien u
la tem
se voil
on n'es
sans vo
Les
vienn
tout où
vents
que les
Ceux q
curent
beauc
de l'est
forcés d
dans la
souffle
vanche,

er l'ouver-
 nes auteurs
 blable que
 es - hautes
 fait partie
 par suite
 rgé tout le
 s.

es Antilles
 e la sèche-
 servateurs ,
 re dans la
 tes les ré-
 de la végé-
 les mêmes
 ne manière
 erceptibles,
 les incom-
 il doit être
 e. Comme

ces îles sont toutes situées entre les tropiques, on y est assujetti, avec quelques différences qui naissent des positions et des qualités du terrain, à une continuité de chaleur qui augmente communément depuis le lever du soleil, jusqu'à une heure après midi; mais qui diminue ensuite à mesure que cet astre baisse. Rien n'est plus rare qu'un temps couvert qui la tempère. Quelquefois, à la vérité, le ciel se voile de nuages une heure ou deux; mais on n'est pas quatre jours dans toute l'année sans voir le soleil.

Les variations, dans la température de l'air, viennent moins des saisons que du vent. Partout où il ne souffle pas, on brûle, et tous les vents même ne rafraîchissent pas; il n'y a que les vents d'est qui tempèrent la chaleur. Ceux qui viennent du sud et de l'ouest procurent peu de soulagement; mais ils sont beaucoup plus rares et moins réglés que celui de l'est. Les arbres exposés à son action, sont forcés de pousser leurs branches vers l'ouest, dans la direction que l'uniformité de son souffle constant semble leur donner. En revanche, leurs racines sont plus robustes et plus

allongées sous terre du côté de l'est, comme pour former un point d'appui dont la résistance soit égale à la force du vent dominant. Aussi remarque-t-on ; lorsque le vent d'ouest souffle avec quelque violence, que les arbres sont renversés facilement ; de sorte que , pour juger de la force d'un ouragan, il ne suffit pas de savoir combien d'arbres sont tombés, mais de quel côté ils ont été déracinés.

Le vent d'est ne se fait guère sentir aux Antilles, que vers neuf ou dix heures du matin ; il augmente à mesure que le soleil monte sur l'horizon, et diminue à mesure que cet astre baisse ; il tombe enfin tout-à-fait le soir, mais le long des côtes seulement, et non en pleine mer. Les raisons de cette différence s'offrent d'elles-mêmes. Après le coucher du soleil, l'air de la terre, qui demeure long-temps rarefié à cause des exhalaisons qui sortent continuellement du globe échauffé, reflue nécessairement sur celui de la mer. C'est ce qu'on appelle ordinairement vent de terre. Il se fait sentir la nuit, et continue jusqu'à ce que l'air de la mer, rarefié par la chaleur du soleil, reflue à son tour vers la terre, où l'air

s'est
Enfin
plus
dans
plus
servi
fraîch

La
mat
ment
d'est,
se for
les bo
orage
variab
vienn
il pleu
vent
mune
mi-j
donne
autant
dans
lieu de
jouit q

s'est condensé par la fraîcheur de la nuit. Enfin, on observe que le vent d'est se trouve plus régulier, plus fort sous la canicule que dans les autres temps, parce que le soleil agit plus vivement sur l'air. Ainsi la nature fait servir les ardeurs même de cet astre au rafraîchissement des contrées qu'il embrâse.

La pluie contribue aussi à tempérer le climat des Antilles ; mais non partout également. Là, où rien ne fait obstacle au vent d'est, il chasse les nuées à mesure qu'elles se forment, et les oblige d'aller crever dans les bois ou sur les montagnes ; mais quand les orages sont trop violens, ou que les vents variables et passagers du sud et de l'ouest viennent troubler l'empire du vent d'est, alors il pleut. Dans les positions des Antilles où ce vent ne donne pas, les pluies sont si communes et si abondantes, sur-tout depuis la mi-juliet jusqu'à la mi-octobre, qu'elles donnent, d'après les meilleures observations, autant d'eau dans une semaine qu'il en tombe dans nos climats dans l'espace d'un an. Au lieu de ces pluies douces et agréables dont on jouit quelquefois en Europe, ce sont des tor-

rens dont on prendrait le bruit pour celui de la grêle, si elle n'était, pour ainsi dire, inconnue sous un ciel brûlant.

A la vérité, ces pluies rafraîchissent l'air ; mais elles causent une humidité dont les suites sont également incommodes et funestes : il faut enterrer les morts peu d'heures après qu'ils sont expirés ; la viande se conserve au plus vingt-quatre heures ; les fruits se pourrissent, soit qu'on les cueille mûrs, ou avant la maturité ; le pain doit être fait en biscuit pour ne pas moisir ; les vins ordinaires s'aigrissent en fort peu de temps ; le fer se rouille du matin au soir ; ce n'est qu'avec des précautions continuelles , qu'on parvient à conserver les semences, jusqu'à ce que la saison de les confier à la terre soit arrivée. Dans les premiers temps qui suivirent la découverte des Antilles, le blé qu'on y portait se gâtait si vite qu'il fallut l'envoyer avec ses épis. Plus tard, on substitua la farine aux grains, en adoptant divers moyens de conservation, qui depuis se sont beaucoup perfectionnés.

Le
couch
épais
vif. L
lités p
végéta
plus fi
débris
de ter
sur de
propri
où il e
poreux
formé
servan
ce qu'e
pierre
compo
stérile
décom
truite
posent
soleil.

Le sol des Antilles est, en général, une couche d'argile ou de tuf, plus ou moins épaisse, sur un noyau de pierre ou de roc vif. Le tuf et cette argile ont différentes qualités plus propres les unes que les autres à la végétation. Là, où l'argile, moins humide et plus friable, se mêle avec les feuilles et les débris des plantes, il se forme une couche de terre plus épaisse que celle qu'on trouve sur des argiles grasses. Le tuf a aussi ses propriétés, selon ses différentes qualités. Là, où il est moins dur, moins compacte, moins poreux, de petites parties se détachent en forme de caissons, toujours altérés, mais conservant une fraîcheur utile aux plantes; c'est ce qu'on appelle, en Amérique, un sol de pierre ponce. Partout où l'argile et le tuf ne comportent par ces modifications, le sol est stérile, aussitôt que la couche formée de la décomposition des plantes originaires est détruite par la nécessité des sarclages, qui exposent trop souvent les sols aux rayons du soleil.

III.

Lorsque les Européens abordèrent aux Antilles, ils les trouvèrent couvertes d'arbres qui, par une singulière prédilection de la nature, étaient d'une grande élévation, très-droits, sans excroissance ni défectuosité, et liés, pour ainsi dire, les uns aux autres, par une plante rampante qui, s'élevant comme du lierre, embrassait toutes les branches et les dérobaient à la vue. Cette espèce parasite croissait en telle abondance, qu'on ne pouvait pénétrer dans le bois sans s'y frayer par le fer un chemin pénible. On lui donna le nom de *liane*, analogue à sa flexibilité.

Les arbres qui croissent au sommet des montagnes et dans les endroits escarpés étaient très-durs; ils se laissaient à peine entamer par l'instrument le plus tranchant. Tels étaient l'*agouti*, le *palmiste*, le *barata*, qu'on a, depuis si utilement employés dans la charpente; tels étaient le *courbaril*, le *Mancenilier*, l'*acajou*, le *bois de fer*, qui se sont trouvés propres aux ouvrages de menuiserie; tel l'*acomat*, qui, caché en terre ou exposé à l'air,

e conse
par les v
napou, c
le diamè
cinquant
seule piè
Les va
agnes, é
pied de c
les plante
la subsist
d'un usag
le chou ca
béreuses,
comme el
nature, q
rapport e
denrées d
placé, dan
guaient le
dans les er
de culture
trois fois
Les rac
malsaines;

se conserve long - temps, sans être attaqué par les vers ou pourri par l'humidité; tel le *mapou*, dont le tronc, de quatre ou cinq pieds de diamètre, sur une flèche de quarante ou cinquante, servait à former des canots d'une seule pièce.

Les vallées, fortifiées aux dépens des montagnes, étaient couvertes de bois mous. Au pied de ces arbres croissaient indistinctement les plantes qu'un sol libéral produisait pour la subsistance des naturels du pays. Celles d'un usage plus universel étaient l'*igname*, le *chou caraïbe*, et la *patate*, aux racines tubéreuses, comme la pomme - de - terre, et, comme elle, offrant une nourriture saine. La nature, qui paraît avoir mis partout un certain rapport entre le caractère des peuples et les denrées destinées à leur subsistance, avait placé, dans les Antilles, des légumes qui craignaient les ardeurs du soleil, qui se plaisaient dans les endroits frais, qui n'exigeaient point de culture, et qui se reproduisaient deux ou trois fois l'an.

Les racines de ces plantes ne sont jamais malsaines; mais, insipides sans préparation,

elles ont peu de goût, même cuites, à moins qu'on ne les assaisonne avec du piment. Mêlées avec du gingembre et avec le fruit acide d'une plante assez semblable à notre oseille, elles donnent une liqueur forte, qui était l'unique boisson des sauvages. Ils n'employaient d'autre art que de les faire fermenter quelques jours, dans l'eau commune, aux rayons d'un soleil brûlant.

Outre ces nourritures, les Antilles, offraient à leurs habitans, une assez grande variété de fruits, mais fort différens des nôtres. Le plus utile était la *banane*.

La racine du *bananier* est tubéreuse, garnie de chevelu; sa tige, tendre et molle, a sept ou dix pieds dans sa plus grande hauteur, et huit ou dix pouces de diamètre; elle est composée de plusieurs tuniques ou gaines concentriques, assez épaisses, terminées, chacune, par une pétiole ferme, creusé en gouttière, qui supporte une feuille de six pieds de long sur deux de large. Les feuilles, rassemblées en petit nombre au sommet de la tige, se courbent par leur propre poids, et se dessèchent successivement; elles sont minces, très-lisses,

rs, à moins d'être en dessus, plus pâles en dessous, garnies du piment des nervures parallèles et très-serrées, qui avec le fruit réunissent à la côte, et donnent à la feuille, un aspect à notre œil satiné. Au bout de neuf mois, le barillet forte, qui au milieu du milieu de ces feuilles, lorsqu'ils n'en ont que toutes développées, un jet de fruit en fait trois à quatre pieds de longueur et de deux à trois pouces de diamètre, garni par intervalles de bourrelets demi-circulaires, qui supportent chacun un bouquet de douze fleurs au plus, d'une variété découverte d'une spathe ou enveloppe membraneuse. Le plus commun. Chaque fleur a un pistil chargé d'un style de six étamines, et d'un calice à deux lobes, garni de filets, l'un intérieur, allongé, terminé par une pointe, a sept dents, et l'autre extérieur, plus court et plus épais, et lui est concave. Ce pistil et une des étamines avortent et se déposent dans les fleurs de l'extrémité, dont les bourrelets sont petits, serrés, cachés sous des enveloppes colorées et persistantes. Dans les fleurs, qui supportent des fleurs, on trouve jusqu'à cinq étamines avortées; mais le pistil devient un fruit charnu, ovale en petit, allongé, légèrement arqué, couvert d'une membrane pellicule jaune et épaisse, un peu sucrée et très-sucrée et très-nourrissante. L'assemblage de ces fruits est très-lisse.

portés au nombre de cinquante et plus sur une même tige, prend le nom de *régime de bananes*. C'est la charge d'un homme. Lors qu'il tient à la tige, son poids le fait pencher vers la terre. Dès qu'il est cueilli, cette tige se dessèche, et fait place à de nouveaux rejetons qui sortent de la racine, et fleurissent neuf mois après, ou plus tard lorsqu'ils sont transplantés. On ne connaît pas d'autre manière de multiplier le bananier, qui ne donne jamais de graine. Son fruit est bon et agréable au goût : on le mange cru, ou préparé de diverses manières.

Ces contrées n'avaient pas été traitées aussi favorablement en plantes potagères qu'en racines et en fruits. Le pourpier et le cresson forment, en ce genre, toutes leurs richesses naturelles. Les autres nourritures y étaient fort bornées. On n'y connaissait point de volailles domestiques; et les quadrupèdes ainsi que nous l'avons déjà remarqué, s'y réduisaient à cinq espèces, dont la plus grosse ne surpassait pas celle de nos lapins. Les oiseaux, plus brillans et moins variés que dans

os climats
ue leur p
utilles,
On ne
plantes qu
contre les
premiers
extérieure
qu'on en
roduisent
meilleurs

Nous a
ormer et
éens dans
ar les nat
ment *Sain*
qu'y fonda
en l'absenc
ous ses po
Voyez l'
t suiv.) E
la mort c

et plus su os climats, n'avaient guère d'autre mérite
le régime d ue leur parure. Le poisson est commun aux
nime. Lors antilles, mais peu délicat.

fait penche On ne saurait trop admirer l'utilité des
i, cette tig tantes que la nature a placées dans les îles
ouveaux re contre les infirmités peu communes de leurs
et fleurissen premiers habitans : soit qu'on les applique
esqu'ils son extérieurement, soit qu'on les mange, soit
d'autre ma qu'on en prenne le suc par infusion, elles
ui ne donn produisent toujours les plus prompts et les
a et agréabl meilleurs effets.
préparé d

SAINT-DOMINGUE.

raitées aus
gères qu'e
et le cresson
rs richesse
es y étaien
t point d
adrupèdes
qué, s'y re
plus gross
ns. Les oi
és que dan

Nous avons vu, dans la vie de Colomb, se
ormer et s'étendre les établissemens euro-
éens dans l'île d'*Hispaniola*, nommée *Haïti*
par les naturels, et depuis appelée générale-
ment *Saint-Domingue*, du nom de la ville
qu'y fonda, en 1498, Barthélemi Colomb,
en l'absence de son frère, qui l'avait revêtu de
ous ses pouvoirs, sous le titre d'*adelantado*.
Voyez l'Histoire de Colomb, T. 1. pag. 26
et suiv.) Reprenons le cours des événemens
à la mort de Colomb.

La colonie espagnole, le modèle et la moitié du
 source de tous les établissemens faits postérieurement dans le Nouveau-monde, acquiescent part du
 rait par degrés la forme d'une société régulière et onéreuse
 et florissante. Les soins pleins d'humanité qu'on a gager à la
 prenait Isabelle, pour garantir de l'oppression la colonie d'
 les malheureux insulaires, et une ordonnance Ovando p
 particulière, par laquelle il était défendu aux ordonnanc
 Espagnols de les forcer à travailler, retarder tributions
 dèrent, il est vrai, pour quelque temps les es força
 progrès de l'industrie. Les naturels, regardant temps, à
 l'inaction comme la suprême félicité, méprisant terre; ma
 saient toutes les récompenses et les caresses es avoir
 par lesquelles on cherchait à les engager à l'ordonn
 travail. Les Espagnols n'avaient pas assez de certaine s
 bras pour exploiter les mines et pour cultiver Si la s
 la terre; plusieurs des premiers colons, et des Espag
 coutumés au service des naturels, abandonnèrent ment de p
 nèrent l'île lorsqu'ils se virent privés de es eussen
 instrumens sans lesquels ils ne savaient rien Nouveau-m
 faire. Plusieurs de ceux qui étaient arrivés l'historien
 avec Ovando, successeur de Colomb, furent quelques a
 attequés de maladies particulières au climat aux châtin
 et, dans un court intervalle, il en périt plus maîtres im
 de mille. En même temps, la demande d'un es Espag

modèle et moitié du produit des mines, exigée pour la
 faits postépart du souverain, parut une condition si
 nde, acquonéreuse, que personne ne voulut plus s'en-
 été régulièrager à les exploiter à ce prix. Pour sauver la
 umanité quolonie d'une ruine qui paraissait inévitable,
 l'oppressionOvando prit sur lui de modérer la rigueur des
 ordonnancordonnances royales. Il fit une nouvelle dis-
 défendu autributions des naturels entre les Espagnols, et
 aller, retardes força de travailler, pendant un certain
 e temps letemps, à creuser les mines ou à cultiver la
 s, regardantterre; mais, craignant qu'on ne l'accusât de
 cité, mépris avoir soumis de nouveau à la servitude,
 les caressesil ordonna à leurs maîtres de leur payer une
 engager auncertaine somme pour le salaire de leur travail.
 pas assez deSi la simplicité et l'innocence des Amé-
 our cultivericains, éveillant l'humanité dans le cœur
 colons, acdes Espagnols, eussent tourné en un senti-
 , abandonment de pitié l'orgueil de la supériorité, et
 privés deles eussent portés à instruire les habitans du
 avaient rienNouveau-monde plutôt qu'à les opprimer,
 ent arrivél'historien pourrait raconter, sans horreur,
 mb, furentquelques actes de violence qui ressembleraient
 au climat aux châtimens trop rigoureux infligés par des
 périt plu maîtres impatiens à des élèves indociles; mais
 ande d'unles Espagnols, trop pleins du sentiment de

leur supériorité sur les naturels de l'Amérique, ne les regardaient qu'avec mépris, comme des êtres d'une nature inférieure pour qui n'étaient pas faits les droits et les privilèges de l'humanité. Dans la paix, ils les soumettaient à l'esclavage; dans la guerre, ils n'eurent aucun égard à ces lois qui, par une convention tacite entre les nations ennemies, règlent les droits de la guerre, et mettent au moins quelques bornes à ses fureurs : aussi les effets les plus funestes résultèrent de cette conduite.

1505. *Tentatives des naturels pour recouvrer leur liberté. Ils succombent. — Conduite généreuse de la reine Anacoana; quel est le prix.*

Fatigués du joug espagnol, les naturels firent quelques tentatives pour recouvrer leur liberté. Leurs maîtres les traitèrent en rebelles, et la guerre éclata aussitôt entre les esclaves et les colons : lutte inégale, dans laquelle on voyait d'un côté la timidité, l'ignorance, le désordre et le désespoir; et de l'autre, le courage, la science, la discipline,

de l'Amérique et le sang-froid. La victoire ne parut pas un instant douteuse : les insulaires furent réduits à la servitude la plus abjecte, et leurs chefs condamnés aux plus cruels supplices. Le cacique de Higney, province située à l'extrémité orientale de l'île, se fit remarquer par une rare bravoure : partout ailleurs sa conduite eût été un sujet d'admiration ; elle fut un crime aux yeux d'Ovando, qui parut regretter de ne pouvoir la punir que par la mort.

Dans une autre partie de l'île, ce gouverneur espagnol joignit la perfidie à la cruauté. Une femme régnait sur la province appelée alors Xaragna, et qui s'étendait depuis la plaine fertile, où depuis s'éleva Léogane, jusqu'à l'extrémité occidentale de l'île. Cette reine, nommé *Anacoona*, unissait la modération à la grandeur, et le courage à la bonté ; ses sujets l'aimaient et la respectaient. Elle crut en avoir cru assurer leur indépendance en recherchant la bienveillance des Espagnols : égale, dans ses secours, sacrifices, tout fut par elle prodigué pour obtenir cette dangereuse alliance. Des Espagnols, ayant à leur tête le factieux Bolan, s'établirent par force sur le territoire

de Zaragua , et s'y permirent des vexations. Anacoana voulut réprimer cette violation du droit des gens, et déploya dans cette circonstance une conduite aussi noble que généreuse. Les Espagnols prétendirent qu'elle avait formé le projet de les exterminer. Cette accusation n'avait aucune apparence de vérité, et Ovando lui-même ne pouvait s'en dissimuler la fausseté : il connaissait Boldan et ses complices, tous hommes aussi corrompus qu'il l'était lui-même. Toutefois il profita de cet incident pour envahir la province de son alliée Anacoana. Il y dirigea trois cents hommes d'infanterie et soixante-dix cavaliers. Pour ne pas exciter la défiance des insulaires, il publia qu'il n'avait pas d'autre dessein que de faire une visite à la reine, à qui il reconnaissait avoir de grandes obligations, et ensuite de régler avec elle, de gré à gré, le tribut à lever sur ses terres au profit du roi d'Espagne, son maître. Anacoana fit tous les préparatifs nécessaires pour recevoir solennellement l'envoyé d'un aussi grand roi; elle réunit, au nombre de trois cents, les principaux personnages de sa cour et de ses domaines, et

s'avanc
d'habita
exécuta
tance. I
conduis
prépar
digna le
ordres o
exécuta
dans ces
Un te
de ses pr
traire l'o
Sous le p
tableau d
ses troupe
l'infanter
nues, et
dans laqu
suite. Ce
commenc
chez ces
un specta
regards; c
au signal

vexations.

plation du

e circons-

gèreuse.

e avait for-

ette accu-

e vérité, et

dissimuler

t ses com-

pus qu'il

lita de cet

e son allée

s hommes

s. Pour ne

s, il publia

ne de faire

connaissait

ensuite de

out à lever

agne, son

aratifs né-

ment l'en-

réunit, au

ux person-

aines, et

s'avança à leur tête, entourée d'une foule d'habitans, qui, selon la coutume du pays, exécutaient des chants analogues à la circonstance. Elle reçut Ovando avec dignité, le conduisit à l'habitation qu'elle lui avait fait préparer, et, pendant trois jours, lui prodigua les égards les plus délicats; par ses ordres on célébra devant lui les jeux, et l'on exécuta les spectacles qui étaient alors usités dans ces contrées.

Un tel accueil ne put détourner Ovando de ses projets perfides; il lui fournit au contraire l'occasion de les mettre à exécution. Sous le prétexte d'ajouter aux fêtes par le tableau d'un tournoi européen, il fit avancer ses troupes rangées en bataille, ordonna à l'infanterie de s'emparer de toutes les avenues, et à la cavalerie d'investir la maison dans laquelle se trouvaient Anacoana et sa suite. Ces différentes manœuvres militaires commencèrent par exciter une vive curiosité chez ces naturels crédules et sans défiance; un spectacle aussi nouveau attirait tous les regards; chacun était dans l'attente, lorsqu'à un signal convenu, les Espagnols tirèrent

leurs épées, et fondirent sur les insulaires sans défiance : ces malheureux, d'abord plus surpris qu'effrayés, ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils étaient victimes de la plus noire trahison. Ovando s'assura de la reine. Les personnages qu'il accompagnait furent chargés de liens ; on mit le feu à la maison dans laquelle ils étaient enfermés, et tous périrent au milieu des flammes. La généreuse et trop confiante Anacoana éprouva un sort encore plus rigoureux : conduite enchaînée à Saint-Domingue, elle y fut pendue publiquement, après une sorte de procédure, qui prouvait encore mieux l'iniquité du jugement.

1506. *Soumission des insulaires. — Progrès de la Colonie. — Importation de cannes à sucre.*

Intimidés et humiliés par le traitement atroce qu'on faisait subir aux princes et aux personnages les plus respectés du pays, les habitans de toutes les provinces d'Hispaniola se soumirent, sans résistance, au joug des Espagnols. On abandonna tous les réglemens établis par Isabelle pour adoucir leur servi-

tude ; on leur permit de cultiver leur pays et en même temps qu'on leur partageait les terres, on leur permettait de faire du commerce avec les naturels et les colons d'autres provinces.

Mais les habitants ne furent pas satisfaits des effets de cette politique ; ils ne parvinrent pas à se procurer avec une liberté que, pour leur approvisionnement, ils ne trouvaient pas suffisant. Ils se plaignaient que l'argent qu'ils donnaient pour le paiement du tribut ne leur servait à rien, et qu'ils ne voyaient pas de quoi ils tiraient profit. Ils se plaignaient aussi de la rapacité des Espagnols, et de la manière dont ils traitaient les naturels. Ils se plaignaient encore de la manière dont ils traitaient les esclaves, et de la manière dont ils traitaient les indiens qui étaient restés dans le pays.

insulaires ; on retira la petite gratification qu'on leur payait comme le salaire de leur travail, et en même temps on augmenta les charges qu'on leur imposait. Tous les insulaires furent partagés entre les amis du gouverneur et les courtisans du monarque, qui affermèrent les naturels, devenus leur propriété, aux autres colons établis comme eux à Hispaniola.

Mais cette police barbare, quoique funeste aux habitans de l'île, produisit pour un temps des effets très-avantageux aux Espagnols. On parvint à pousser l'exploitation des mines avec une rapidité et un succès si prodigieux, que, pendant plusieurs années, l'or qu'on apportait aux fontes royales d'Hispaniola, montait à quatre cent soixante mille pezos, environ 2,400,000 liv. tournois ; ce qui doit paraître une somme considérable, si l'on fait attention à la grande augmentation de valeur que l'argent a acquise depuis le commencement du seizième siècle jusqu'à nos jours. On vit des colons faire tout à coup des fortunes immenses, et la colonie, se peuplant chaque jour d'aventuriers impatiens de partager les trésors qui enrichissaient leurs compatriotes,

— *Progrès
de cannes*

traitemen
nces et au
u pays, le
'Hispaniola
u joug de
s règlemen
leur servi

continuer de s'accroître , malgré la mortalité qu'y occasionnaient les influences du climat.

Ovando gouvernait les Espagnols avec une sagesse peut-être égale à la cruauté avec laquelle il traitait les insulaires. Il établit des lois équitables , et , en les faisant exécuter avec impartialité , il accoutuma la colonie à les respecter. Il fonda plusieurs villes en différentes parties de l'île , attira des habitans par la concession de divers privilèges , et , dans toutes les sages mesures qu'il prit pour accroître la prospérité de la colonie , il eut l'avantage d'être puissamment secondé par le roi Ferdinand , à qui les sommes considérables qu'il recevait du Nouveau - monde avaient enfin ouvert les yeux sur l'importance des nouvelles découvertes.

Ovando cherchait les moyens de porter l'attention des Espagnols vers quelque branche d'industrie plus utile que l'exploitation des mines , lorsqu'un importation d'une production étrangère vint favoriser ses vues. Quelques cannes de sucre avaient été apportées des îles Canaries , dans la seule intention de faire une expérience. La richesse du sol et la fertilité

du climat
qu'on se
commer
tations ;
les Espa
de leur m
d'années
cipale oc
et la sour

1507. —
— Ét
Ricco.
insular
des étn

Malgre
police et
trouva m
Les natu
les Espag
cès , et m
saient ave
de la ra
Colomb d
au moins

du climat parurent si propres à cette culture, qu'on songea bientôt à en faire un objet de commerce. On vit se former de vastes plantations; on établit des moulins à sucre, que les Espagnols appelaient *ingeniose*, à cause de leur mécanisme compliqué; enfin, en peu d'années, la fabrication du sucre fut la principale occupation des habitans d'Hispaniola, et la source la plus abondante de leurs richesses.

1507. — *Extinction de la race des naturels.*
— *Établissement des Espagnols à Porto-Ricco.* — *Singulier moyen employé par un insulaire, pour savoir si les Espagnols étaient des êtres surnaturels.*

Malgré l'attention qu'Ovando donnait à la police et à la prospérité de la colonie, elle se trouva menacée d'une destruction prochaine. Les naturels de l'île, sur le travail desquels les Espagnols avaient compté pour leur succès, et même pour leur existence, se détruisaient avec tant de rapidité, que l'extinction de la race paraissait inévitable. Lorsque Colomb découvrit Hispaniola, on y comptait au moins un million d'habitans. Dans l'es-

pace de quinze ans , ils se trouvèrent réduits à soixante mille. Cette prodigieuse diminution de l'espèce humaine résultait du concours de différentes causes. Les naturels des îles de l'Amérique , étant d'une constitution plus faible que les habitans de l'autre hémisphère , ne pouvaient ni faire les mêmes travaux , ni supporter les mêmes fatigues. L'indolence et l'inaction dans lesquelles ils se plaisaient , la nature de leurs alimens , la petite quantité qu'ils en prenaient , et qui suffisait à leur nourriture , augmentaient encore leur faiblesse , et la rendaient plus sensible.

Les Espagnols , trop dédaigneux et trop cruels pour appliquer leur esprit à de telles considérations , imposaient aux Américains des tâches si disproportionnées à leurs forces , qu'on en voyait un grand nombre succomber à la peine et périr d'épuisement ; d'autres , s'adonnant au désespoir , terminaient eux-mêmes leurs misérables jours. Pour mettre le comble à la désolation , les habitans furent attaqués de différentes maladies , les unes occasionnées par les fatigues auxquelles on les condamnait , et les autres par leur commerce

avec

avec l'
privés
coutur
sibilit
établis
mède
de tra
îles L
d'app
On
Lucay
langue
venaien
daient
les inv
bonhe
simple
tion c
revoir
heure
Espag
mille à
pleurs
premi

Cep

I

avec les Européens. Les Espagnols, ainsi privés par degrés des bras dont ils étaient accoutumés de se servir, se virent dans l'impossibilité d'étendre plus loin les progrès de leur établissement. Pour apporter un prompt remède à un état si alarmant, Ovando proposa de transporter à Hispaniola les habitans des îles Lucayes, et Ferdinand n'eut pas honte d'approuver cette résolution inhumaine.

On équipa plusieurs vaisseaux pour les îles Lucayes. Les commandans, qui savaient la langue du pays, dirent aux habitans qu'ils venaient d'une contrée délicieuse, où résidaient leurs ancêtres défunts, et que ceux-ci les invitaient à s'y rendre, afin de partager le bonheur dont ils jouissaient. Ces hommes, simples et crédules, écoutaient avec admiration ces récits merveilleux; empressés de revoir leurs parens et leurs amis dans cette heureuse région, ils suivirent avec plaisir les Espagnols. Cet artifice en fit passer quarante mille à Hispaniola, où ils allèrent mêler leurs pleurs et leurs gémissemens avec ceux des premiers habitans.

Cependant l'esprit de découverte languis-

sait , et, depuis le dernier voyage de Colomb, aucune entreprise de quelque importance n'avait été formée, lorsque la diminution des naturels détermina les Espagnols à chercher des contrées nouvelles où leur avidité pût se satisfaire avec plus de facilité. En 1508, Juan Ponce de Léon, qui commandait sous Ovando, passa dans l'île de Saint-Jean de *Porto-Ricco*, reconnue par Colomb lors de son second voyage, et pénétra dans l'intérieur du pays. Comme il trouva un sol fertile, et que, d'après quelques indications et le témoignage des habitans, il eut lieu d'espérer qu'on pourrait découvrir des mines d'or dans les montagnes, il essaya un établissement dans l'île. Les Espagnols n'éprouvèrent d'abord qu'une faible résistance de la part des insulaires, qui regardaient ces étrangers comme des êtres supérieurs à l'humanité. La plupart se jetèrent d'eux-mêmes dans les fers; cependant ils ne tardèrent pas à souhaiter de briser le joug insupportable qu'on leur avait imposé; seulement, avant de le tenter, ils voulurent savoir si leurs tyrans étaient ou n'étaient pas immortels. La commission en fut donnée à

un ca
cond
voyag
de co
quelq
dans
de co
traver
retint
jusqu
suite l
était
mande
arrivé
la pu
Indien
on tom
et on e
Pon
Castilla
perdre
concert
terreur
mis se
de croi

un cacique nommé Broyoan. Le hasard ayant conduit chez lui Salzedo, jeune espagnol qui voyageait, il le reçut avec de grandes marques de considération, et lui donna, à son départ, quelques naturels du pays pour le soulager dans sa marche et lui servir de guides. Un de ces insulaires le mit sur ses épaules pour traverser une rivière, le jeta dans l'eau et l'y retint, avec le secours de ses compagnons, jusqu'à ce qu'il ne remuât plus. On tira ensuite le corps sur le rivage. Dans le doute s'il était mort ou s'il vivait encore, on lui demanda mille fois pardon du malheur qui était arrivé. Cette comédie dura trois jours; enfin, la puanteur du cadavre ayant convaincu les Indiens que les Espagnols pouvaient mourir, on tomba de tous côtés sur les oppresseurs, et on en massacra un grand nombre.

Ponce de Léon rassemble aussitôt tous les Castellans échappés au massacre, et, sans perdre de temps, fond sur les sauvages déconcertés par cette brusque attaque. Leur terreur augmente à mesure que leurs ennemis se multiplient. Ce peuple a la simplicité de croire que les nouveaux Espagnols qui

arrivent de Saint-Domingue sont ceux-là même qui ont été tués, et qui ressuscitent pour combattre. Dans cette folle persuasion, découragé de continuer la guerre contre des hommes qui renaissent de leurs cendres, il se détermine à rentrer sous le joug. On le condamne aux mines, et, en peu de jours, il périt presque tout entier dans les travaux les plus rudes de l'esclavage.

On fit passer dans l'île des naturels d'une autre contrée, qui ne tardèrent pas à subir le sort des premiers habitants. Porto-Ricco n'en devint pas moins un établissement fort important pour la monarchie espagnole, par les mines d'or que l'on trouva dans ses montagnes.

1509. *La famille de Colomb recouvre ses droits et ses privilèges dans le Nouveau-monde.*

Depuis la mort de Colomb, don Diégo, son fils, ne cessait de solliciter du roi Ferdinand les dignités de vice-roi et d'amiral dans le Nouveau-monde, avec tous les privilèges

et les
séquen
avec s
craint
Colom
vorabl
t-il de
sollicit
démarr
une se
nir de
contre
chargé
ce trib
les élé
gemen
droits
Ferdin
obstac
nier r
sa fav
royau
à un r
lui ay

et les bénéfices dont il devait hériter en conséquence de la convention primitive faite avec son père. Ferdinand, qui n'avait pas craint de paraître injuste et ingrat envers Colomb, ne devait pas se montrer plus favorable à son fils; aussi don Diégo consuma-t-il deux années en de vaines et continuelles sollicitations. Fatigué de l'inutilité de ses démarches, il tenta enfin de se procurer, par une sentence légale, ce qu'il ne pouvait obtenir de la part d'un prince intéressé. Il intenta contre Ferdinand une action devant le conseil chargé d'administrer les affaires de l'Inde; et ce tribunal, avec une intégrité digne de tous les éloges, ne craignit pas de rendre un jugement contre le roi, en confirmant tous les droits du fils de Colomb. Malgré ce décret, Ferdinand aurait pu opposer de nouveaux obstacles aux prétentions de Diégo, si ce dernier n'eût trouvé le moyen d'intéresser en sa faveur des personnes puissantes dans le royaume. La sentence qui lui donnait droit à un rang si élevé et à une si haute fortune, lui ayant rendu facile la conclusion de son

mariage avec dona Maria, fille de don Ferdinand de Tolède, grand commandeur de Léon et frère du duc d'Albe, grand d'Espagne de première classe et allié du roi, le monarque ne put résister aux pressantes sollicitations de cette noble famille. Il rappela Ovando, et nomma, pour lui succéder, don Diégo Colomb ; mais, en lui rendant cette justice, il ne put cacher sa jalousie ; car il lui permit seulement de prendre le titre de gouverneur, nonobstant la décision du conseil qui lui avait accordé celui de vice-roi. Don Diégo partit pour Hispaniola, accompagné de sa femme, de ses oncles, de son frère et d'un nombreux et brillant cortége. Il déploya une magnificence et un faste jusqu'alors inconnus dans le Nouveau-monde, et la famille de Colomb fut mise enfin en possession des récompenses que le génie de son chef avait si bien méritées. La colonie acquit un nouvel éclat par l'arrivée de ces illustres Espagnols, d'un caractère et d'un rang supérieurs à ceux de tous les Européens qui, jusqu'à cette époque, étaient passés en Amérique. Plusieurs des familles, les plus

illustres
nies
qui a

1510

un

su

La

pas le

niola

butio

qui c

et d'o

de fo

tite à

n'offr

fourn

on tre

de ce

les E

Cette

dinai

rables

Luca

illustres , établies aujourd'hui dans les colonies espagnoles , sont descendues de ceux qui accompagnaient don Diégo Colomb.

1510. *Don Diégo Colomb forme à Cubagna un établissement pour la pêche des perles. — Tentative malheureuse des Espagnols sur le continert.*

Le changement de gouverneur n'améliora pas le sort des malheureux habitans d'Hispaniola. On reprit les *repartimientos* ou distributions des naturels entre tous les colons , qui continuèrent de les accabler de travaux et d'outrages. Diégo Colomb s'occupa ensuite de former un établissement à Cubagna , petite île que son père avait découverte. Elle n'offrait qu'un terrain stérile , pouvant à peine fournir à la subsistance de ses habitans ; mais on trouvait sur ses côtes une si grande quantité de ces huîtres qui produisent les perles , que les Espagnols s'y portèrent bientôt en foule. Cette pêche , suivie avec une ardeur extraordinaire , fut la source de fortunes considérables. Les naturels , sur-tout ceux des îles Lucayes , furent obligés de plonger au fond

de la mer pour y prendre ces huîtres ; et ce travail , aussi dangereux que malsain , fut pour eux une nouvelle calamité qui ne contribua pas peu à la destruction totale de cette race dévouée.

Cependant les colons espagnols , après avoir acquis de grandes richesses sans peine , les avaient dissipées avec prodigalité. Ils sentaient le besoin de soigner leur fortune ; mais la disette d'esclaves pour cultiver les terres , leur en ôtait les moyens. On songea dès-lors à envahir de nouvelles contrées , qui pussent offrir de nombreuses victimes à la tyrannie. Alonzo d'Ojéda et Diégo de Nicuessa , riches colons d'Hispaniola , conçurent le projet de former des établissemens sur le continent de l'Amérique , découvert par Colomb dix ans auparavant. Des vaisseaux furent aussitôt armés , et une foule d'aventuriers mirent à la voile. L'histoire du genre humain n'offre rien de plus singulier , ni de plus extravagant , que la forme imaginée pour remplir le but qu'on se proposait. Les deux chefs des expéditions devaient , en débarquant sur le continent , annoncer aux naturels les princi-

paux
mer
du p
les in
ponti
pagne
de cet
et de
annon
à cet
pas les
autori
à les r
et leur
à rec
l'auto
Ile
de do
à une
si peu
lumiè
qu'elle
pas ai
étrang
parler

paux articles de la foi chrétienne ; les informer en particulier de la juridiction suprême du pape sur tous les royaumes de la terre ; les instruire de la concession que le saint pontife avait faite de leur pays au roi d'Espagne ; les requérir d'embrasser les dogmes de cette religion qu'on leur faisait connaître, et de se soumettre au souverain dont on leur annonçait l'autorité. S'ils refusaient d'obéir à cette sommation , dont ils ne comprenaient pas les termes, alors Ojéda et Nécuesssa étaient autorisés à les attaquer avec le fer et la flamme ; à les réduire en servitude, eux, leurs femmes et leurs enfans ; et à les obliger, par la force, à reconnaître la juridiction de l'Église et l'autorité du roi d'Espagne.

Il eût été difficile aux habitans du continent de donner tout d'un coup leur assentiment à une doctrine si nouvelle, si compliquée, si peu proportionnée à la faiblesse de leurs lumières, et à des prétentions aussi odieuses qu'elles étaient extravagantes. Il ne leur était pas aisé de concevoir comment un prêtre étranger, de qui ils n'avaient jamais entendu parler, pouvait avoir quelque droit de dispo-

ser de leur pays ; ni comment un prince inconnu pouvait s'arroger une juridiction sur eux comme sur ses propres sujets : aussi s'opposèrent-ils vigoureusement à l'invasion de leur territoire. Ojéda et Nicuessa tentèrent en vain d'exécuter par la force ce qu'ils ne pouvaient obtenir par la persuasion : les habitans du continent se trouvaient être d'un caractère fort différent de celui des habitans des îles ; ils étaient guerriers et féroces ; ils trempaient leurs flèches dans un poison si violent, que chaque blessure était suivie d'une mort certaine. Pour la première fois, les Espagnols apprirent à redouter les habitans du Nouveau-monde. Un désastre affreux fut le résultat de cette expédition ; la plupart de ceux qui s'y étaient engagés périrent de faim, de maladies, ou sous les coups des Américains. Parmi ceux qui survécurent à cette expédition, on distinguait plusieurs officiers de mérite et pleins de valeur, tels que Vasco, Nugnez, Pizarre, Cortez, qui plus tard devaient recueillir le fruit de leur persévérance.

511.

duite

Étab

L'iss

tions n'

go Col

Cuba,

ment a

gués ap

y partic

richesse

et au co

des Eur

L'île

une par

île très-

cents m

n'étaien

Espagne

ils n'av

à la déf

vaient le

prochain

que troi

511. *Conquête de l'île de Cuba. — Conduite courageuse du cacique Hatuey. — Établissement de la Havane.*

L'issue malheureuse des dernières expéditions n'avait pas découragé les Espagnols. Diégo Colomb proposa la conquête de l'île de Cuba, dans l'espoir d'y former un établissement avantageux : les colons les plus distingués applaudirent à ce projet, et voulurent y participer. C'était une nouvelle source de richesses et d'honneurs ouverte à l'ambition et au courage ; elle ne pouvait être négligée des Européens, vaillans, avides et cruels.

L'île de Cuba, regardée par Colomb comme une partie du continent, n'était qu'une grande île très-peuplée, et présentant près de sept cents milles de longueur ; mais ses habitans n'étaient point belliqueux, et depuis que les Espagnols s'étaient établis dans leur voisinage, ils n'avaient pas encore songé à se préparer à la défense, malgré toutes les raisons qui devaient leur faire regarder une attaque comme prochaine et inévitable. Diégo Colomb jugea que trois cents hommes suffiraient pour faire

la conquête de cette île. Il confia cette expédition à un des anciens compagnons de son père, à Vélasquez, officier de mérite, établi depuis long-temps à Hispaniola. A la vue de leurs ennemis, les habitans de Cuba parurent intimidés. Le cacique d'une partie de l'île fut le seul qui voulut opposer de la résistance. Ce chef, nommé Hatuey, connaissait déjà les Espagnols. Né à Hispaniola, il en était sorti pour se soustraire à l'esclavage auquel sa patrie était condamnée, et avait été suivi de ceux de ses compatriotes qui avaient pu échapper à la tyrannie des Castellans. Il avait établi dans le lieu de son refuge un petit état qu'il gouvernait en paix. A la première nouvelle qu'il eut de l'arrivée des Espagnols, il rassembla les plus braves des insulaires, ses sujets ou ses alliés, les anima à défendre leur liberté, et les exhorta à se rendre propice, avant tout, le Dieu qu'adoraient leurs ennemis. « La voilà, dit-il en leur montrant un vase rempli d'or, la voilà, cette divinité si puissante ! Invoquons-la. »

Ce peuple ignorant et simple n'eut pas de peine à croire que l'or, pour lequel ils versaient tant de sang, était en effet le dieu des

Espag
métal
sur sa
plus
les as
» leu
» die
» no
» par
» Da
» le
» ple
» po
» la
» ch
» no
Auss
dans
Ce
tuey
pouss
Euro
doute
armée

Espagnols. On dansa, on chanta devant ce métal brut et sans forme, et l'on se reposa sur sa protection. Mais Hatuey, plus éclairé, plus soupçonneux que les autres caciques, les rassembla de nouveau. « Ne comptons, » leur dit-il, sur aucun bonheur tant que le » dieu des Espagnols sera parmi nous. Il est » notre ennemi comme eux. Ils le cherchent » partout, et s'établissent où ils le trouvent. » Dans la profondeur de la terre ils pourraient » le découvrir. Si vous l'avaliez même, ils » plongeraient leurs bras dans vos entrailles » pour l'en arracher. Ce n'est qu'au fond de » la mer qu'on peut le dérober à leurs recherches. Quand il ne sera plus parmi » nous, ils nous oublieront sans doute. » Aussitôt tout l'or qu'on possédait fut jeté dans les flots.

Cependant les Espagnols s'avancent. Hatuey marche contre eux, et essaie de les repousser; mais la supériorité des armes des Européens ne laissa pas long-temps le combat douteux : en peu d'instans, toute la petite armée du cacique fut dispersée; il est lui-

même fait prisonnier, et condamné au feu. Attaché au poteau du bûcher, lorsqu'il n'attendait que le supplice, un moine franciscain vint lui proposer le baptême et lui parler du paradis. « Dans ce lieu de délices, dit Hatuey, y a-t-il des Espagnols? — Oui, » répondit le misérable; mais ceux-là seulement qui ont été justes et bons. — Le meilleur d'entr'eux, répondit le cacique, ne peut avoir ni justice, ni bonté; je ne veux pas aller dans un lieu où je rencontrerais un seul homme de cette race mauvaise. . . . Laissez-moi mourir. »

Hatuey fut impitoyablement brûlé, et son courage ne se démentit pas un seul instant pendant le supplice. Alors, Velasquez ne trouva plus d'ennemis à combattre; tout plia sans résistance, et la conquête de Cuba ne coûta pas la mort d'un seul Espagnol. Quant aux insulaires soumis, ils ne survécurent que peu à la perte de leur liberté. Dans ces temps de férocité, où conquérir n'était que détruire, plusieurs d'entr'eux furent massacrés, et les autres terminèrent leur vie dans les mines

mné au feu d'or, quoiqu'elles ne se trouvassent pas assez
 lorsqu'il n'abondantes pour être long-temps exploitées :
 e franciscain l'île entière ne fut bientôt qu'un désert.

Cuba dut sa reconnaissance au pilote Alaminos, qui le premier passa, en 1519, le canal de Bahama, en allant porter à Charles-Quint les premières nouvelles des succès de Cortez. On ne tarda pas à comprendre que ce serait la seule route convenable pour les vaisseaux qui voudraient se rendre du Mexique en Europe, et *la Havane* fut bâtie pour les recevoir. L'utilité de ce port fameux s'étendit depuis aux bâtimens expédiés de Porto-Bello et de Carthagène; tous y relâchaient, et s'y attendaient réciproquement pour arriver ensemble, avec plus d'appareil ou de sûreté, dans la métropole. Les dépenses prodigieuses que faisaient, durant leur séjour, des navigateurs chargés des plus riches trésors de l'univers, jetèrent des sommes immenses dans cette ville, qui, elle-même, était forcée d'en verser une partie dans les campagnes plus ou moins éloignées qui la nourrissaient.

LA JAMAÏQUE.

CETTE île est, par son étendue, la troisième de l'Archipel des Antilles; elle a environ quarante - six lieues de longueur, et, au milieu, environ vingt lieues de largeur, diminuant vers les extrémités, à peu près dans la forme d'un œuf.

Cette île est partagée par une chaîne de rochers escarpés, renversés les uns sur les autres par les fréquens tremblemens de terre. Ces rochers, quoiqu'il n'y ait point de sol sur leur surface, sont couverts d'une grande variété d'arbres superbes, qui offrent l'aspect d'un printemps perpétuel; ils contiennent les sources d'un grand nombre de ruisseaux qui donnent l'eau la plus pure, et forment une multitude de chutes; ce qui, avec la hauteur prodigieuse des montagnes et la verdure des arbres à travers lesquels ils coulent, fait un paysage délicieux. Les vallées ou plaines, entre ces montagnes, sont d'une fécondité prodigieuse pour la canne à sucre.

Ce pays renferme un grand nombre de

prairies délicieuses; on y a découvert une mine de plomb. Dans les plaines, on trouve plusieurs sources de sel.

L'air de cette île est presque partout excessivement chaud et peu favorable aux Européens; mais les brises de mer qui arrivent tous les matins, vers dix heures, le rendent plussupportable. Il fait des éclairs presque tous les soirs, mais sans beaucoup de tonnerre, qui néanmoins, lorsqu'il se fait entendre, est terrible. En février et en mars, il y a de fréquens tremblemens de terre; pendant les mois de mai et d'octobre, les pluies sont extrêmement violentes. En général, le climat n'a rien de particulier.

Le sucre est la plus grande et la plus avantageuse production de cette île; elle produit aussi du cacao, du gingembre et du piment. L'acajou, le cannellier, l'arbre à chou, dont le bois est si dur qu'il cède à peine, lorsqu'il est sec, à aucune espèce d'outil; le palma, qui donne une huile très-estimée des sauvages, tant pour la nourriture que pour la médecine; le savonnier, dont la graine a toutes les qualités du savon; le mangrove et l'olivier, dont

les écorces sont très-utiles aux tanneurs; le fustic et le bois-rouge pour la teinture; et, depuis peu, le bois de campêche, enfin le cotonnier, sont des arbres très-communs à la Jamaïque. Il n'y croît aucune espèce de graines d'Europe; il n'y vient que du maïs ou du blé de Turquie, des pois de différentes sortes, mais qui ne ressemblent point aux nôtres, et des racines en abondance. L'arbre à pin y a été transporté d'Otaïti. L'île produit encore une énorme quantité de fruits, des citrons ordinaires et d'autres très-doux, des oranges de Séville et de la Chine, des grenades, des pommes de pin, des pommes à flancs, des pommes à étoiles, des poires à piquans, des melons, des courges et plusieurs sortes de baies, ainsi qu'une abondance de bons légumes. On n'y élève que très-peu de bons bestiaux: il y a un grand nombre de pores; les chevaux y sont petits et fringans.

La Jamaïque fournit aussi aux apothicaires le gaïac, la salsepareille, la china, la casse et le tamarin. Il y a toutes sortes d'oiseaux privés et sauvages, et particulièrement plus de perroquets que dans les autres îles: on y

trouve
celles
canard
et plus
abonde

Ent
qui pér
et les
mentés
parties
les pie
consid
coque
et les

Cet
sions
y avai
mais
Jamaï
Kings

Qua
des an
qu'ils
desind

trouve des pélicans, des bécassines, des sarcelles, des poules de Guinée, des oies, des canards et des dindons, l'oiseau - mouche et plusieurs autres. La rivière et les baies abondent en tortues et en poissons.

Entr'autres insectes, on remarque le ciron qui pénètre souvent dans la chair des nègres; et les blancs en sont aussi quelquefois tourmentés. Cet insecte entre dans toutes les parties du corps, mais particulièrement dans les pieds et dans les jambes, où il multiplie considérablement, et s'enferme dans une coque; il pénètre quelquefois dans les orteils, et les ronge jusqu'aux os.

Cet île faisait autrefois partie des possessions espagnoles de l'Amérique. Les Anglais y avaient fait plusieurs descentes avant 1656; mais ce ne fut que cette année, que la Jamaïque se rendit aux armes britanniques. Kingston est la capitale de la Jamaïque.

Quant à ce qui concerne les mœurs et usages des anciens naturels du pays, il suffira de dire qu'ils étaient à peu près les mêmes que ceux des indigènes de Saint-Domingue et de Cuba.

.....

LES PETITES ANTILLES.

Ce qu'il y a de plus important sur les Petites Antilles, se trouve dans les considérations prises en général sur l'Archipel des Antilles, au commencement de ce volume.

.....

LE PÉROU.

Découverte de la mer du Sud. — Nugnez de Balboa.

L'ESPAGNOL Ojéda, étant parti d'Hispaniola, aujourd'hui Saint-Domingue, arriva vers l'isthme qui a reçu depuis le nom de *Panama* ou de *Darien*. S'étant trouvé trop faible pour résister aux sauvages qui habitaient ces côtes, il envoya demander du renfort à Hispaniola. L'officier, qui lui en amenait, était suivi d'un homme qui valait à lui seul, tout l'équipage : c'était Nugnez de Balboa.

Balboa réunissait aux plus grands talens le courage le plus intrépide. On l'avait accusé à Hispaniola, de je ne sais quel crime, et il

courai
se sous
dans u
à bord
Ce mo
bâtime
plus p
son bo
qu'apr
Balboa
en fut
la pren
Mais,
le capi
sous sa
arriva
Il n'y
par sa
tance.
saire,
verneu
Antiqu
ses cor
Aya
de la c

courait risque d'être condamné à mort. Pour se soustraire à ce danger, il s'avisade de se cacher dans un tonneau, et de se faire ainsi porter à bord du vaisseau qu'Ojéda venait d'envoyer. Ce moyen lui réussit. Le capitaine même du bâtiment, à qui on avait fait les défenses les plus précises de prendre aucun malfaiteur à son bord, ne s'en aperçut pas; et ce ne fut qu'après plusieurs jours de navigation que Balboa sortit de son tonneau. Le capitaine en fut effrayé, et le menaça de le déposer sur la première île déserte qu'ils rencontreraient. Mais, tout l'équipage sollicitant en sa faveur, le capitaine se laissa fléchir, et le prit sous sa protection. C'est ainsi que Balboa arriva au Darien.

Il n'y fut pas long-temps sans s'y distinguer par sa prudence, par son activité et sa constance. Enfin, devenant de plus en plus nécessaire, il fut élu, par ses compagnons, gouverneur de l'établissement de *Santa-Maria el Antiqua del Darien*, qu'on avait fondé, par ses conseils, aux environs du fleuve Darien.

Ayant fait alliance avec quelques caciques de la contrée, un d'entr'eux, nommé Ko-

magre , qui avait marqué l'avidité que les Espagnols témoignaient pour l'or , ramassa une quantité considérable de ce métal qu'il dédaignait , pour lui en faire présent. Mais voyant les Européens se quereller pour quelques grains de cet or , il renversa la balance dans laquelle ils le faisaient peser , et leur dit avec indignation : *Vous avez tort de vous agiter ainsi pour une semblable misère. Si l'envie seule de posséder quelques - uns de ces grains inutiles vous a engagés à quitter votre patrie et à troubler la paix d'une nation tranquille , je vous indiquerai un pays qui en produit plus que vous n'en pouvez souhaiter , quelque grands que soient vos desirs.*

En même temps , il leur indiqua le Pérou , en leur montrant le sud - ouest ; mais il les avertit qu'ils ne devaient pas se flatter de pénétrer en si petit nombre dans un pays dont le roi était puissant et commandait à des peuples nombreux et aguerris. L'intrépide Balboa ne s'en décida pas moins à aller à la découverte du Pérou. Il partit avec cent-soixante hommes et quelques meutes de chiens que la barbarie espagnole avait dressés à at-

T.II.



é que les
massaune
il dédai-
is voyant
quelques
nce dans
dit avec
us agiter
Si l'envie
es grains
re patrie
nquille,
duit plus
e grands

Pérou,
is il les
r de pé-
ys dont
t à des
trépide
ler à la
e cent-
echiens
és à at-

T. II.

P. 46.



Peruviens naturels



Peruviens civilisés.

taquer

Le fils

L'is

frait à

des d

travers

aux Co

l'Amér

étaient

seur q

vallées

qué de

tombe

la pluie

ces tris

les vip

pullule

Les ar

reuses.

mouch

nue en

doulou

torrens

montag

de vap

taquer et à déchirer les malheureux Indiens. Le fils de Komagre leur servit de guide.

L'isthme que Balboa avait à traverser offrait à l'intrépide aventurier des obstacles et des dangers sans nombre. Cet isthme est traversé d'une chaîne de montagnes contiguës aux Cordilières, qui s'étendent au loin dans l'Amérique Septentrionale. Ces montagnes étaient couvertes de forêts d'une telle épaisseur qu'elles semblaient impénétrables. Les vallées qui coupent les montagnes n'étaient que de grands marais formés par les eaux qui tombent de ces montagnes, ou par celles de la pluie, qui règne pendant neuf mois dans ces tristes contrées. Les crapauds, les serpens, les vipères et mille autres reptiles venimeux pullulent dans ces bois et dans ces marais. Les arbres sont couverts de fourmis dangereuses. L'air est obscurci par des nuées de mouches et de cousins d'une grosseur inconnue en Europe, et dont la piqure est aussi douloureuse que celle de nos guêpes. Des torrens impétueux se précipitent du haut des montagnes. Enfin, un air étouffé et chargé de vapeurs empoisonnées qui énervent le

corps et l'âme, produisent les contagions les plus dangereuses, et souvent la mort, complète le tableau de ces malheureux pays disgraciés de la nature.

Après vingt-cinq jours de marche, après d'incroyables fatigues essuyées, de dangers surmontés, de combats livrés, Balboa découvrit la mer du Sud, cette mer que Colomb avait cherchée inutilement, et qui donnait aux Européens une communication facile avec les Indes Orientales. L'année 1513 fut l'époque de cette découverte importante.

Le roi Ferdinand reconnut aussi mal les services de Balboa, qu'il avait fait ceux de Christophe Colomb. Il le déposa, et nomma à sa place Pédrarias, gouverneur de *Santa-Maria*. Celui-ci, après s'être délivré du grand Balboa par l'assassinat, transporta sa colonie dans un lieu plus sain et plus commode, et y fonda la ville de *Panama*, qui devint une des plus importantes du Nouveau-monde.

Conquête du Pérou. — Pizarre.

Parmi ceux qui avaient accompagné Balboa dans son expédition de la mer du Sud,

aucun

aucun ne s'était autant distingué que Pizarre. Cet homme, qui devait jouer un si grand rôle dans l'histoire du Nouveau-monde, était un bâtard, fils naturel d'un gentilhomme espagnol et d'une femme de mauvaises mœurs. Il n'avait reçu aucune éducation, et avait été, pendant sa jeunesse, abandonné à la campagne, où son unique occupation avait été de garder les cochons. Il devint soldat, et s'embarqua ensuite pour le Nouveau-monde, où il se distingua d'une manière toute particulière sous la conduite de Balboa; en sorte qu'on le jugea digne, malgré son ignorance, d'occuper un poste de commandant.

Cet homme intrépide, poussé par son courage et son ambition, ne rêvait que projets hardis, qu'entreprises extraordinaires. Ayant conçu le dessein d'achever la découverte de Balboa, il s'associa avec Pierre Almagro, et Fernand de Lucques, prêtre espagnol. Ils convinrent que chacun d'eux fournirait tout ce qu'il possédait pour être employé aux préparatifs de cette entreprise. Pizarre, comme le moins riche, avait le moins à y contribuer; il se chargea en compensation, de la portion

la plus difficile et la plus dangereuse de l'exécution, celle de conduire et de diriger personnellement les chétives forces qui devaient servir à la découverte et à la conquête de l'empire du Pérou. Almagro devait lui amener, de temps en temps, des renforts et des provisions, et le prêtre Fernand de Lucques devait rester à Panama, pour s'assurer des dispositions du gouverneur, et diriger toutes les mesures qui pouvaient avoir rapport à leur entreprise.

Pour que cette association, qui, n'ayant pour but que la destruction d'un empire florissant, et le massacre d'un grand nombre d'hommes innocens et paisibles, devait être en horreur au ciel, reçût cependant un caractère vénérable et sacré, le fanatique Fernand de Lucques consacra une hostie et la partagea en trois parties, dont il prit l'une pour lui, et dont il distribua les deux autres à ses associés. Ensuite Pizarre partit de Panama avec un seul vaisseau, qui portait douze cents hommes sur son bord.

Pizarre, contrarié dans sa course par les vents, par les obstacles que lui présentaient

la nat
où il
ses co
par A
soixan
son as
Quito
en réa
trèren
n'osan
terres
compa
Gallo
qu'Al
veaux

Que
un vai
sant qu
a prom
appren
gouver
céder
prise,
défend
recrues

la nature des lieux et les indigènes des pays où il abordait, perdit un grand nombre de ses compagnons. Ayant cependant été rejoint par Almagro, qui lui amenait un renfort de soixante hommes, il continua sa route avec son associé, et parvint enfin sur les côtes de Quito, où la beauté et la fertilité du pays, en réalisant en partie ses espérances, le pénétrèrent d'étonnement et d'admiration. Mais, n'osant pas s'avancer dans l'intérieur des terres avec le petit nombre d'hommes qui l'accompagnaient, il se retira sur la petite île de Gallo, peu distante de la terre ferme, pendant qu'Almagro allait à Panama chercher de nouveaux renforts.

Quelque temps après, Pizarre voit arriver un vaisseau; il accourt, plein de joie, pensant que ce soient les secours qu'Almagro lui a promis. Mais quelle est sa douleur, en apprenant que *Pedro de los Rios*, le nouveau gouverneur de Panama, qui venait de succéder à Pédrarias, désapprouve son entreprise, comme hasardée et téméraire; qu'il a défendu à Almagro de faire de nouvelles recrues, et que le vaisseau qu'il envoie à

Pizarre est destiné à le ramener à Panama, lui et les compagnons de ses travaux !

Pizarre, frémissant d'indignation et de colère, refuse d'obéir au pusillanime gouverneur. Ses soldats, rebutés par les fatigues, découragés par les périls qu'ils ont essuyés, murmurent de son obstination. Il tire son épée, trace une raie sur le sable, et ordonne à tous ceux qui veulent retourner à Panama de passer au-delà ; à ceux qui veulent courir la fortune de leur général, de rester en-deçà, et de se ranger auprès de lui. Treize espagnols et un mulâtre seulement restèrent avec Pizarre. Avec cette petite poignée de fidèles compagnons, il se détermine à rester dans l'île, espérant que le zèle de ses associés parviendra enfin à lever tous les obstacles qui s'obstinent à traverser ses audacieux projets.

L'île de Gallo manquait d'eau douce, et était, d'ailleurs, un séjour trop peu sûr, à cause de la proximité du continent. Pizarre prit le parti de passer à une autre île qu'il avait découverte peu auparavant, et qu'à cause de son horrible aspect il avait nommée *Gorgone*. Le vaisseau sur lequel il entreprit ce

trajet
craig
reuse

L'
bois
haut
inspi
sains
le sol
les b
secte
abon
l'Am
plup
la vi
chois
const
tion
raien

Il
dans
seuls
la ch
résist
perni

trajet, était si délabré, qu'à chaque instant on craignait de périr; cependant il arriva heureusement.

L'île Gorgone est un séjour affreux. Ses bois sombres et touffus, et ses montagnes hautes et escarpées, lui donnent un air qui inspire l'effroi. Son climat est des plus malsains. Outre que l'on n'y voit presque jamais le soleil, dont les rayons ne peuvent percer les brouillards épais qui la couvrent; les insectes ailés et rampans y sont en plus grande abondance que dans tout autre endroit de l'Amérique. Elle manque, avec cela, de la plupart des choses nécessaires au soutien de la vie. Ce fut là, cependant, le séjour que choisirent Pizarre et ses compagnons; et leur constance est d'autant plus digne d'admiration, qu'il était plus qu'incertain s'ils pourraient jamais en sortir.

Il y avait déjà cinq mois qu'ils languissaient dans cette île stérile et malsaine, vivant des seuls alimens qu'ils pouvaient se procurer par la chasse et la pêche, lorsque, incapables de résister plus long-temps aux influences de ce pernicieux climat, ils résolurent de s'exposer

sur un frêle radeau, et de tenter ainsi s'ils ne pourraient pas arriver en terre ferme. Mais, dans le temps même qu'ils se disposaient à exécuter cette résolution téméraire, un navire, dépêché de Panama par Almagro, qui avait enfin obtenu du gouverneur la permission de continuer leur entreprise, vint les délivrer et mettre fin à leur détresse.

Oubliant déjà toutes leurs fatigues, Pizarre et ses compagnons, secondés d'Almagro et du renfort qu'il avait amené, font voile au sud-est, et arrivent sur les côtes du Pérou. Ils jettent l'ancre dans une baie, près de laquelle est bâtie Tumbès, ville dépendante de cet empire.

Les Péruviens accoururent, admirant l'étonnante construction des vaisseaux européens, qu'ils appelaient des maisons flottantes, et surpris de la figure, non moins extraordinaire, de ces hommes blancs et barbus. Ils leur apportaient, des robes de soie d'or et d'argent, des rafraîchissements et des boissons. Le cacique du lieu les fit prier en même temps de descendre à terre, et de se pourvoir, eux-mêmes, de tout ce qui leur pourrait être utile.

Piza
Espag
raient
Ils se
pourra
et leur
eurent
tousjou
traités
amitié
tation
mom
une g
voyaie
qui se
et les
d'orne
nière
qui pa
se serv
chezu
que l'
Améri
Le
cipale

Pizarre n'envoya d'abord à terre qu'un Espagnol et un nègre. Les Péruviens admiraient sur-tout la couleur de cet homme noir. Ils se mirent à le laver, pour voir si on ne pourrait pas éclaircir la couleur de sa peau ; et leur étonnement fut extrême, lorsqu'ils eurent remarqué que cette couleur restait toujours la même. L'Espagnol et le noir furent traités par les Péruviens avec la plus grande amitié. On les régala dans toutes les habitations ; on les caressait, on prévenait leurs moindres désirs. Ils eurent lieu de se faire une grande idée des richesses de ce pays. Ils voyaient partout des ustensiles d'or et d'argent, qui servaient aux usages les plus communs, et les habitans eux-mêmes richement parés d'ornemens de ces mêmes métaux. La manière dont les indigènes étaient vêtus, et l'art qui paraissait dans la plupart des objets dont ils se servaient, les convainquirent qu'ils étaient chez une nation bien supérieure à toutes celles que l'on avait, jusque-là, découvertes en Amérique.

Le cacique de cette contrée porta principalement son attention sur un fusil, et fut

curieux de savoir à quel usage on s'en servait. L'Européen, qui le portait, tira un coup contre une planche, que la balle traversa. Plusieurs des Péruviens qui étaient présens tombèrent de peur à la renverse ; d'autres jetèrent de hauts cris, et le cacique lui-même témoigna une vive émotion. Après quelques momens, il se fit apporter un vase rempli d'uneliqueur ; et, le présentant à l'Européen, il lui dit : « Bois donc, puisque tu peux » faire un bruit si éclatant. En vérité, tu » égales le tonnerre du ciel ! »

Pizarre voyant, d'après le rapport de ses émissaires, que ce serait une entreprise téméraire et absurde que de vouloir subjuguier ce pays avec de si petites forces, résolut de suspendre ce projet, et de se borner, pour le moment, à reconnaître, avec plus d'exactitude, les côtes de ces admirables contrées.

Il alla aborder au port de Payta. Sa renommée l'y avait déjà précédé. Les Européens y furent reçus comme à Tumbès, et traités de la manière la plus cordiale. On s'empressait à prévenir leurs desirs, et l'on était mécontent lorsqu'ils ne voulaient pas prolonger leur

séjour.
fut tel
geans d
de ce d
Aussit
Pizarre
de ses a
caresse
voulait
voulut
avait p
loin de
des bo
la patr
Piza
compa
cherch
mettre
Cep
portai
verner
refusa
pour
Pizar
tacles

séjour. Un matelot, nommé *Boccarnegra*, fut tellement enchanté des procédés obligans de ces bonnes gens, et des agrémens de ce délicieux pays, qu'il résolut d'y rester. Aussitôt qu'on s'aperçut qu'il manquait, Pizarre le fit chercher. On le trouva, entouré de ses amis indiens, qui, par les plus tendres caresses, lui témoignaient leur joie de ce qu'il voulait bien demeurer avec eux. En vain voulut-on le détourner de la résolution qu'il avait prise, rien ne put l'ébranler; et il resta, loin de ses farouches compatriotes, au milieu des bons Péruviens, dont il venait d'adopter la patrie.

Pizarre céda enfin aux instances de ses compagnons, et il revint à Panama, pour y chercher tous les secours qui devaient le mettre en état de renverser l'empire du Pérou.

Cependant, malgré les richesses qu'il rapportait de cette première expédition, le gouverneur ne voulut pas y prendre part, et lui refusa les secours qui lui étaient nécessaires pour mettre à fin son projet. L'opiniâtre Pizarre, incapable de se rebuter par les obstacles, même par ceux qui paraissent invin-

cibles, résolut de se rendre en Espagne, et d'obtenir de l'empereur Charles-Quint lui-même, ce qui lui était refusé par son lieutenant à Panama. Il parut à la cour ; il y fit la relation des peines et des dangers que ses compagnons et lui avaient essuyés. Il peignit la beauté du climat, les richesses immenses des vastes contrées qu'il avait découvertes, et présenta les preuves, qu'il avait apportées avec lui, de la vérité de son récit.

Tout ce que Pizarre demandait lui fut accordé. On le combla de caresses, on lui donna le plein pouvoir de faire la conquête des pays nouvellement découverts ; enfin il obtint pour lui, non-seulement le gouvernement de tous les pays à conquérir, mais encore la dignité de juge suprême, quoiqu'il eût promis de demander cette dernière charge pour son ami Almagro.

Aidé des libéralités de Cortez, qui se trouvait alors en Espagne, et qui avait été compagnon d'armes de Pizarre, avant la conquête du Mexique, celui-ci leva un corps de cent hommes, et partit pour le Darien, plein des plus belles espérances de fortune et de gloire.

Alma
die a
avait
lui ap
avaie
la lui
velée
cemen
cent c
cavalie
Il v
thieu,
à Tum
lieues
contré
et de g
où ils s
et plus
naissai
accomp
créaien
violenc
fuyaien
leur fén

Arrivé à Panama, il pensa se brouiller avec Almagro, qui avait à lui reprocher la perfidie avec laquelle, au mépris de sa parole, il avait demandé pour lui une place qui devait lui appartenir, selon les conventions qu'ils avaient faites ; mais Pizarre ayant promis de la lui céder, l'ancienne association fut renouvelée, et Pizarre mit à la voile au commencement de 1531. Il avait trois petits vaisseaux, cent quarante-quatre fantassins et trente-six cavaliers.

Il vint aborder dans la baie de Saint-Mathieu, d'où il résolut de se rendre par terre à *Tumbès*. Il avait un espace de cinquante lieues à parcourir ; il devait traverser à gué des contrées inondées de marais impraticables, et de grands fleuves près de leur embouchure, où ils sont naturellement toujours plus larges et plus profonds : tous ces inconvéniens, qui naissaient de la nature des lieux, étaient accompagnés de ceux que les Espagnols se créaient à eux-mêmes par leur avarice et leur violence. De toutes parts les Indiens s'enfuyaient à leur approche pour se dérober à leur férocité, ce qui causa dans l'armée une

disette horrible de toutes les choses nécessaires à la vie. *Conque*, la première ville où ils abordèrent, fut impitoyablement pillée par eux. Ils enlevèrent de toutes les richesses qu'ils y trouvèrent, et qui consistaient en vases d'or, d'argent, et en un grand nombre d'émeraudes.

Arrivé à l'île de *Puna*, dans le golfe de *Guayaquil*, Pizarre voulut s'y établir pour y attendre ses vaisseaux; mais les habitans de cette île étaient plus guerriers que les peuples des pays qu'il venait de parcourir. Ils s'opposèrent hardiment aux Espagnols; et quelle que fût la supériorité de ceux-ci dans les armes et la manière de faire la guerre, il leur en coûta cependant dix mois de temps, avant qu'ils puissent dompter tout-à-fait ces courageux insulaires.

Enfin les vaisseaux de Pizarre arrivèrent avec un renfort de quatre-vingt-dix hommes. Il marcha sur *Tumbès*, dont il trouva les habitans disposés à la défense: il les battit, et, s'avancant de plus en plus dans l'intérieur du pays, il vint à l'embouchure du fleuve *Piuru*, où il fonda la première colonie espagnole dans ces contrées.

- L'e
querel
emper
leur a
Huesca
avait re
pa, do
cette r
de l'en
provin
fait la
pas par
tage, c
une gu
Huesca
hualpa
nom à
exécute
à l'arriv
Celu
velles q
Pérou,
dans le
une dép
lui dem

- L'empire du Pérou était alors divisé par la querelle de deux frères, enfans du dernier empereur (Huana Capac) qui, en mourant, leur avait partagé ses vastes états. L'aîné, *Huescar*, avait hérité de tout ce que son père avait reçu de ses ancêtres. Le second, *Atahualpa*, dont la mère était étrangère, et qui, par cette raison, était exclue du trône par les lois de l'empire, avait eu pour son partage la vaste province de *Quito*, dont Huana Capac avait fait la conquête, et qui, avant lui, ne faisait pas partie de l'empire du Pérou. De ce partage, qui n'avait pas satisfait Huescar, s'éleva une guerre entre lui et son frère Atahualpa. Huescar fut vaincu et fait prisonnier ; Atahualpa lui laissait la vie pour faire servir son nom à calmer ses sujets soulevés, et à faire exécuter ses ordres ; tel était l'état du Pérou à l'arrivée de Pizarre.

Celui-ci, plein de joie d'apprendre ces nouvelles qui devaient lui faciliter la conquête du Pérou, se mettait en marche pour pénétrer dans le centre de cette empire, lorsqu'il reçut une députation de Huescar, prisonnier, qui lui demandait son secours contre Atahualpa.

Bien résolu de profiter de toutes les ouvertures que lui offrirait la fortune, Pizarre s'avança contre Caxamalca, où Atahualpa campait avec une puissante armée, composée de l'élite des guerriers du Pérou.

Il n'était pas encore bien loin, qu'il reçut aussi une députation d'Atahualpa, qui fut d'autant plus favorablement accueillie, que les propositions qu'elle venait faire étaient accompagnées de magnifiques présens. L'incas l'invitait à venir le joindre pour contracter alliance avec lui, et lui donnait rendez-vous à Caxamalca.

Pizarre s'avança donc, et partout, sur sa route, les naturels du pays s'empressaient de venir lui offrir, ainsi qu'à sa troupe, toutes sortes de provisions et de rafraîchissemens. Leur déférence s'étendait même jusqu'aux chevaux; car, ayant remarqué qu'ils mâchaient leurs mors, ils s'imaginèrent que ces êtres extraordinaires se nourrissaient de métaux, et ils s'empressaient de leur offrir en abondance de l'or et de l'argent, pour captiver par-là leurs bonnes grâces.

Pizarre avait envoyé deux députés à Ata-

hualpa.
 pliquer
 des Esp
 » pays
 » dépu
 » le pa
 » l'inc
 Cette
 prise ni
 sa suite.
 politesse
 pour all
 Pizar
 recevoir
 hommes
 derrière
 sortir et
 deux car
 porte de
 archers
 sa person
 et les plu
 infanterie
 fond de l
 paré : to

hualpa. Admis devant ce monarque, ils expliquèrent en ces termes le sujet de l'arrivée des Espagnols : « Le puissant souverain des » pays de l'Orient, mon maître, dit un des » députés, et le chef de l'Église chrétienne, » le pape, nous ont envoyés pour délivrer » l'incas et ses sujets de l'empire du diable. »

Cette proposition singulière ne fut comprise ni de l'incas, ni d'aucune personne de sa suite. Cependant Atahualpa répondit avec politesse ; et le lendemain, il se mit en marche pour aller au-devant des Espagnols.

Pizarre fit tous ses préparatifs pour bien recevoir les Péruviens. Il divisa ses soixante hommes de cavalerie en trois corps, et les posta derrière un vieux mur, d'où ils ne devaient sortir et se montrer qu'au besoin ; il braqua les deux canons, qu'il menait avec lui, devant la porte de la cour de sa maison, et plaça ses archers de chaque côté ; il garda, auprès de sa personne, vingt de ses soldats les plus braves et les plus aguerris, et disposa le reste de son infanterie qu'il fit mettre sous les armes, au fond de la cour, où elle formait un corps séparé : toutes ses dispositions ne laissent pas

douter que Pizarre ne méditât une trahison.

Enfin, le cortège d'Atahualpa se mit en route; il s'avancait avec tant de solennité et de dignité, qu'il fut quatre bonnes heures à faire la seule lieue qu'il y avait entre le camp de l'incas et celui de Pizarre. L'incas était assis sur un brancard incrusté d'or et d'argent, garni de pierreries, orné de guirlandes de plumes, et porté par les officiers les plus distingués de sa cour. Ceux qui approchaient le plus de lui, en dignité, le suivaient, se faisant porter de la même manière. Il y avait, de chaque côté, des chœurs de chanteurs et de danseurs, et une armée de trente mille hommes fermait la marche de ce magnifique cortège.

Comme il fut arrivé près des Espagnols, l'aumônier de l'armée, le père *Vincent de Valverde*, s'avança, tenant la croix d'une main, son Bréviaire de l'autre. Il se plaça auprès du brancard de l'incas, et lui tint un long et singulier discours, par lequel il tâchait de lui expliquer en détail la création, la chute d'Adam, et la perversion de l'homme; la passion, la mort et la résurrection de Jésus-Christ.

Il fit
sainte
le vic
fin, qu
avait
d'Esp
brasse
recon
soume
souve

Ata
dait su
n'avai
faitem
avec u

« Q
» roi
» Qu
» guli
» ner
» pas
» con
» plus
» mor
» reco

Il fit ensuite une description pompeuse de la sainteté et de la puissance du pape, qui était le vicaire de Dieu sur terre, et lui déclara enfin, que ce pape, qui s'appelait *Alexandre VI*, avait concédé tout le Nouveau-monde au roi d'Espagne. Il exhorta là-dessus l'incas d'embrasser sans délai la religion chrétienne, de reconnaître l'infailibilité du pape, et de se soumettre au roi d'Espagne, son légitime souverain.

Atahualpa, à qui l'interprète, qui n'entendait suffisamment ni le péruvien ni l'espagnol, n'avait pu faire comprendre que très-imparfaitement ce discours, répondit cependant avec un grand sang-froid :

« Qu'il était prêt à devenir l'ami et l'allié du
 » roi d'Espagne ; mais nullement son vassal.
 » Que quant au pape, ce devait être un singulier personnage, s'il croyait pouvoir donner à d'autres, ce qui ne lui appartenait pas ; qu'il ne changerait pas sa religion contre une autre, parce qu'il lui paraissait plus sensé d'adorer le soleil, qui est immortel, que le Dieu des chrétiens qu'ils reconnaissent eux-mêmes avoir été mis à

» mort sur une croix ; qu'il ne comprenait
 » rien à tout le reste dont ce père avait fait
 » mention ; mais qu'il serait cependant bien
 » aise de savoir par quels moyens il en avait
 » eu lui-même connaissance. »

« C'est par ce livre, » répondit le père, en lui montrant son Bréviaire.

L'incas examina ce livre, le tourna et retourna de tous les côtés, le porta à l'oreille, sourit et le rejeta, disant : « Il ne me parle » point. » Ces mots excitèrent la fureur de ce prêtre barbare. Il se retourne vers les Espagnols, en leur criant de toute sa force : « Vengeance, chrétiens ! vengeance ! Voyez » comme on outrage la parole de Dieu ! Al- » lons, tuez ces chiens qui foulent aux pieds » la loi de Dieu ! »

A ces paroles, Pizarre donna le signal de l'attaque à ses soldats, qu'il avait eu peine à contenir jusque-là à la vue d'une si riche proie. Tout à coup on entendit le bruit des tambours et des fifres, et la redoutable arme à feu porta le ravage dans les rangs des malheureux Indiens. La cavalerie sortit en même temps de son embuscade ; et Pizarre, à la tête de son

infant
 qui e
 Péruv
 vue,
 terrib
 la fui
 de la
 autou
 péril
 Per
 pagno
 nétra
 princ
 avec
 expos
 qui av
 qu'à l
 au no
 on vo
 de vic
 bouch
 de plu
 criant
 pour
 dange

infanterie , se précipita sur la foule de ceux qui entouraient la personne de l'incas. Les Péruviens , étonnés de cette attaque imprévue , et épouvantés du bruit et des effets terribles des mousquets et du canon , prirent la fuite aussitôt. Il n'y eut que les principaux de la nation qui se rangèrent généreusement autour de leur prince , et qui tentèrent , au péril de leur vie , de sauver la sienne.

Pendant le massacre que faisaient les Espagnols des malheureux Indiens , Pizarre pénétra jusqu'au brancard de l'incas , saisit ce prince par le bras , le tira à terre , et l'entraîna avec lui à son quartier. Ceux qui s'étaient exposés pour sa défense avaient été tués. Ceux qui avaient pris la fuite furent poursuivis jusqu'à la fin du jour , et restèrent sur le carreau au nombre de quatre mille , parmi lesquels on voyait nombre de femmes , d'enfans et de vieillards. Tout le temps que dura cette boucherie , le féroce prêtre ne cessa d'exciter , de plus en plus , la fureur des Espagnols , leur criant de frapper d'estoc et non pas de taille , pour faire des plaies plus profondes et plus dangereuses. Le lendemain , les Espagnols

s'emparèrent du camp des Péruviens, où ils trouvèrent d'immenses richesses en or et en argent, en meubles et en étoffes de toute espèce.

Atahualpa, ayant bientôt découvert que la soif de l'or était la passion dominante des Espagnols, leur offrit, pour sa délivrance, de remplir d'or la chambre dans laquelle il était retenu prisonnier, jusqu'à la hauteur à laquelle il pouvait atteindre, ayant les mains élevées au-dessus de la tête. Cette chambre avait vingt-deux pieds de long sur seize de large. Cette offre fut acceptée avec empressement, et l'incas expédia des messagers à Quito, à Cusco et autres lieux, avec ordre de fourrir la quantité d'or dont on était convenu. On commença aussitôt à en apporter de tous côtés, et Caxamalca se remplissait de richesses immenses; cependant cet or n'arrivait pas assez vite pour l'impatiente avidité des Espagnols. Ils s'en plaignirent à l'incas. Celui-ci proposa à Pizarre d'y envoyer deux Espagnols, pour qu'ils pussent s'assurer, par leurs propres yeux, qu'il était en état de tenir parole. Pizarre y consentit, et *Sotto* et *Verco*, deux de ses compagnons, entreprirent le voyage dans

une de
ci vou
agissen
et de r

Les
enviro
troupe
saient
Celui-
et, cor
il leur
secour
fois plu
d'Atah
les tré
laissés.
fait en
avait f
avait e
ne pût
Atahua

Les
des ord
nuèren
ayant a

une des propres litières de l'incas , que celui-ci voulut leur fournir , afin que ses sujets en agissent envers eux avec plus de déférence et de respect.

Les deux Espagnols , arrivés à douze lieues environ de Caxamalca , rencontrèrent une troupe de soldats d'Atahualpa , qui conduisaient Huescar , son frère et son prisonnier. Celui-ci voulut parler aux deux étrangers , et , comme on lui en eut accordé la liberté , il leur fit entendre que , si Pizarro voulait le secourir , il lui ferait un présent en or trois fois plus considérable que le prix de la rançon d'Atahualpa , les assurant qu'il possédait tous les trésors et les pierreries que son père avait laissés. En effet , on prétend qu'il les avait fait enfouir en divers endroits écartés , et qu'il avait fait massacrer ensuite tous ceux qu'il avait employés à ce travail , afin que le secret ne pût , en aucune manière , être révélé à Atahualpa.

Les deux Espagnols n'osèrent pas s'écarter des ordres de leur commandant , et continuèrent leur route. Mais l'escorte d'Huescar ayant appris à Atahualpa ce qui s'était passé ,

cela le mit dans une grande perplexité. De peur donc que l'oslie d'Huescar ne tentât la cupidité de Pizarre, et ne lui coûtât, à la fois, le trône et la vie, il donna secrètement ordre de faire mourir son frère; ce qui fut ponctuellement exécuté, et ce qui le délivra, pour un moment, de toutes ses craintes.

Cependant Sotto et Verco, de retour à Caxamalca, remplirent les Espagnols de joie et d'étonnement en leur faisant la description des prodigienses richesses qu'ils avaient trouvées dans les temples et les palais de Cusco. Le bruit s'étant répandu, dans ce temps-là, au camp espagnol, qu'Almagro amenait un puissant renfort, on procéda sur-le-champ au partage des trésors fournis par Atabualpa. Un cinquième fut prélevé pour l'empereur. Ensuite Pizarre et les officiers reçurent leurs parts, chacun en raison de son grade. La valeur de cent mille piastres (560,000 francs; fut destinée à Almagro. Le surplus donna 8000 piastres pour chaque cavalier, et 4000 pour chaque fantassin, somme très - considérable pour ces temps - là, où dix écus en valaient cent d'aujourd'hui.

Cep
il rée
Almag
leur p
d'hon
une es
rieure
le mili
causes
malhe
Espagn
gnaïen
Pizarre
seuls l
cueilli
lui-mê
il s'im
nelle;

De
cune n
que ce
admir
vait co
était d
chez lo

Cependant la rançon de l'incas était payée, il réclamait sa délivrance ; mais Pizarre et Almagro ne se croyaient pas obligés de tenir leur parole envers un prince d'Indiens, race d'hommes qu'ils regardaient comme faisant une espèce particulière, d'une nature inférieure aux Européens, et tenant tout au plus le milieu entre l'homme et la brute. Plusieurs causes se réunissaient d'ailleurs pour faire du malheureux incas un prisonnier à charge aux Espagnols. Almagro et ses compagnons craignaient qu'aussi long-temps qu'il vivrait, Pizarre et les siens ne s'appropriassent à eux seuls les trésors que l'on continuerait de recueillir sous le nom de rançon ; et Pizarre lui-même était aigri contre Atahualpa, dont il s'imaginait avoir reçu une offense personnelle ; et cela, à l'occasion que voici.

De toutes les sciences des Européens, aucune ne frappa autant l'intelligent Atahualpa, que celle de lire et d'écrire. Il remarqua avec admiration cette facilité avec laquelle on pouvait communiquer aux autres ses pensées. Il était dans le doute si cette science était innée chez les Espagnols, ou si elle s'acquerrait par

l'instruction et la pratique. Pour s'en éclaircir, il pria un des soldats qui le gardaient, de vouloir bien écrire sur l'ongle de son pouce le nom de son dieu. Le soldat ayant fait ce qu'il désirait, Atahualpa montrait son pouce à tous ceux qui entraient dans la chambre, leur demandant s'ils savaient ce que signifiait, ce qui y était écrit ; et il s'étonnait que tous prononçassent le même mot. Enfin Pizarre arriva aussi, l'incas le pria de même de vouloir bien lui dire ce qui était écrit sur son pouce ; mais Pizarre ne savait ni lire ni écrire, et il fut réduit à avouer son ignorance. Depuis ce moment, l'incas n'eut plus aucune considération pour lui, et le regarda comme un homme inférieur aux autres Espagnols. Pizarre ne put supporter de se voir méprisé par un Américain, et jura en lui-même que l'imprudencce d'Atahualpa lui coûterait la vie.

Les prétextes ne manquèrent pas. On accusa l'incas de prendre, en secret, des mesures pour massacrer tous les Espagnols. On le traduisit devant un tribunal. Mais sa mort était résolue : on n'eut aucun égard à sa justification. Il fut condamné.

Le

Le
cer le
cette
larme
Il pri
plaig
de la
s'être
lui ar
du to
rence
nonce
il fit un
et le m
prison
Ata
clama
nom (
sùrem
ayant
ruvien
escar,
Pauli.
avait,
de s'él

Il

Le perfide et cruel Pizarre vint lui annoncer lui-même le sort qui lui était réservé. A cette nouvelle , l'incas versa un torrent de larmes , et se jeta aux pieds de son assassin. Il prit Dieu à témoin de son innocence, et se plaignit dans les termes les plus attendrissans, de la perfidie des *hommes à barbe*, qui, après s'être fait payer sa rançon, voulaient encore lui arracher la vie. Mais Pizarre lui annonça du ton le plus froid, et de l'air de l'indifférence, que, sa sentence étant une fois prononcée, il ne pouvait y rien changer. Aussitôt il fit un signe, deux nègres emmenèrent l'incas, et le malheureux prince fut étranglé dans sa prison.

Atahualpa laissait un fils, que Pizarre proclama son successeur, afin de se servir de son nom (il était encore enfant) pour mettre plus sûrement les peuples sous le joug. Ce prince ayant été assassiné par *Ruminagui*, général péruvien, on proclama incas un des frères d'Huascar, qui était à Cusco, et qui s'appelait *Pauli*. Mais celui qui l'avait fait proclamer avait, ainsi que *Ruminagui*, le perfide dessein de s'élever sur le trône. Son nom était *Quis-*

quiz. D'autres chefs, dans d'autres provinces, cherchèrent à s'emparer de l'autorité, de sorte qu'il ne régnait partout que confusion, perfidie et soulèvement.

Pizarre, profitant de tous ces troubles, fonda sans délai sur Cusco, capitale du Pérou. il recevait de nombreux renforts de Panama et des autres colonies espagnoles qui le mettaient à même de poursuivre ses projets avec confiance. *Quisquiz*, avec une nombreuse armée, voulut lui disputer le passage; battu dans plusieurs rencontres, il se retira, et Pizarre entra triomphant dans Cusco.

Le butin qu'on fit dans cette capitale fut immense, et surpassait infiniment en valeur le prodigieux trésor qu'Atahualpa avait livré pour sa rançon. L'or devint si commun dans le camp européen, qu'il n'y avait plus aucune valeur. Les simples soldats jouaient entr'eux des sommes que les rois se feraient scrupule de hasarder au jeu; on payait jusqu'à cinquante écus une paire de bottes, et l'on donnait six cents ducats d'un cheval. Pendant ce temps-là, Benalcazar, que Pizarre avait laissé à Saint-Michel avec peu de monde, voulant

sortir de son inaction et conquérir des trésors comme les autres Espagnols qui étaient avec Pizarre, marcha sur Quito, seconde capitale du Pérou, y arriva malgré les obstacles de toute espèce qu'il rencontra sur son chemin, battit *Ruminagui* qui y régnait, et s'empara de la ville. Mais les habitans en avaient fait sortir et mettre en lieu de sûreté tout ce qu'ils possédaient de précieux, en sorte que l'avarice des Espagnols fut trompée, et qu'ils ne recueillirent, pour fruit de cette expédition, que le chagrin d'avoir enduré en vain les dangers et les fatigues d'une marche longue et pénible.

Ce fut sur ces entrefaites qu'Alvarado, un capitaine espagnol qui avait joué un grand rôle dans la conquête du Mexique, et à qui Cortez avait donné le gouvernement de la province de Guatimala, vint au Pérou, suivi de cinq cents hommes, dans l'espérance d'acquérir une nouvelle gloire en partageant les fatigues et les dangers des compagnons de Pizarre. Il joignit Benalcazar à Quito.

Almagro et Benalcazar ne le virent pas arriver sans inquiétude et sans jalousie. Ils

sortirent au-devant de lui, à la tête de leurs troupes, dans l'intention de lui livrer bataille. Cependant on entra en négociation. Il fut convenu qu'Alvarado recevrait cent mille piastres en dédommagement des frais qu'il avait faits pour les préparatifs de son expédition; et il s'engagea, de son côté, à retourner dans son gouvernement, et à ne pas se mêler davantage des affaires du Pérou.

Cependant Titu - Autaché, frère d'Atahualpa, et, en cette qualité, souverain légitime de Quito, étant mort, son frère Manco alla trouver Pizarre à Cusco. Celui-ci en agit généreusement avec lui. Il entra dans ses raisons, reconnut ses droits, et lui remit le bandeau rouge, qui était la marque distinctive de la royauté. Il partit ensuite, laissant Almagro à Cusco, et alla fonder, sur les côtes, dans un vallon fertile, une ville qui s'appela Lima, du nom d'un fleuve sur les bords duquel elle fut construite. Ce nom ne fut pas d'abord donné à la nouvelle ville. Comme elle fut fondée le jour des Rois, Pizarre l'appela *los Reyes*, c'est-à-dire, les Rois.

Fernand Pizarre, un des frères du général,

revint
à l'en
d'arge
Il app
nos a
sa cha
gouve
l'espac
des cô
receva
gro ét
avoir
zarre,
marin
Pizarr
quête.

A p
qu'Al
prise d
été assi
souten
qu'Al
conqu
pays ne
l'avait

revint alors d'Espagne, où il avait été porter à l'empereur, l'immense quantité d'or et d'argent qui lui avait été dévolue pour sa part. Il apportait les plus heureuses nouvelles à nos aventuriers. Pizarre était confirmé dans sa charge de gouverneur du Pérou, et son gouvernement prolongé, hors du Pérou, l'espace de soixante-dix lieues marines le long des côtes du sud ; et cette nouvelle contrée recevait le nom de *Nouvelle-Castille*. Almagro était nommé vice-gouverneur, et devait avoir un gouvernement indépendant de Pizarre, dans un espace de deux cents lieues marines au sud, depuis les confins de celui de Pizarre, dont il devait encore faire la conquête.

A peine ces nouvelles étaient-elles arrivées, qu'Almagro prétendit que Cusco était comprise dans l'enceinte du district qui lui avait été assigné à conquérir du côté du sud. Pizarre soutenait le contraire. Enfin, ils convinrent qu'Almagro commencerait d'abord à tenter la conquête du Chili, et, s'il se trouvait que ce pays ne fût ni aussiriche, ni aussi étendu qu'on l'avait espéré, qu'alors Pizarre lui céderait

une partie du Pérou. Almagro se mit donc en route pour le Chili. Le départ d'Almagro fut le signal de l'insurrection de tout le Pérou.

Peu de temps après qu'il eut abandonné Cusco, on se saisit de la personne de l'incas Manco, sur un prétexte imaginaire, et, le traitant en malfaiteur, on le gardait enchaîné. Cependant, ayant obtenu de Fernand Pizarre la permission d'assister à une fête solennelle, que sa nation, disait-il, avait coutume de célébrer chaque année à quelques lieues de Cusco; Manco harangua les Péruviens, échauffa encore l'ardeur qu'ils avaient de recouvrer leur ancienne liberté; et, arborant l'étendard de la guerre, en quelques jours tout le Pérou fut sous les armes. Un grand nombre d'Espagnols qui s'étaient éparpillés en petits corps dans les provinces, furent tout-à-coup assaillis et taillés en pièces; et Manco, à la tête de deux cents mille hommes, s'avança sur Cusco, en même temps qu'il en dirigeait un nombre égal sur Lima, où se trouvait Pizarre avec un simple détachement d'Espagnols.

La position des Espagnols était extrême-

men
entre
la bo
Plus
Enfi
lui f
du g
plète
dans
au se
des I
rado
Chili
quête
avait
Ceux
Cusc
mais
partie
côte,
par s
niers
L'
défai
de P

ment critique. Toutes les communications entre Lima et Cusco étaient impossibles, par la bonne garde que faisaient les Péruviens. Plus de neuf cents Espagnols avaient déjà péri. Enfin, Pizarre, aidé d'un puissant renfort qui lui fut amené par Alphonse Alvarado, frère du gouverneur de Guatimala, battit complètement les Péruviens qui le tenaient assiégé dans Lima, et envoya le même Alvarado au secours de ses frères, qui étaient à la tête des Espagnols à Cusco. En y arrivant, Alvarado y trouva Almagro, qui, de retour du Chili, dans lequel il n'avait pu faire des conquêtes, à cause de l'infériorité de ses forces, avait battu Manco et délivré les frères Pizarre. Ceux-ci, qui connaissaient ses prétentions sur Cusco, avaient voulu lui en interdire l'entrée; mais Almagro, ayant grossi ses forces d'une partie de la garnison qui avait passé de son côté, s'était rendu maître de la ville une nuit, par surprise, et les Pizarre étaient ses prisonniers.

L'entière soumission du Pérou suivit la défaite de Manco. Les querelles d'Almagro et de Pizarre teignirent du sang espagnol ces

terres, qu'ils avaient naguère arrosées du sang innocent des malheureux Indiens. Almagro succomba enfin, et fut livré à la mort par son perfide rival. Sa mort fut bientôt vengée : Pizarre tomba sous les coups du fils et des amis d'Almagro. Tel fut le sort des féroces conquérans du Pérou, et la vengeance que le ciel tira de la mort du malheureux Atahualpa.

Mœurs, usages, coutumes des anciens Péruviens.

L'empire du Pérou, lorsqu'il fut découvert par les Espagnols, florissait depuis quatre cents ans. Il fut fondé par *Manco-Capac*, et par sa femme *Mama-Ozello*. Ces deux premiers incas (incas veut dire maître ou seigneur) s'étaient annoncés, aux habitans du Pérou, pour être les enfans du Soleil, qui les avait envoyés pour rendre bons et heureux les habitans de ces contrées. Ils les avaient rassemblés, leur avaient enseigné l'art de cultiver la terre, de s'habiller et de construire des cabanes pour se loger. Ils avaient trouvé des disciples dociles et étaient parvenus à former, de ces hommes bruts et

ignorans
égards,

Ils ab
faisaient
substitu
enseigné
le soleil.

Ils fire
les seuls
prêtres.
mille éta
empêcha
époux a
être, cor

Il par
comme
inférieur
Rien de
avaient s
phénom
était mal
rût, qu'
fracassât
imaginai
se metta

ignorans, une nation qui méritait, à certains égards, de passer pour civilisée.

Ils abolirent les sacrifices humains qui faisaient partie du culte de ces sauvages, y substituèrent une religion plus douce, et leur enseignèrent l'unité de Dieu. Ce dieu était le soleil.

Ils firent ériger à ce dieu, des temples dont les seuls incas, descendans du Soleil, étaient prêtres. Les femmes non mariées de cette famille étaient consacrées à son service. Cela ne les empêchait cependant pas de se marier; mais les époux auxquels elles se donnaient, devaient être, comme elles, de la famille des incas.

Il paraît qu'ils regardaient aussi la lune comme une espèce de divinité, mais bien inférieure, et, par sa nature, sujet à la mort. Rien de plus singulier que l'opinion qu'ils avaient sur les éclipses. Chaque fois que ce phénomène avait lieu, ils croyaient qu'elle était malade, ils craignaient qu'elle ne mourût, qu'elle ne tombât du ciel, et qu'elle ne fracassât la terre. La terreur que ce danger imaginaire leur causait, était très-grande. Ils se mettaient à faire un bruit effroyable par

leurs clameurs, par des tambours et des sifres, pour empêcher que la lune malade, ne défailût entièrement. Ils attachaient aussi leurs chiens, et les battaient sans ménagement, pour les exciter à hurler et à aboyer; car ils imaginaient que la lune avait une grande affection pour ces bêtes, et que leurs hurlemens pouvaient tout de suite la ranimer. Ils excitaient aussi leurs enfans à crier et à pleurer. Pendant tout ce tumulte, jeunes et vieux, les yeux en larmes, s'écriaient sans cesse : *Mama-Kuilla! Lune, chère mère!* Lorsque l'éclipse diminuait, ils croyaient que la lune se portait mieux; et lorsqu'elle était tout-à-fait finie, ils jetaient universellement des cris de joie et d'allégresse, félicitant la lune, leur chère mère, de n'être pas morte.

Le premier devoir que les incas imposèrent à leurs peuples, fut celui-ci : *Aimez-vous les uns les autres comme frères.* Et, par leurs lois, ils disposèrent tellement toutes choses, que leurs sujets fussent sans cesse ramenés à cette idée, qu'ils ne formaient entr'eux tous, qu'une seule et même famille.

Ils divisèrent toutes les terres en quatre

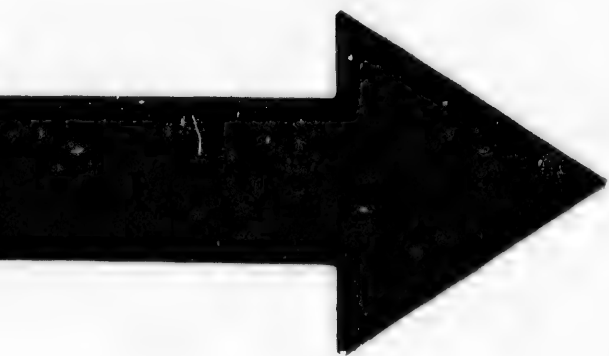
ne con
le p
ulte,
vierges
les viei
malade
incas;
peuple
lui étai
revînt à
à ses b
du Sol
cultivée
et se ter
dances.

Cette
commu
rait à le
nelle. L
pères,
frères,
et grand
crivaient
regardai
Soleil, l

sons. La première appartenait au Soleil, le produit en était appliqué aux frais du culte, et à l'entretien des prêtres et des vierges sacrées. La seconde était cultivée pour les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades et les infirmes; la troisième pour les incas; enfin, la quatrième appartenait au peuple, et les terres qui en faisaient partie lui étaient distribuées de manière qu'il en revînt à chaque famille assez pour subvenir à ses besoins et à son entretien. Les terres du Soleil, des incas et des vieillards, étaient cultivées en commun. Le travail commençait et se terminait toujours par des chants et des danses.

Cette communauté de travail, liée à une communauté de plaisirs innocens, inspirait à leurs cœurs une bienveillance fraternelle. Ils regardaient les incas comme leurs pères, se regardaient eux-mêmes comme frères, et la nation entière comme une seule et grande famille. Tout ce que les incas prescrivaient était sacré pour eux, parce qu'ils le regardaient comme des ordres émanés du Soleil, leur divinité. Si quelqu'un d'entr'eux





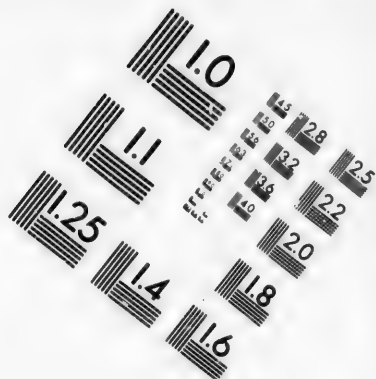
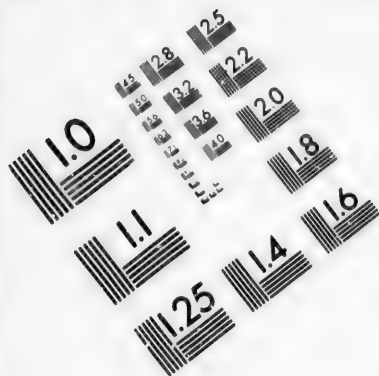
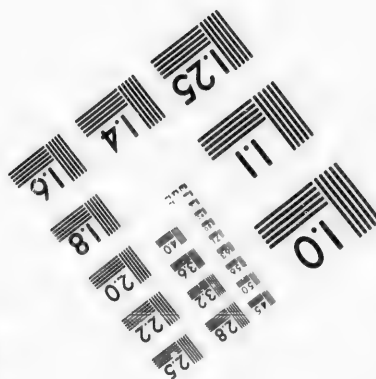
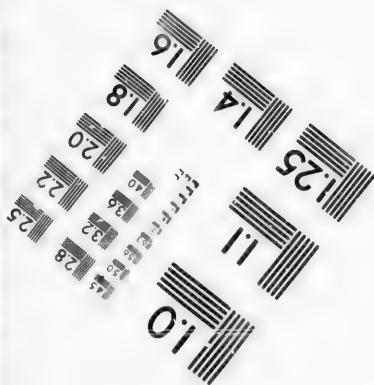
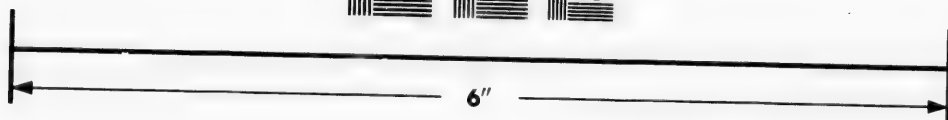
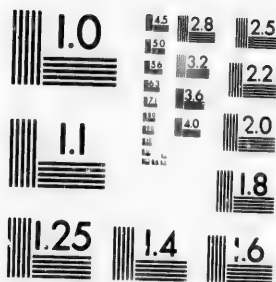


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



avait commis quelque contravention aux lois, il venait s'accuser lui-même de sa faute, quoique lui seul en eût connaissance, et demandait à en être puni.

Il n'était permis à aucun Péruvien de posséder rien en propriété. Les champs mêmes qu'on avait assignés à chaque famille pour son entretien, ne leur appartenait pas à demeure. A la fin de chaque année, on procédait à une nouvelle répartition, dans laquelle on avait toujours égard à l'augmentation ou à la diminution de famille. L'or et l'argent n'avaient d'autre mérite, à leurs yeux, que celui d'une masse solide, de laquelle on pouvait former des ustensiles utiles. Le trafic et les espèces monnayées leur étaient inconnus. Ils se donnaient réciproquement leur superflu; ou, tout au plus, l'un échangeait ce dont il pouvait se passer, contre des objets qui lui étaient nécessaires.

Les législateurs n'avaient rien défendu plus expressément que l'oisiveté; ils la punissaient avec la plus grande sévérité. Les vieillards même et les infirmes, qui ne pouvaient plus travailler, devaient aussi cependant s'occuper

à que
enser

Lo
gner
d'am
adres
croir
eux,
pas s
mais
aux
avaie
qui s
forc
à un
privi
n'y a

C
et du
hom
donn
décla

L
laine
d'arg

à quelque chose d'utile. Ils gardaient les terres ensemencées pour en chasser les oiseaux.

Les incas croyaient que celui qui veut régner sur les autres, doit les surpasser en force d'âme et de corps, en savoir, en vertu et en adresse. Ainsi, ils étaient bien éloignés de croire que la naissance seule pût anoblir. Chez eux, celui qui se qualifiait de noble ne devait pas se réclamer de la noblesse de ses ancêtres, mais il devait se montrer tel par lui-même aux yeux de tous. C'est pourquoi les incas avaient établi l'usage de certaines épreuves qui servaient à faire connaître la constance, la force et l'adresse des jeunes nobles qui, arrivés à un certain âge, demandaient le rang et les privilèges d'*incas*. Car, chez les Péruviens, il n'y avait de nobles que les fils du Soleil.

Ces épreuves étaient extrêmement sévères, et duraient pendant un mois entier. Le jeune homme qui ne les pouvait surmonter ou qui donnait seulement un signe de faiblesse, était déclaré indigne du nom et de la qualité d'*incas*.

Les Péruviens portaient des vêtemens de laine ou de coton, et des ornemens d'or, d'argent ou de pierres précieuses. Ils con-

servaient leurs cheveux longs et les laissaient flotter sur les épaules. Le signe de la souveraineté était, chez eux, un bandeau de couleur rouge, que l'incas portait autour de sa tête.

Les arts avaient fait assez de progrès au Pérou. Ils avaient des édifices bâtis en pierre ou en briques cuites au soleil; mais qui n'excédaient pas douze pieds de hauteur. Les routes, quoique construites moins solidement que celles d'Europe, méritaient cependant d'être admirées. Ils taillaient et perçaient avec habileté les émeraudes et d'autres pierres précieuses des plus dures. Ils conservaient la mémoire des événemens au moyen d'un assemblage de cordon, distingués par la couleur et par le nombre des nœuds, dont l'assemblage formait des signes convenus qui tenaient lieu d'écriture. Leur langue était douce et sonore.

Presque tous les Péruviens ont péri sous le fer espagnol ou dans les travaux des mines. Ceux qui restent, réduits en esclavage et maltraités par les Espagnols, sont tombés dans cette espèce d'abrutissement qu'amène toujours le dernier degré du malheur. Ils sont timides, indolens, paresseux; et nos prêtres

nes'y
volou
laque
solati

LE
main
point
Les
appel
vière
bleme
conse

Le
dans
agréal
froid
est trè
pays
de la t
mer d
un val
monta

ne s'y prennent pas assez bien pour les amener volontairement à la religion chrétienne, dans laquelle ils trouveraient sans doute des consolations dans l'extrémité de leur infortune.

LE PÉROU CIVILISÉ.

LES vastes contrées que nous connaissons maintenant sous le nom de Pérou, n'avaient point autrefois de dénomination générale. Les Espagnols furent les premiers qui les appelèrent ainsi, du nom d'une certaine rivière nommée *Birou*, d'où il s'est insensiblement formé celui de Pérou qu'elles ont conservé.

Le climat est, en général, chaud et sec dans les parties basses du Pérou; tempéré et agréable dans la région moyenne; humide et froid dans les pays élevés. L'air, en général, est très-salubre. Le pays de Quito est un des pays les plus intéressans et les plus singuliers de la terre. Le sol en est élevé au-dessus de la mer de quatorze cent soixante toises. Il forme un vallon délicieux qu'une double chaîne de montagnes environne. Quoique placé sous

l'équateur, il y règne un printemps perpétuel. Les arbres y sont toujours couverts de feuilles et de fruits de toutes espèces. Une infinité de rivières l'arrosent. Les unes vont se jeter dans la mer Pacifique ; les autres se perdent dans celle des Amazones ou de Maragnon. Mais les tremblemens de terre les plus terribles y font de fréquens ravages, et plusieurs de ses montagnes sont couvertes de volcans.

Les mines forment le plus grand revenu de ces florissantes contrées. On exploite aujourd'hui, dans le Pérou, soixante-neuf mines d'or, quatre-vingts d'argent, quatre de mercure, douze de plomb. Les Péruviens, qui ne connaissent pas l'art de la métallurgie, ne possédaient que de l'or de lavage, et de l'argent retiré d'excavations qui n'avaient guère qu'un ou deux pieds de profondeur. La nature a placé les plus grands dépôts d'or et d'argent dans les endroits où il est moins facile de les arracher. Aussi y a-t-il dans le Pérou vingt-quatre mines d'or et cent quatre-vingt-huit mines d'argent qu'on a été forcé d'abandonner.

Le commerce du Pérou consiste en laines, en toiles de coton, galons d'or et d'argent,

étouffé

La

pas

tées

abon

faisan

remp

cheva

cerf ;

celle

cham

des é

il est

pieds

où se

lui ca

repos

doit a

plutôt

Li

la cap

et ric

voltar

de ch

perso

étoffes, sucres, cuirs, maroquin et parchemin.

La laine qu'on retire du Pérou ne provient pas toute des brebis qui y ont été transportées d'Europe. La nature en avait pourvu abondamment les anciens habitans, en leur faisant présent du *lama*, précieux animal qui remplaçait également, dans ces contrées, le cheval et la brebis. Il est de la grandeur du cerf; sa tête ressemble à celle du cheval et à celle du mouton; son corps, pareil à celui du chameau, est couvert de laine dont on fait des étoffes. Il est doux, porte des fardeaux; il est très-propre, par la configuration de ses pieds, à gravir les rochers et les montagnes, où se trouve sans culture la nourriture qui lui convient. Très-dur à la fatigue, il ne se repose que lorsqu'il en sent le besoin. On doit alors le laisser faire; car il se laisserait tuer plutôt que de faire un pas.

Lima, fondée par Pizarre, est aujourd'hui la capitale du Pérou. C'est une ville grande et riche. Les femmes y étalent un luxe révoltant. Lorsque la femme d'un négociant sort de chez elle, elle porte ordinairement sur sa personne, en pierreries et en dentelles, la

valeur de quarante mille écus. Cette ville a beaucoup souffert, en différentes occasions, par les tremblemens de terre. Celui de 1747 la détruisit entièrement.

Les créoles ou habitans libres du Pérou ont, en général, de la vivacité, de la pénétration, du goût pour l'étude et pour les sciences utiles. Ils aiment le luxe et les plaisirs, et s'y livrent sans ménagement. Leur costume est le costume espagnol.



LIMA.

LES vêtemens que les hommes portent à Lima (1) ne sont pas fort différens de ceux en usage dans toute l'Espagne, et la différence n'est pas non plus fort grande entre les diverses conditions. Toutes les étoffes sont communes :

(1) Lima, autrement la ville des rois, fut fondée par François Pizarre, le jour des Rois de l'année 1535. Le véritable nom de cette cité américaine, est *Rimac*, mot indien qui signifie *celui qui parle* ; parce qu'une idole péruvienne arrosée de sang humain s'avisa, dit-on, de répondre un jour en cet endroit aux ferventes prières d'un incas.

qui peut les acheter à le droit de les porter. Il n'est pas étonnant de voir un artisan vêtu d'une étoffe aussi riche qu'une personne de la première distinction. Tous donnent dans le plus grand luxe. C'est ce qui fait que les étoffes apportées par les galions et les vaisseaux de registre, sont bientôt débitées, quoique bien au-dessus du prix qu'elles ont en Europe. On se pique même d'avoir les plus belles, et on les porte avec ostentation, sans même en prendre le soin que semble exiger leur cherté; mais, à cet égard, les femmes l'emportent de beaucoup sur les hommes, à Lima comme ailleurs.

Elles apportent beaucoup d'attention et de goût dans le choix des dentelles dont elles chargent leurs ajustemens; c'est une émulation générale, non-seulement parmi les dames de qualité, mais encore parmi les femmes du commun, excepté pourtant les négresses, qui sont celles du plus bas étage. Les dentelles sont cousues à la toile, si près l'une de l'autre, qu'on ne voit qu'une partie du fond. Au reste, il faut que ces dentelles soient des plus fines. Le costume de Lima diffère de beau-

coup de celui des capitales de l'Europe, et il n'y a que l'usage consacré dans le pays qui puisse le rendre supportable. Au premier abord il choque les Espagnols, qui le trouvent peu décent. Cet habillement se réduit à la chaussure, la chemise, une jupe de toile, que nous appelons en Europe jupe blanche ou jupe de dessous. Par-dessus, une jupe ouverte et un pourpoint blanc en été, et d'étoffe en hiver. Quelques-unes, en petit nombre, ajoutent une espèce de mante qui d'ordinaire n'est point serrée autour du corps. Ce jupon, attaché sur les hanches, ne descend pas jusqu'au milieu des mollets ; de là, jusqu'à un peu au-dessus de la cheville, pend la dentelle fine, à travers de laquelle on voit le bout des jarretières, brodées d'or ou d'argent, et quelquefois enrichies de perles. Le jupon est de velours ou d'une riche étoffe : on le garnit encore de dentelles, de franges ou de rubans. Les manches de la chemise ont une aune et demie de long et deux de large ; elles sont garnies d'un bout à l'autre de dentelles unies et attachées diversement ensemble.

Par-dessus la chemise elles mettent le pour-

poi
de c
lin
arre
ont
trou
les
che
épa
com
cein
C
tout
pou
d'un
cher
bati
telle
par
alter
hive
d'un
rebo
leurs
que

urope, et il
le pays qui
u premier
le trouvent
réduit à la
e toile, que
blanche ou
e jupe ou-
, et d'étoffe
it nombre,
d'ordinaire

Ce jupon,
nd pas jus-
jusqu'à un
la dentelle
le bout des
nt, et quel-
pon est de
n le garnit
de rubans.
ne aune et
elles sont
telles unies
e.

ent le pour-

point, dont les manches, fort amples, sont de dentelles mêlées de bandes de batiste ou de linon de la plus grande finesse. La chemise est arrêtée sur les épaules par des rubans qu'elles ont, pour cet effet, à leur corset. Elles retroussent les manches rondes du pourpoint sur les épaules, et sont de même de celles de la chemise. Arrêtées comme elles le sont sur les épaules, ces quatre rangs de manche forment comme quatre ailes qui descendent jusqu'à la ceinture.

Celles qui portent la mante, s'en ceignent tout le corps, sans cesser pour cela de porter le pourpoint ordinaire. En été, elles s'affublent d'un voile ou pagne assez semblable à la chemise et au corps du pourpoint. Il est de batiste ou de linon très-fin, garni de dentelles, les unes en l'air, c'est-à-dire attachées par un côté-seulement, et les autres rangées alternativement avec les bandes de toile. En hiver, dans leurs maisons, elles s'enveloppent d'un morceau de bayette, qu'elles nomment *rebos* ou flanelle; quand elles sortent dans leurs atours, cette pièce est garnie ainsi que le jupon. Quelques-unes le bordent de

franges, d'autres de passemens de velours noir.

D'après cela, on peut juger combien doit coûter un habillement où l'on emploie plus de matière pour les garnitures, que pour le fond ; et il ne paraîtra pas étrange que la chemise d'une nouvelle mariée revienne quelquefois à plus de mille écus.

Une des choses dont les femmes de Lima se piquent le plus, c'est d'avoir le pied petit : la façon des souliers est toute plate ; il n'y a presque pas de semelles, ou plutôt il n'y en a point du tout. Une pièce de maroquin sert d'empaigne et de semelle en même temps. Ils ont la pointe aussi large et aussi ronde que le talon, de sorte qu'ils ont la figure du chiffre 8 allongé. Cette forme de chaussure n'est pas commode, mais le pied reste plus régulier. Elles les serrent avec des boucles de diamans ou d'autres pierres, selon les facultés de chacune, mais plutôt pour l'ornement que par nécessité ; car ses souliers sont faits de manière à n'avoir pas besoin de boucles pour rester fermement attachés aux pieds, étant tout-à-fait plats et les boucles n'empêchant

de velours

mbien doit
ploie plus
ue pour le
que la che-
enne quel-

es de Lima
piéd petit:
e; il n'y a
t il n'y en
roquin sert
me temps.
ronde que
du chiffre
e n'est pas
s régulier.
e diamans
és de cha-
t que par
ts de ma-
cles pour
ds, étant
mpêchant

pas qu'on ne puisse les ôter aisément. Elles portent ordinairement des bas de soie, et elles ont soin de les choisir bien faits, pour que la jambe paraisse plus délicate et plus déliée. Quelquefois ces bas sont de couleur, avec des coins brodés.

Elles relèvent leurs cheveux, généralement noirs, épais et longs, et les attachent à la partie postérieure de la tête, en six tresses qui en occupent toute la largeur, et dans lesquelles elles passent une aiguille d'or un peu courbée. La partie des tresses qui n'est point attachée à la tête, retombe sur les épaules, figurant un cercle aplati. Au devant et au derrière de la tête elles mettent des aigrettes de diamans. Des cheveux de devant elles font de petites boucles qui descendent de la partie supérieure des tempes jusqu'au milieu des oreilles; et sur chaque tempe elles placent une mouche de ruban noir, ce qui ne leur sied pas mal. Outre les bagues d'or, les anneaux de diamans, les bracelets de perles, elles portent au-dessous du sein un affiquet rond et fort grand, attaché à un ruban qui leur ceint le corps, et qui est enrichi de pierreries.

Tous ces divers atours peuvent monter à la valeur de trente à quarante mille écus.

Leur costume journalier consiste en un voile de taffetas noir, une longue jupe, ou bien une jupe ronde, et une cape. Ces deux habillemens sont brodés d'or, d'argent ou de soie, sur un fond de toile qui ne répond guère à ces ornemens.

Elles aiment beaucoup les odeurs, et portent toujours de l'ambre. Elles en mettent derrière les oreilles, dans leurs robes et les accessoires.

Il y a à Lima une mode fort extraordinaire, qui est suivie, sans distinction, par toutes les femmes de la ville. Elles ont sans cesse à la bouche un petit rouleau de tabac de quatre pouces de long sur neuf lignes de diamètre, enveloppé de fil de lin d'une grande blancheur, qu'elles défont à mesure qu'elles usent le tabac. Ce rouleau de tabac, qui a quelquefois jusqu'à quatre pouces et demi de circonférence, se tient par un bout entre les lèvres; après l'avoir un peu mâché, on s'en frotte les dents pour les maintenir belles et propres. Cet usage semble ne pas s'accorder beaucoup

bea
et d

L
Fé d
fleur
inca
les r
zarre
lieut
parti
s'éta
rebâ
cents
d'ori
mais
popu
rels d
la civ
gros
Le
Indien
brillan

beaucoup avec ce goût effréné de magnificence et de parure.



LA PROVINCE DE QUITO.

LA province de Quito, limitrophe de Santa-Fé de Bogota, et qui confine, à l'orient, au fleuve des Amazones, était une conquête des incas du Pérou. L'empire était en proie à tous les maux de l'anarchie, lorsque François Pizarre parut dans cette contrée. L'un de ses lieutenans fut chargé de s'emparer de cette partie de l'empire des incas, et les Espagnols s'établirent dans la ville de Quito, après l'avoir rebâtie, l'an 1534. Cette province a deux cents lieues du nord au sud, et sa longueur d'orient en occident est de six cents lieues; mais ce vaste espace n'a plus son ancienne population. Le plus grand nombre des naturels du pays préfère encore aux lumières de la civilisation, les coutumes paternelles et sa grossière indépendance.

Les auteurs espagnols, qui écrivent sur ces Indiens, ont de la peine à concilier l'état brillant où l'on trouva le Pérou, quant aux

arts et même à la politique , avec le caractère d'imbécillité de la nation conquise : la conduite de Pizarre et de ses successeurs pourrait donner la solution de ce problème. Un peuple, né pacifique , et qui trouvait le bonheur dans un caractère doux et dans des mœurs simples ; qui , depuis plusieurs siècles , regardait ses rois comme ses dieux , et ses lois comme l'ouvrage de la Divinité ; voit , tout d'un coup sortir du sein des mers , une poignée d'hommes audacieux , armés du tonnerre , affamés d'or , ivres de sang. La trahison autant que la supériorité des armes livrent aux mains de ces féroces étrangers , le roi lui-même , dont la vie est en vain réclamée et par les sentimens de l'humanité , et par les lois sacrées du droit des nations. Le peuple est traité comme le maître : le fer et la flamme le moissonnent ; les chaînes et les fouets , en le comprimant , l'avilissent. Le plus dur esclavage est la loi qu'on lui impose , et le joug pèse indistinctement sur toutes les têtes : tout cela est l'ouvrage de quelques jours.

Tous ceux qui se virent les victimes de cette épouvantable révolution , durent la regarder

com
auq
le m
Cap
évén
chai
ordo
plus
d'ob
M
vien
stup
l'âme
neme
ne p
rude
durs
s'acq
man
plus
lueur
ce qu
sous l
gneux
Ce

comme un coup du ciel, comme un châtiment auquel il fallait se résigner, sans se permettre le murmure. D'ailleurs le bon, le sage Huana-Capac, le douzième incas, avait annoncé cet événement comme l'accomplissement prochain d'une prédiction de Viracocha, et avait ordonné à sa mort, pour ne pas attirer de plus grands malheurs en méprisant cet oracle, d'obéir aveuglement à l'étranger vainqueur.

Muet d'étonnement et de crainte, le Péruvien tendit aux fers des mains soumises. Une stupeur profonde frappa tous les esprits : l'âme douce de ces peuples, flétrie par cet événement, se comprima en elle-même, et sembla ne plus présider aux fonctions du corps. Les rudes services qu'on exigea de ces peuples, les durs travaux auxquels on les condamna ; ils s'acquittèrent de tout avec l'indifférence d'un mannequin qu'on fait mouvoir. Ils n'eurent plus que des intervalles de sensibilité et de lueurs de raison ; et ce triste état était encore ce qui pouvait leur arriver de plus heureux, sous la verge d'un vainqueur insolent, dédaigneux et cruel.

Cependant plusieurs chefs, qui osaient

douter qu'ils fussent nés pour la servitude , et qui se souvenaient de n'avoir jusqu'alors accordé que de l'obéissance, prirent les armes, et arrêtèrent un instant le vainqueur dans sa marche triomphante. Mais le succès ne répondit pas à la justice de la cause; ils furent vaincus, et allèrent rejoindre quelques - uns de leurs compatriotes réfugiés dans les deux *Cordilières des Andes*. C'est dans ces lieux escarpés qu'il faudrait voyager, pour se faire une idée juste du véritable caractère des Péruviens de Quito.

Don Antoine de Ulloa, voyageur espagnol, membre des trois premières académies de l'Europe, Londres, Berlin et Paris, prétend que les Indiens de Quito « n'ont pas toujours la » prérogative de l'instinct naturel; et, d'un » autre côté, selon lui, il n'y a pas de gens » qui aient plus de compréhension et de » malice réfléchie. »

Ce portrait n'est-il pas un peu chargé et contradictoire? On leur reproche de ne pas penser à l'avenir. Mais le présent leur est-il si favorable, qu'ils veuillent chercher à le prolonger? La perspective d'un autre monde,

où
tour
beau
toya
II
à fè
par
cont
rieu
crim
et à
Indi
indie
les l
par
pour
sion
jour
sans
flûte
que
s'ex
rédu
fuble
tonn

où on les menace de rencontrer ceux qui les tourmentent en celui-ci, doit-elle avoir beaucoup d'attraits pour des hommes si impitoyablement persécutés ?

Il est vrai qu'ils se montrent peu empressés à fêter les jours sanctifiés ; mais ce n'est pas par des traitemens cruels qu'il faudrait les y contraindre. Pour tout ce qui n'est qu'extérieur et cérémonie dans le culte, serait-il si criminel d'avoir quelque égard à leurs goûts et à leurs usages ? Le plaisir avec lequel les Indiens de Quito assistent à la Fête - Dieu, indique de lui-même le moyen de rendre les Indiens plus dociles. Le curé de chaque paroisse choisit un certain nombre d'entr'eux pour accompagner de leurs danses la procession du Saint-Sacrement. Un mois avant le jour chomé, on les prépare, par des répétitions sans nombre, au son du tambourin et de la flûte : on ne rencontre dans tous les environs que des Indiens grotesquement habillés, et s'exerçant à pirouetter ; car c'est à quoi se réduisent ces danses. Pour y figurer, ils s'affublent d'un pourpoint fait en manière de tonnelet, avec une camisole et un jupon plus

ou moins riches : sur leurs bas , ils mettent des bottines et brodequins piqués , garnis d'un bon nombre de forts grelots ; ils se couvrent la tête et le visage d'un grand masque fait de rubans de diverses couleurs. Croirait-on que ces coryphées sont là pour figurer des anges ? Au reste, s'ils n'en ont pas les grâces , ils mettent tant de bonne foi à jouer ce rôle , que , loin d'être choqué du ridicule de cette caricature , on admire combien il est aisé de s'emparer de l'esprit de l'homme , en étudiant ses goûts innocens , en s'y prêtant avec bonté , en s'y conformant avec adresse. Les missionnaires du Paraguay avaient suivi cette méthode , et s'en étaient bien trouvés. . . .

L'Indien de Quito sort de ce monde avec la même indifférence qu'il y reste. Il semble que , s'il avait le choix de la vie ou de la mort , il s'en remettrait au hasard pour décider : une fois expiré , il ne dausera plus à la Fête-Dieu , il ne s'enivrera plus avec la *chicha* ; mais aussi il ne s'épuisera plus dans les mines , il ne tendra plus le dos au fouet d'un maître.

C'est en buvant qu'ils se consolent du trépas de leurs parens et de leurs amis , ainsi que

des
exist
est
gai
dant
dam
elles
de
chan
sur
le pa
grins
de b
un h
on m
A
se pe
tente
de m
Ils s
mest
effet
Nou
curio
Lo

des autres peines attachées à leur misérable existence : la seule ressource des infortunés est de perdre la raison. Rien donc de plus gai que le deuil des Indiens : ils sont cependant sensibles, et les larmes coulent abondamment et facilement de leurs yeux ; mais elles tarissent de même. La première mesure de chicha, vidée en l'honneur du défunt, change l'expression de leur douleur. Placés sur le seuil de leurs habitations, ils appellent le passant, et l'invitent à partager leurs chagrins dans la même cruche : plus on a vidé de brocs, mieux on a honoré le mort. C'était un homme de bien, disent-ils ensuite ; jamais on n'a tant bu qu'à son enterrement.

Au reste, l'ivresse est le seul excès qu'ils se permettent ; le jeu et la bonne chère ne les tentent pas ; ils mourraient de faim plutôt que de manger la poule élevée sous leurs toits. Ils sont très-attachés à leurs animaux domestiques, sur-tout à leurs chiens, qui, en effet, sont d'une fidélité à toute épreuve. Nous citerons, à ce sujet, une remarque curieuse faite par Ulloa.

Les chiens élevés par les Espagnols ou par

des métis (1) ont une haine si furieuse contre les Indiens, que si quelqu'un de cette nation entre dans une maison où il ne soit pas particulièrement connu, ils s'élancent dessus à l'instant, et le déchirent, à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. D'un autre côté, les chiens élevés par les Indiens ont la même haine contre les Espagnols et les métis; ils les sentent de fort loin, et d'aussi loin qu'ils les sentent, ils donnent tous les signes de la colère. Cette remarque peut en faire faire une autre sur le degré d'amitié qui subsiste entre les deux peuples.

Le mariage, chez les Indiens de Quito, devrait être un nœud plus difficile à rompre que partout ailleurs, puisqu'ils sont dans l'usage d'en éprouver les tracasseries et les peines, par la cohabitation, continuée pendant plusieurs mois, des deux personnes qui se destinent l'une à l'autre. Peu de liens résistent à cette épreuve; mais la fiancée n'en a que plus de facilité à trouver un nouveau,

(1) Individus issus d'Espagnols et d'Américains.

parti
mérit
ses q
nativ
sur c
raison
le pas
les lia
series
potisi
on se
à l'an
dans
n'a de
pulati
vague
d'escl
des in
l'avid
Les
couler
quoiqu
n'envi
plus
filent

parti ; car, dans ce pays, on n'accorde de mérite à une femme, qu'en proportion de ses qualités morales. Peut-être que la sagesse native des Indiens influe pour quelque chose sur cette manière de voir : l'hyménée, plus raisonnable que l'amour, lui cède volontiers le pas. Il résulte de là plus de délicatesse dans les liaisons de cœur, et aussi peu de tracasseries dans l'intérieur des ménages. Le despotisme marital y est absolument inconnu ; on se prend, on se quitte, où l'on se cède à l'amiable. La femme délaissée va se jeter dans les bras de l'époux trompé, et personne n'a de reproche à faire ou à craindre. La population souffre sans doute de ces unions vagues ; mais n'y aura-t-il pas toujours assez d'esclaves ? Et quel besoin de mettre au jour des infortunés, uniquement pour satisfaire l'avidité espagnole !

Les Indiens ont la peau rougeâtre, et d'une couleur assez semblable à celle du cuivre : quoique à demi nus, ils sont contens, et n'envient pas des vêtemens plus amples ou plus magnifiques. Ce sont les femmes qui filent les chemisettes et les caleçons, uniques

vêtemens des maris. Dans leurs fabriques de tapis et de rideaux , de couvertures de lits et autres semblables étoffes , toute leur industrie consiste à prendre chaque fil l'un après l'autre , à les compter chaque fois , et à y faire passer la trame ; de sorte que , pour fabriquer une pièce de quelqu'une de ces étoffes , ils emploient jusqu'à deux ans et même davantage.

Les Espagnols de Quito s'habillent à peu près à la manière d'Espagne. Ils portent sous la cape une casaque sans plis , qui leur descend jusqu'aux genoux , les manches sans paremens , ouvertes par les côtés ; sur toutes les coutures du corps et des manches , il y a des boutonnières et deux rangs de boutons pour ornement. Les gens de qualité sont vêtus magnifiquement d'étoffes d'or et d'argent , de drap fin , et de tout ce qu'il y a de plus beau en étoffes de soie et de laine.

L'habillement des métis est tout bien , et de drap du pays ; et quoique les Espagnols de bas étage tâchent de se distinguer d'eux par la couleur ou par la qualité du drap , il y a en général peu de différence , à cet égard , entre les uns et les autres.

S'il
d'être
diens.
milieu
ou de
fabriq
toile c
leçon
verte
propo
plupa
couvr
tissue
forme
trous
chaqu
les de
nus ;
jusqu
une e
duque
laquel
le pay
qu'ils
Jama

S'il y a un habillement singulier à force d'être chétif et pauvre ; c'est celui des Indiens. Ils ont , depuis la ceinture jusqu'au milieu de la jambe , une manière de chausse ou de caleçon de toile blanche de coton , fabriquée dans le pays , quelquefois aussi de toile d'Europe. La partie inférieure de ce caleçon , qui va le long de la jambe , est ouverte et garnie tout autour d'une dentelle proportionnée à la grossièreté de la toile. La plupart ne portent point de chemise , et se couvrent le corps d'une chemisette de coton ; tissée pour cet usage. Cette chemisette a la forme d'un sac , au fond duquel il y a trois trous , l'un au milieu , les deux autres à chaque côté. Le premier sert à passer la tête , et les deux autres à passer les bras , qui restent nus ; le corps est couvert par la chemisette jusqu'aux genoux. Par - dessus , ils portent une espèce de manteau de serge , au milieu duquel est un trou pour passer la tête , sur laquelle ils mettent un chapeau fabriqué dans le pays ; et voilà leur plus pompeux équipement , qu'ils ne quittent pas même pour dormir. Jamais ils n'ajoutent rien à leur habillement

ordinaire; jamais ils ne se couvrent les jambes, et ne portent de souliers; ce qui ne les empêche pas d'aller également dans les lieux froids et dans les lieux chauds.

Les Indiens un peu plus à leur aise, tels que les barbiers et ceux qui saignent, se distinguent un peu des autres, en ce que leurs caleçons sont de toile plus fine; ils portent des chemises, mais sans manches. Autour du col de la chemisette est attachée une dentelle d'environ quatre doigts de large, qui forme une espèce de fraise, en se rabattant sous la chemisette tant devant l'estomac que sur les épaules. Ils portent des souliers à boucles d'or ou d'argent; mais ils ne mettent pas de bas sur leurs jambes. Ils ont la cape à l'espagnole, que plusieurs font faire de fin drap, et galonner d'or ou d'argent sur tous les bords.

L'habillement des dames consiste en une jupe telle qu'on en porte à Guayaquil. Sur le corps elles mettent une chemise qui ne descend que jusqu'à la ceinture, quelquefois ornée de dentelle et sans agrafe, avec une manteline de bayette qui leur ferme tout le haut du corps, et dans laquelle elles s'enve-

loppé
coup
de d
niss
Elles
forme
les tre
suite,
bans
ou les
est so
produ
fois,
mante
vent
Les
des au
la qua
Les
deux s
pas pl
jeunes
courte
D'autr
la mèn

les jambes,
ne les em-
s les lieux

ur aise, tels
ent, se dis-
e que leurs
ils portent

Autour du
ne dentelle
qui forme

ant sous la
que sur les
oucles d'or
pas de bas

espagnole,
ap, et ga-
es bords.

te en une
quil. Sur
ise qui ne
uelquefois

avec une
ne tout le
es s'enve-

loppent sans autre façon, et telle qu'elle est
coopée de la pièce. Elles emploient beaucoup
de dentelles dans leur ajustement, et gar-
nissent le tout d'étoffes riches et précieuses.
Elles portent leurs cheveux entrelacés, et en-
forment une espèce de bourelet, croissant
les tresses l'une sur l'autre près du chignon; en-
suite, elles se ceignent deux fois la tête de ru-
bans qu'elles nouent près de la tempe, du côté
ou les deux bouts se rencontrent. Ce ruban
est souvent garni de diamans et de fleurs qui
produisent un effet fort agréable. Quelque-
fois, pour aller à l'église, elles prennent la
mante et une jupe ronde; mais le plus sou-
vent elles y vont en manteline.

Les femmes métives ne sont distinguées
des autres d'une caste plus relevée, que par
la qualité des étoffes.

Les naturelles du pays ou Indiennes ont
deux sortes d'habillemens qui ne demandent
pas plus d'apprêt que ceux des hommes. Les
jeunes sont vêtues d'une espèce de jupe fort
courte et d'une manteline de bayette du pays.
D'autres ont, pour toute parure, un sac de
la même forme et de la même étoffe que les

chemisettes des Indiens ; elles les arrêtent sur l'épaule avec une grosse épingle. Par-dessus le sac qui descend jusqu'aux jambes, elles se passent une ceinture autour du corps, et, au lieu de manteline, elles portent sur le cou un lambeau de la même étoffe noire.

Les caciquanes, c'est-à-dire les femmes des caciques ou principaux Indiens revêtus de quelque autorité, tels que les *alcades*, *mayores*, gouverneurs, mettent plus d'apprêt dans leurs costumes. Leur jupon de bayette est garni de rubans tout autour. Par-devant elles portent une robe noire qui leur descend depuis le chignon jusqu'en bas, et qui est ceinte avec un cordon au-dessus des hanches, de manière cependant qu'elle ne croise pas. Elles se couvrent la tête d'un linge blanc, plié en divers doubles, dont le bout pend par derrière. Elles s'en servent pour ornement, et aussi pour se préserver du soleil ; mais ce qui les distingue le plus, c'est qu'elles portent des souliers. Cet habillement, ainsi que celui des autres Indiens et Indiennes, est le même qu'ils avaient coutume de porter du temps de leurs incas. Celui-là était particulier aux gens de

distin
sonne
habill

ils por
Ce so
costur
gloire

Le
cheve
à les l
pas m

Le
dans
qu'ell
coupe
oreille
beau
peine
claves
tingue
tout-
même
Indien

En
dans

arrêtent sur
Par-dessus
es, elles se
corps, et,
sur le cou
aire.

les femmes
ens revêtus
es alcades,
us d'apprêt
de bayette
Par-devant
ur descend
ui est ceinte
anches, de
e pas. Elles
nc, plié en
d par der-
nement, et
mais ce qui
portent des
e celui des
même qu'ils
ps de leurs
ux gens de

distinction, et celui-ci était propre aux per-
sonnes du commun. Les caciques ne sont pas
habillés aujourd'hui autrement que les métis ;
ils portent la cape, le chapeau, et des souliers.
Ce sont leurs seules marques distinctives. Le
costume est tout ce qui leur reste de leur
gloire passée.

Les Indiens ont la tête bien fournie de
cheveux ; ils ne les coupent jamais : ils aiment
à les laisser flottans, sans jamais les assujettir,
pas même pendant leur sommeil.

Les femmes enveloppent leurs cheveux
dans un ruban, rejetant sur le front ceux
qu'elles ont sur le devant de la tête, et les
coupent à la hauteur des sourcils, depuis une
oreille jusqu'à l'autre. Les Indiens tiennent
beaucoup à leurs cheveux ; et la plus grande
peine qu'un maître puisse infliger à ses es-
claves, est de les faire raser. Pour se dis-
tinguer des Indiens, les métis se coupent
tout-à-fait les cheveux : les femmes de la
même race n'imitent pas cet exemple. Les
Indiens n'ont pas de barbe.

En général, les Indiens qui ne sont pas nés
dans quelque ville ou grande bourgade, ne

parlent point d'autre langue que la leur propre, laquelle fut établie et répandue par les incas dans toute l'étendue de leur vaste domination. C'est de là que cette langue a pris le nom de *lengua del Inga*.

Voici quelques mots de cet idiome, qui pourront en donner une légère idée.

Extrait du vocabulaire péruvien.

Quichua. . . . Nom de cet idiome.

Quipos Nœud de cordelettes qui tenait lieu d'écriture.

Iuti. Soleil.

Incas. Fils du Soleil.

Pacha. Le monde.

Hauan pacha. Le ciel.

Cama. Ame.

Runa Homme.

Mama. Mère.

Chinas Servante.

Capisayo . . . Manteau de serge.

Faldellin . . . Jupe.

Jabou. Pourpoint.

Basquigne . . Jupe ronde.

Balaca Ruban de tête.

Anaco. Habit en forme de sac.

- Tupu* Grand poinçon d'argent, agrafe.
Topo Grosse épingle.
Acso Robe noire.
Colla Linge blanc, voile, coiffure.
Fandangos . . Danse lascive.
Maté Boisson ou infusion de l'herbe du
 Paraguay.
Calabacito . . Espèce de théière.
Yanga Sans mauvaise intention.
Raspadoras . . Petits pains.
Pofa Cent.
Amanarse . . Faire son apprentissage.
Chacarras . . Terrain friché.
Nacienda . . . Métairie.

~~~~~

LE BRÉSIL.

*Aspect, sol, climat, productions.*

LE nom de Brésil, qui ne fut donné d'abord qu'à une partie des côtes maritimes, depuis l'embouchure de l'Amazone jusqu'à la rivière de San-Pedro, s'étend, aujourd'hui, à toutes les possessions portugaises de l'Amérique Méridionale. Bornée à l'est par l'Océan, à l'ouest par le Pérou et le pays des Amazones;

cette vaste contrée s'étend depuis le fleuve des Amazones , presque sous l'équateur , jusqu'à la rivière de la Plata , dans un espace de plus de neuf cents lieues communes. Sa plus grande largeur , de l'est à l'ouest , est d'environ six cents lieues : elle renferme , en surface , plus des deux cinquièmes de l'Amérique Méridionale. Les rivages et les sinuosités de la mer lui donnent plus de douze cents lieues de côtes.

Considéré de la mer , aucun aspect au monde n'est plus pittoresque ni plus admirable que le continent du Brésil. Ses éminences sont couvertes de bois magnifiques , et ses vallons revêtus d'une verdure éternelle.

L'intérieur du Brésil n'est , pour ainsi dire , qu'une immense forêt. Mais au centre , il y a un vaste plateau , connu sous le nom de *Plaines de Paresis* , ainsi nommé d'une nation indienne qui l'habite. Cette vaste plaine s'étend d'orient en occident ; elle est presque partout couverte de terres légères et de monceaux de sable qui , de loin , par l'effet de leurs ondulations , ressemblent aux vagues de la mer. Le sol y est si friable et si sablon-

neu  
y en  
rout  
pau  
don  
form  
sabl  
vers  
mém  
Brés  
de p  
gran  
tout  
zone  
Méri  
qui c  
sur u  
A  
le G  
rivièr  
canal  
auton  
sépar  
serve  
sont

is le fleuve  
l'équateur ,  
as un espace  
mmunes. Sa  
l'ouest , est  
enferme , en  
es de l'Amé-  
es sinuosités  
douze cents

n aspect au  
i plus admi-  
es éminences  
ues , et ses  
ernelle.

ar ainsi dire ,  
centre , il y  
le nom de  
é d'une na-  
vaste plaine  
est presque  
et de mon-  
ar l'effet de  
aux vagues  
t si sablon-

neux, que les convois de mulets et les caravanes y enfoncent et s'y frayent difficilement une route. Elle n'offre d'ailleurs qu'une herbe pauvre , à tige mince , d'un pied de hauteur , dont les feuilles , petites et rondes , ont la forme de lancettes. Cet immense plateau de sable se trouve comme encaissé au centre et vers le sommet des chaînes de montagnes du même nom , réputées les plus hautes du Brésil, et qui se développent sur une longueur de plus de quatre cents lieues. C'est là le grand réservoir d'où sortent , non-seulement toutes les rivières qui se jettent dans l'Amazonie , dans le Paraguay et dans l'Océan Méridional ; mais encore plusieurs courans qui charrient de l'or , et d'autres qui courent sur un sol parsemé de diamans.

Au sud-ouest , le Paraguay , le Manoré , le Gnarrupé , la Madeira , et plus de trente rivières qui s'y jettent , forment comme un canal d'environ cinq cents lieues de circuit autour du Brésil. Ces courans immenses le séparent des provinces espagnoles , et lui servent comme de boulevard intérieur. Là sont les parties centrales de l'Amérique por-

tugaise, si riche de tant de trésors découverts ou enfouis, réservoir naturel d'une multitude de rivières qui se subdivisent en canaux innombrables, et offrent, aux possesseurs du Brésil, des routes faciles pour pénétrer jusqu'au cœur du Mexique.

La principale masse des montagnes se trouve au nord de Rio-Janeiro. Non-seulement le fer et le cuivre y abondent, mais elles recèlent en outre de riches mines d'or et de diamans; on y trouve aussi des topazes, des saphirs, des tourmalines, des cymophanes, et différentes espèces de cristal de roche.

Plusieurs longues chaînes de montagnes se prolongent dans le Brésil, et partagent leurs eaux entre une multitude de rivières qui l'arrosent. Les plus remarquables de ses rivières sont : l'*Amazone*, qui prend sa source au Pérou, dans le sein des plus hautes montagnes de la terre, entre, par le nord-ouest, sur les terres du Brésil, s'y grossit du *Rio Negro*, que ses débordemens ont fait comparer à une *mer d'eau douce*, du *Rio Madeira*, ou *rivière des forêts*, dont le cours est de plus de sept cents lieues, et va se jeter dans la mer,

après  
lieue  
bran  
après  
inter  
couv  
par c  
*Toca*  
dans  
*guay*  
de *Z*  
son r  
voisi  
vienn  
nicat  
le do  
ment  
Pl  
et son  
par c  
plusi  
rable  
globe  
saison  
ment

découverts  
e multitude  
canaux in-  
possesseurs  
r pénétrer

es se trouve  
eulement le  
lles recèlent  
e diamans;  
es saphirs,  
es, et diffé-  
e.

ontagnes se  
tagent leurs  
rivières qui  
s de ses ri-  
nd sa source  
hautes mon-  
ord-ouest,  
ssit du *Rio*  
ait comparer  
*Madeira*, ou  
est de plus  
dans la mer,

après avoir parcouru un espace de treize cents lieues; le *Chingu*, qui forme la plus belle branche de l'Amazone, à laquelle il se réunit après un cours de plus de quatre cents lieues, interrompu par plusieurs cataractes; ses bords couverts d'impénétrables forêts, sont habités par des Indiens indomptables; le *fleuve de Tocantium*, qui arrose le Brésil du sud au nord dans un espace de cinq cents lieues; l'*Araguaya*, qui mêle ses eaux à celles du fleuve de *Tocantium*, dans lequel elle vient perdre son nom. Ce dernier fleuve a son embouchure voisine de celles des Amazones, et ses nodes viennent s'y réunir par un bras de communication. L'eau et la terre semblent se disputer le domaine des plages voisines, alternativement sèches et noyées.

Placé tout à la fois sous la zone torride et sous un ciel moins brûlant, le Brésil jouit, par cette double situation, des avantages de plusieurs climats. Aussi le sol y est-il favorable à presque toutes les productions du globe. Dans une aussi grande étendue, les saisons et la température offrent nécessairement une grande variété. Les chaleurs, dans



le voisinage de l'Amazone, sont adoucies par l'humidité naturelle de ses bords marécageux. En remontant les fleuves vers leurs sources, on trouve des plaines élevées, des vallons fertiles, qui jouissent d'un climat salubre et tempéré. Là, une douce chaleur permet aux fruits d'Europe de croître parmi les productions d'Amérique.

Dans plusieurs parties du Brésil, les quatre saisons se confondent; la terre est toujours fleurie, et les arbres toujours verts. L'abondance des rosées, l'ombrage des forêts et la fraîcheur délicieuse des nuits y procurent un printemps perpétuel.

Le froid est sensible à l'extrémité méridionale du Brésil, convertie de hautes montagnes, Sur les côtes maritimes, la saison pluvieuse règne depuis le mois de mars jusqu'au mois d'août. Pendant la saison sèche, le vent du nord y souffle presque sans interruption. Alors l'ardeur du climat rend la végétation languissante, et ses collines n'offrent plus qu'un sol brûlé. Tout le reste de l'année, des vents de mer rafraîchissent l'atmosphère, et redonnent à la nature sa force et sa première

acti  
end  
prés  
et de  
couv  
L  
forêt  
de B  
lianc  
nière  
mag  
des  
dent  
rem  
en b  
le ve  
bois  
rende  
voyag  
et s'y  
végét  
lacé,  
ni les  
au tr  
donne

adoucies par  
marécageux.  
s sources,  
des vallons  
at salubre et  
permet aux  
les produc-

l, les quatre  
est toujours  
rts. L'abon-  
forêts et la  
procurent un

ité méridio-  
montagnes,  
n pluvieuse  
squ'au mois  
, le vent du  
nterruption.  
a végétation  
offrent plus  
l'année, des  
mosphère, et  
sa première

activité. Un printemps perpétuel embellit les endroits ombragés et humides. Les arbres présentent à la fois des fleurs, des fruits verts et des fruits mûrs, et la plus agréable verdure couvre la terre.

L'intérieur du Brésil n'étant qu'une vaste forêt primitive, les arbres y sont embarrassés de broussailles, d'arbustes sarmenteux, de lianes qui les enveloppent jusqu'à leurs dernières sommités. La plupart étalent des fleurs magnifiques. Ces plantes grimpent autour des arbres, montent au-dessus, redescendent sur la terre, y prennent racine, et, remontant de nouveau, s'attachent de branche en branche, d'arbre en arbre, partout où le vent les chasse, jusqu'à ce que tous les bois soient enlacés de leurs guirlandes, et rendus presque impraticables. Les singes voyagent parmi ces labyrinthes sauvages, et s'y balancent par la queue. Ce cordage végétal est quelquefois si étroitement entre-lacé, qu'il a l'apparence d'un filet, et que ni les oiseaux ni les bêtes ne peuvent passer au travers. Quelques-uns de ses végétaux donnent, par incision, une eau fraîche, pure

et agréable. Ceux-là viennent dans les marais du pays de l'Orénoque , et dans des lieux sablonneux où , sans cette ressource , le voyageur mourrait de soif. Le lierre grimpe aussi au sommet des plus hauts arbres , et couvre la forêt du tapis verd le plus brillant.

Les paluviers rouges couvrent les côtes du Brésil. A peu de distance commencent les nombreuses espèces de palmiers , parmi lesquelles on distingue le myrthe brésilien , qui brille par son écorce argentée ; le cocotier brésilien , plus gros , plus élevé que celui des Indes , et dont le fruit donne un excellent beurre ; et le *pekia* , qui porte un fruit gros et dur , semblable , pour la forme et pour la grosseur , à un boulet de canon ; il est même dangereux d'y être exposé lorsqu'il tombe à terre. Ses énormes calices et ses larges pétales s'élèvent en pyramides fleuries , revêtues de couleurs variées et d'un aspect brillant.

Aucun pays du monde ne fournit du bois aussi précieux pour la teinture , pour la menuiserie et pour les constructions navales. L'olivier et le pin y sont particulièrement propres à la mûture. Le cerisier , le cèdre , le cannellier

cannellier sauvage, les bois de rose, de campêche et d'acajou, gagnent à être mis en œuvre, et, une fois travaillés résistent plus long-temps à l'action de l'air et de l'eau.

Le plus beau de tous les arbres du Brésil, et même del'Amérique entière, est l'*acayaba*. Son ombrage est épais et agréable; ses fleurs, blanches et roses, ont une étamine suave, et ses branches exhalent une odeur aromatique. Il en sort une gomme qui égale en beauté celle du Sénégal. Elle est si abondante qu'elle paraît sur l'arbre comme d'innombrables gouttes de pluie. Le fruit de l'*acayaba* est spongieux et d'un goût exquis. Il y a quelque ressemblance avec les poires d'Europe; mais il est plus long, et en quelque sorte diaphane. Sa pulpe réduite en farine est, pour les Brésiliens, un mets délicieux. Cet arbre n'est pas commun dans l'intérieur des terres; mais, sur la côte, il couvre des pays entiers, d'ailleurs stériles. Plus le sol est sablonneux, moins la saison est humide, et plus il semble prospérer. La possession d'un terrain où l'*acayaba* croît et multiplie, est d'une telle importance, que souvent elle a été

l'occasion de guerres entre les peuplades indiennes.

L'*ibiripitanga*, qui donne le fameux bois de *Brésil*, si précieux pour la teinture, n'est guère que de la hauteur d'un chêne d'Europe. Il croît dans les rochers et dans les terrains arides. Chargé de branches, il est, en général, d'un aspect peu agréable. Sa feuille ressemble à celle du buis, et son écorce est très-épaisse. Ses fleurs, semblables à celles du muguet, sont d'un très-beau rouge. On tire, de son bois, une espèce de carmin et de laque propre aux peintures fines et délicates. Cet arbre ne se trouve que dans le nord du Brésil.

L'arbrisseau nommé *manioc*, dont la racine et les fruits sauvages étaient la principale nourriture des indigènes avant l'arrivée des Européens, ne croît que dans les terrains secs, et n'exige presque aucune culture. Sa racine est de la grosseur du bras, et a quelque ressemblance avec les panais d'Europe. Crue ou fraîchement tirée de terre, c'est un poison mortel; desséchée, réduite en farine ou en pain, c'est une nourriture substantielle. Dans les environs de Bahia croît l'arbre *mangaba*,

qui supplée en quelque sorte à la vigne ; puisqu'on tire de son fruit une espèce de vin. Les lianes même étalent en partie des fruits agréables et sains. Le Brésil produit aussi un grand nombre de plantes aromatiques. Ses productions botaniques sont innombrables. L'arbrisseau si utile, connu sous le nom d'*i-pécacuanha*, ne se trouve qu'au Brésil. Sa fleur est une espèce de violette ; c'est dans sa racine que résident toutes ses propriétés.

Les bois du Brésil sont pleins d'animaux rapaces, tels que le chat-tigre, le loup-hyène, le saratu, qui est à peu près de la taille d'un renard, mais plus sauvage et plus brave ; le jaguar, animal d'une férocité redoutable, la terreur des Brésiliens ; et le porc-épic ou hérissou de la grande espèce, qui, lorsqu'il est irrité, lance ses pointes avec tant de force qu'elles peuvent blesser et même tuer un homme.

Le *tapir* ou *tapirasson* est le plus grand quadrupède qu'on ait trouvé au Brésil ; sa forme ressemble à celle du porc, quoiqu'il approche de la grosseur d'une vache. Les Brésiliens en mangent la chair, et, de sa peau, ils font des boucliers solides.

Les singes habitent les forêts du Brésil, en grand nombre. Nulle part leurs espèces ne sont plus variées que dans ce pays. Le Brésil est désolé pas un grand nombre d'énormes serpens, de lézards, de crapauds, par mille autres reptiles à larges pates, et par des milliers d'insectes que multiplie la chaleur humide. Le reptile connu sous le nom de *liboïa* mérite sur-tout d'être connu : voici la peinture qu'en fait M. de Beauchamp.

Le *liboïa* est gros comme le corps d'un homme, et quelquefois long de quarante pieds. Il est couvert d'écailles et de taches irrégulières, et a le dos d'un noir verdâtre et les flancs d'un jaune brun. Sa tête est plate, et sa large bouche renferme une double rangée de dents aiguës. Il est armé sous le ventre de deux fortes griffes pour saisir sa proie. Sa force et sa voracité sont telles que, poussé par la faim, il attaque et mange des hommes, des sangliers et même des tigres. Ses yeux ont-ils aperçu sa proie : ils semblent lancer de vives étincelles ; sa langue fourchue s'agite dans sa large bouche ; il saisit sa victime avec ses griffes, s'y cramponne, s'entortille autour,

s du Brésil, en  
urs espèces ne  
ays. Le Brésil  
bre d'énormes  
ads, par mille  
par des milliers  
aleur humide.  
le *liboia* mérite  
peinture qu'en

le corps d'un  
g de quarante  
s et de taches  
oir verdâtre et  
tête est plate,  
double rangée  
us le ventre de  
sa proie. Sa  
que, poussé  
des hommes,  
res. Ses yeux  
blent lancer de  
urchue s'agite  
a victime avec  
ortille autour,





Brasiliens naturels.



Brasiliens civilisés

la c  
 plu  
 jour  
 anq  
 Il e  
 Les  
 avec  
 l'arc  
 bless  
 saill  
 fonce  
 couv  
 infec  
 boue  
 à mor  
 sur l  
 assail  
 lui je  
 coular  
 tenant  
 grimp  
 demeu  
 tenant  
 acéré,  
 noie e

la couvrir d'une bave visqueuse pour l'avaler plus facilement, et passe grand nombre de jours à la digérer. Ce serpent colossale et amphibie se plaît dans la vase et dans l'eau. Il est l'effroi des Indiens et des Portugais. Les nègres, plus hardis, l'attaquent souvent avec avantage, soit à coups de fusil, soit avec l'arc ou la flèche. Si le monstre n'est que blessé, il s'agite en tous sens, coupe les broussailles et les jeunes arbres, siffle, rugit, enfonce sa queue avec violence dans l'eau, couvre ceux qui le combattent d'une vase infecte et de nuages de poussière mêlés de boue, comme dans un ouragan. Est-il blessé à mort ; il continue à se tordre, à se replier sur lui-même, jusqu'à ce qu'un des nègres assaillans s'approche, et, bravant le danger, lui jette au cou une corde avec un nœud coulant. Maître enfin de l'énorme reptile, et tenant à la main le bout de la corde, le nègre grimpe sur un arbre, hisse le monstre, qui demeure suspendu ; il quitte ensuite l'arbre, tenant entre ses mains un couteau fort et acéré, s'attache au corps du reptile qui tournoie et s'agite, et nu, ensanglanté, il serre



des bras et des jambes la peau luisante du monstre encore vivant, la fend près du cou et l'en dépouille. Il tire ensuite de sa proie une graisse clarifiée, qu'il convertit en huile, et se régale de la chair avec ses compagnons.

Les forêts du Brésil servent de retraite à une infinité de charmans oiseaux inconnus au reste du monde. Leur forme est élégante, et leur plumage éclatant. Les perroquets sont les plus beaux des deux Indes. Le toucan, estimée à cause de l'éclat de ses plumes, où se mêlent la couleur de citron, le rouge incarnat et le noir; le *guaranthé engera*, espèce de serin que les naturels nomment *teitei*, dont le plumage est moitié jaune et moitié bleu; *l'oiseau-mouche*, que les Brasiiliens appellent autrement *rayon du soleil*, et dont les vives couleurs jettent le feu des pierres les plus précieuses, se trouve en grand nombre dans le Brésil. L'oiseau-mouche de la petite espèce n'a guère que quinze lignes de longueur. Comme le papillon de nos contrées, il se laisse entraîner aux vagues de l'air, et trouve sa nourriture dans le calice des fleurs.

On trouve aussi dans l'intérieur du Brésil

beaucoup d'antruches, qui ne diffèrent point de celles des autres régions. Mais les grands oiseaux de proie, tels que les aigles et les vautours, sont si voraces, qu'il n'a jamais été possible d'en soumettre aucun à la main de l'homme.

*Indigènes, leurs mœurs et leurs coutumes.*

Lorsque le Brésil fut découvert, il était partagé entre plusieurs nations ou peuplades différentes, les unes cachées dans les forêts, d'autres établies dans les plaines, sur le bord des rivières ou sur les côtes maritimes; quelques-unes sédentaires, et plusieurs autres nomades; la plupart sans communication entr'elles, ou divisées par des haines héréditaires, et toujours armées.

Les sauvages de ces contrées étaient intrépides et féroces. La force du corps et un courage impassible étaient et sont encore chez eux les premiers ou même les seuls titres d'honneur. Plus de cent nations brésiennes occupaient le vaste continent, qui est aujourd'hui au pouvoir des Portugais. Un grand

nombre errent encore en sûreté dans les forêts et les montagnes de l'intérieur, et y conservent tous les traits de leur caractère primitif.

Ces sauvages étaient distingués par leurs races. Celle des *Tapugas* étaient la plus ancienne du Brésil. La race des *Tupis*, la plus formidable de toutes, comprenait seize tribus qui formaient autant de nations séparées. Elle était, depuis long-temps, maîtresse absolue de toutes les côtes. Elle avait pris son nom du mot *Tupan* qui veut dire *tonnerre* et *père universel*. Les tribus les plus connues de cette race sont celles des *Carios*, des *Tamoyos*, des *Tupinanquins*, de tous les peuples sauvages de leur race, la plus brave, la plus traitable et la plus fidèle; des *Tupinaès*; des *Tupinambas*, la plus grande et la plus vaillante nation de la race des *Tupis*; des *Cahètes*; enfin, des *Pitagoères*, les plus cruels de tous.

La plupart des races, et souvent des tribus d'une même race, parlaient des langues différentes. Il y en avait jusqu'à cent-cinquante répandues dans le Brésil. Celle des *Tupis* était dominante.

Plus rapprochés de la brute que de l'homme,

les *Tupis* ne reconnaissaient aucune divinité. Ils ne semblaient pas avoir la moindre notion d'une vie future. Aucun mot, dans leur langue, n'exprime le nom de Dieu, ni l'idée qu'on attache au maître de l'univers. Les signes d'admiration et de respect qu'ils adressent au soleil, à la lune, au tonnerre, n'ont aucun caractère de culte. Cependant ils étaient superstitieux, et les *pays* ou devins, qui faisaient à la fois, chez eux, le métier de jongleurs et de prêtres, leur faisaient croire l'existence d'un esprit malfaisant, dont ils se vantaient d'arrêter la dangereuse influence. Aussi étaient-ils consultés dans les maladies, dans les occasions importantes, et sur-tout pour la guerre et la paix. Les *Tupis* leur attribuent le pouvoir non-seulement de rendre les terres fertiles; mais encore celui d'inspirer, aux guerriers, la force et le courage auxquels ils attachent tant de prix.

Chaque *pays* vit seul dans une hutte sombre, où nul sauvage n'ose entrer. Là, on lui apporte tout ce qu'il demande; et tel est son empire sur les esprits, que, s'il prédit la mort d'un sauvage qui a osé l'offenser, le

malheureux a se placer immédiatement dans son hamac, et attend son sort avec tant de résignation, qu'il ne boit ni ne mange, et réalise ainsi la prédiction.

Tous ces peuples sont nus, se frottent la peau d'une couleur rougeâtre, excepté le visage, traversent cette teinte générale de quelques couches de couleurs diverses, qu'ils appliquent en plusieurs parties du corps, et placent, dans un trou qu'ils se font à la lèvre supérieure, une espèce de jaspe vert qui les rend difformes. Les femmes ne se percent pas la lèvre; mais de très-grandes ouvertures qu'elles ont à chaque oreille, soutiennent des espèces de chapelets composés de petits os blancs et de pierres de couleur qui leur pendent sur les épaules. Les hommes s'épilent soigneusement toutes les parties du corps. Ils regardent comme le principal caractère de la beauté d'avoir le nez aplati; aussi le premier soin d'un père est-il de donner cette forme au nez de son enfant. Dans leurs guerres ou dans leurs fêtes, ils s'appliquent, au moyen d'un enduit de gomme ou de miel sauvage, des plumes vertes, rouges et jaunes sur le front,



sur les joues et sur les bras. Les plumes sont tissées avec beaucoup d'art; ils en couvrent aussi leurs massues. Les chefs se font remarquer par un grand collier de coquillages.

Les Brasiiliens ne peuvent se marier avant d'avoir tué ou pris quelqu'ennemi. Ils peuvent avoir plusieurs femmes qu'ils prennent et quittent à volonté. Les parens vont offrir leurs filles qui sont en âge d'être mariées; ces établissemens se font très-facilement; mais, une fois mariées, restent fidèles à leurs maris, l'adultère est en horreur parmi les Brasiiliens. La condition des femmes est celle des esclaves. Elles suivent leurs maris à la guerre, portent le fardeau et les provisions.

La plupart des Brasiiliens habitent dans des cabanes distribuées en bourgades, nommées *aldées*. Les peuplades plus avancées dans la civilisation, construisent et élèvent des murs composés de solives, dont les intervalles sont remplis de terre.

La principale occupation des femmes est de filer du coton pour en faire des hamacs et des cordes. Elles font aussi des vases de



terre qui servent à contenir des liqueurs et des alimens.

La racine du manioc est la nourriture journalière de ces sauvages, à laquelle ils joignent d'autres racines qu'ils pilent ou réduisent en poussière, pour en faire ou des breuvages ou des alimens qui ont plus ou moins de consistance. La chasse et la pêche fournissent au reste de leurs besoins. Ils s'abstiennent en général de boire quand ils mangent, et de manger quand ils boivent; sorte d'habitude commune à presque toutes les peuplades de l'Amérique.

Lorsque quelqu'un est malade chez ces sauvages, ils ne lui prescrivent d'autre remède, qu'une diète absolue et quelques simples de leurs forêts ou de leurs montagnes. Si le malade devient incurable, ils lui cassent la tête; car ils ont cette maxime, qu'il vaut mieux mourir tout d'un coup, que de souffrir long-temps pour mourir ensuite.

Leurs funérailles se célèbrent par des pleurs et par des chants lugubres, qui contiennent ordinairement l'éloge du mort: lorsque c'est un chef de famille, on enfouit avec lui ses

arm  
leur  
la f  
hou  
tain  
sèche  
num  
sans  
E  
seule  
de le  
tout  
d'ex  
prene  
carbe  
l'una  
L'  
nissent  
ceux  
l'ente  
pecter  
tr'enn  
malad  
de l'A  
Comm

armes, ses plumes, ses colliers. Ils enterrent leurs morts debout, élèvent quelquefois sur la fosse, comme marque d'une distinction honorable, des pierres couvertes d'une certaine plante qui se conserve long - temps sèche, et ils ne s'approchent pas de ces monuments funéraires sans pousser des cris et sans répandre des larmes.

En général, ils n'ont ni rois ni princes, la seule suprématie qu'ils reconnaissent est celle de leurs anciens ou vieillards, qui sont surtout chargés, quand on se prépare à la guerre, d'exciter par leurs discours les jeunes gens à prendre les armes. Ils nomment leurs conseils *carbets* : rien d'important ne s'y décide qu'à l'unanimité des voix.

L'homicide est le seul crime qu'ils punissent : les parens du meurtrier le livrent à ceux du mort, qui étranglent le coupable et l'enterrent. Les Brasiiliens exercent et respectent l'hospitalité, vivent paisiblement entr'eux, ne s'abandonnent point dans leurs maladies, comme le font plusieurs peuplades de l'Amérique, et sont fidèles à leurs alliés. Comme tous les sauvages méridionaux, le

Brasilien , en temps de paix , est indolent et paresseux : mais , passant avec une incroyable facilité d'un excès à l'autre , il aime avec passion la danse et tous les exercices violens.

Mais c'est l'amour de la vengeance qui forme la passion dominante des sauvages du Brésil ; elle est le principal aliment de leur vertu guerrière , et est soigneusement entretenue dans leurs cœurs , par les usages les plus communs de leur vie privée. Elle fait le principal entretien des repas ; et le sauvage , écartant même alors toute autre idée , ne parle que de ses projets contre les ennemis , et surtout du plaisir qu'il se promet de les prendre pour les engraisser , les assommer et les dévorer ensuite.

L'arme principale des Brasiiliens est une massue , qu'ils nomment *tacapa* , faite du bois le plus dur , extrêmement pesante , ronde à l'extrémité , tranchante par les deux bords , longue de six pieds sur un de large à l'extrémité , et d'un ponce d'épaisseur. Les cordes de leurs arcs sont faites de coton filé , et les traits de roseau sauvage , armés de fortes épines ou de dents de poisson ; ils s'en servent

avec  
manq  
corne  
forme  
prison  
trume  
Lors  
signal  
expres  
et de  
donne  
prome  
vés dar  
cacher  
à force  
pour p  
surpre  
feu ; pu  
ils com  
princip  
sonnier  
rait pas  
Lors  
pleine c  
espèce

indolent et  
incroyable  
ne avec pas-  
violens.

geance qui  
sauvages du  
ent de leur  
ment entre-  
usages les  
Elle fait le  
le sauvage,  
ée, ne parle  
ois, et sur-  
les prendre  
les dévorer

ns est une  
uite du bois  
e, rond, à  
ux bords,  
e à l'extré-  
Les cordes  
filé, et les  
de fortes  
en servent

avec une adresse singulière, et jamais ils ne manquent un oiseau au vol. Une espèce de cornet, qu'ils nomment *irubia*, et des flûtes formées ordinairement de l'os des jambes des prisonniers qu'ils ont dévorés, sont leurs instrumens de musique.

Lorsqu'ils sont en guerre, ils partent au signal de leurs anciens, en s'excitant par les expressions les plus énergiques de la vengeance et de la haine; ils frappent des mains, se donnent de grands coups sur les épaules, et promettent de ne pas ménager leur vie. Arrivés dans les pays qu'ils veulent ravager, ils se cachent avec soin, car ils attaquent rarement à force ouverte. Ils attendent ensuite la nuit pour pénétrer jusqu'aux habitations, qu'ils surprennent et enveloppent pour y mettre le feu; puis, profitant de la première confusion, ils commettent toutes sortes de cruautés. Leur principal but cependant est de faire des prisonniers, sans lesquels leur vengeance ne serait pas satisfaite.

Lorsqu'ils sont forcés de combattre en pleine campagne, ils se rallient, forment une espèce de bataillon, marchent vite et en

eadence , et suspendent quelquefois leur course pour entendre des harangues très-éportées, quidurent des heures entières ; l'ardeur de combattre devient alors une fureur sans mesure. Les deux partis s'avancent en poussant des cris redoublés, des hurlemens épouvantables , ils jouent de leurs cornets, étendent les bras , se menacent et se bravent réciproquement , en se montrant les os des prisonniers qu'ils ont mangés. Parvenus à deux ou trois cents pas les uns des autres, ils s'attaquent d'abord à coups de flèches : les plumes dont ils sont couverts, celles qui sont attachées à leurs traits et qui sont lancées loin des rangs, jettent aux rayons du soleil un tel éclat par la variété des couleurs, qu'il serait difficile de se faire l'idée d'un si étonnant spectacle. Les guerriers, atteints de la flèche, l'arrachent de leur chair, la rompent, la mordent avec rage, et, tant qu'il leur reste quelque force, continuent de combattre, sans reculer et sans tourner le dos un seul instant. Ils se servent dans la mêlée de leurs massues, dont ils portent des coups terribles presque toujours mortels.

Le sort du combat une fois décidé , les vainqueurs garrottent leurs prisonniers, en leur montrant les dents et agitant leurs massues , pour qu'ils ne puissent douter du sort qui leur est réservé. Ils les placent ensuite au milieu d'eux, s'en vont avec cette proie, et rentrent triomphans dans leurs bourgades. Ils traitent fort bien d'abord ces prisonniers; ils ne les laissent manquer de rien et mettent sur-tout leurs soins à les bien engraisser. Quand ils les voient au degré d'embonpoint qu'ils désirent, ils déterminent le jour de leur mort. Les femmes préparent les vases de terre, font la liqueur pour la fête, et tressent la *mussurana* ou longue corde de coton qui doit lier la victime. Les principaux chefs, le corps couvert de gomme et orné de petites plumes arrangées avec art selon leurs couleurs, décorent aussi de touffes de plumes la *lywara-pemme* ou la massue du massacre. Tous les Indiens de l'aldée, invités à la cérémonie, passent deux jours entiers à danser et à boire avec le captif même, qui semble n'avoir d'autre rôle que celui de convive; et, quoique certain du sort qui l'attend, il affecte de se distinguer par la

gaîté. Les femmes sauvages apportent la *mussurana*, la jettent à ses pieds, et la plus vieille d'entre elles commence la chanson de mort, tandis que les hommes mettent le nœud au cou du prisonnier et l'y fixent. La chanson fait allusion à ces liens. *C'est nous*, chantent les femmes, *qui tenons l'oiseau par le cou ;* et se moquant du captif qui ne peut leur échapper : *Si*, ajoutent-elles, *tu avais été un perroquet pillant nos campagnes, tu te serais envolé.* Alors plusieurs sauvages prennent le bout de la *mussurana*, lient le captif par le milieu du corps, et, dans cet état, le promènent en triomphe. Celui-ci, à qui on a laissé les mains libres, ne donne pas le moindre signe d'abattement ou de frayeur ; il regarde au contraire avec fierté tous ceux qui accourent sur son passage ; il les apostrophe, rappelle ses exploits contr'eux, disant à l'un qu'il a tué son père, à l'autre, qu'il a mangé son fils. On lui recommande alors de jeter les yeux sur le soleil, parce qu'il ne doit plus le revoir, et aussitôt on allume devant lui le feu sur lequel ses membres doivent être bientôt étendus. Quand l'heure est arrivée,



une femme apporte, en dansant et en chantant, la *liwara-pemme*, autour de laquelle on a chanté et dansé depuis le point du jour. L'exécuteur paraît alors avec quatorze ou quinze de ses amis, ornés, pour la cérémonie, de gomme et de plumes. Celui qui tient la massue, l'offre au personnage principal de la fête. Mais le chef de la tribu, après l'avoir prise lui-même, la passe plusieurs fois entre ses jambes, avec de grands gestes d'usage, et la donne à l'exécuteur qui, avançant avec ses amis, déclare au captif qu'on lui laisse, avant sa mort, le pouvoir de se venger lui-même. Le captif entre alors en fureur, prend des pierres et les lance entre tout ce qui l'environne ; mais bientôt s'avance, la massue à la main et paré de ses plus belles plumes, celui qui doit l'immoler. Un étrange dialogue s'établit entr'eux. L'exécuteur, comme vengeur de ses compagnons, demande au captif s'il n'est pas vrai qu'il ait mis à mort et mangé plusieurs prisonniers de sa tribu. Celui-ci se fait gloire d'un prompt aveu, qu'il accompagne encore de menaces. *Rends-moi la liberté, dit-il, et je te mangerai toi et les tiens.*



*Eh bien ! réplique l'autre , nous te préviendrons. Je vais t'assommer , parce que toi et ton peuple vous avez tué et mangé plusieurs de mes frères et tu seras mangé aujourd'hui même.* Le captif répond : *C'est le hasard de la vie ; mes amis sont nombreux , ils me vengeront.* La massue est levée aussitôt , et le cannibale brésilien , moins cruel que les cannibales du nord de l'Amérique , fracasse d'un seul coup la cervelle de sa victime. Des femmes se jettent ensuite sur le cadavre , le dépècent avec des pierres tranchantes , et frottent les enfans de son sang. Les femmes les plus âgées nettoient ses entrailles , qui sont sur-le-champ rôties et dévorées , ainsi que les différentes parties de sa chair. Pendant ce festin , les vieillards exhortent les jeunes gens à s'en procurer de semblable par leurs exploits guerriers ; et l'on ne sait ce qui , dans toute cette horrible fête , doit étonner le plus , ou de l'ingénieuse barbarie des bourreaux , ou du courage exalté des victimes.

Un des plus grands plaisirs des Indiens du Brésil , est de montrer aux étrangers , comme des monumens de leurs exploits et de leur

veng  
man  
dans  
mém  
bras  
dents  
et sur  
Ce  
nombr  
ont g  
porte  
même  
forme  
cuisse  
corps.  
Ce  
Tupis  
qui ha  
peupla  
à celu  
décrire  
import  
Les  
raient  
en ce c

vengeance, les têtes des prisonniers qu'il ont mangés et qu'ils ont coutume d'amonceler dans leurs villages. Ils recueillent, avec le même soin, les plus gros os des cuisses et des bras pour en faire des flûtes, et sur-tout les dents, qu'ils enfilent en forme de chapelets et suspendent à leur cou.

Ces sauvages mesurent leur gloire sur le nombre de prisonniers qu'ils ont faits; et il ont grand soin, le jour même qu'ils remportent un avantage à la guerre, d'en fixer la mémoire par des incisions de différentes formes dont ils se couvrent les bras, les cuisses, la poitrine et d'autres parties du corps.

Ce sont là les mœurs de la grande race des *Tupis*, la plus remarquable de toutes celles qui habitaient le Brésil. Le caractère des autres peuplades, semblable en beaucoup de choses à celui des sauvages que nous venons de décrire, offre pourtant des différences assez importantes.

Les *Gnagnazes* et les *Guayzacaers* différaient essentiellement des tribus tupiques, en ce qu'ils n'étaient point anthropophages.

Dans l'intérieur des terres habitaient les *Maraques*, qui vont nus, mais dont les femmes portent une espèce de tablier. Ils pêchaient au filet, usage ignoré des peuplades tupiques. Ils connaissaient aussi l'usage de bêcher la terre, de faire bouillir les cendres et d'en tirer des sels cristallisés.

Vers les régions centrales, on trouve la nation brésilienne des *Barbados*, ainsi nommée de la grande barbe qui la distingue si particulièrement des autres peuplades indiennes. Les *Papanazes* n'avaient pas d'autre toit que le ciel, et d'autre lit que la terre, sur laquelle il dormaient sur des feuilles.

Les *Tapuyas* se distinguaient des autres indigènes par une haute taille, des cheveux noirs et longs, un teint brun foncé, une force prodigieuse. Leur nom signifie *les ennemis*. Ils sont ainsi appelés de l'état de guerre perpétuel dans lequel ils étaient engagés contre tous les autres natifs, et même entr'eux. De tous les Brésiliens, ce sont les moins cruels; car ils ne mettent à mort aucun de leurs prisonniers. Ils sont cependant cannibales; mais, au lieu de dévorer leurs ennemis par

un sentiment irrésistible de haine, comme les Tupis, ils mangent leurs propres morts, par une dernière preuve d'affection. Dès qu'un enfant meurt, il est mangé par ses parens; et, si c'est un adulte, la famille entière prend part au festin. Les *Tapuyas* mènent une vie vagabonde. Les cheveux coupés en forme de couronne, et la longueur excessive de l'ongle du ponce sont les seules marques distinctives de leurs chefs ou caciques, qui portent aussi une espèce de manteau tissu de coton : il est travaillé comme un filet, orné de plumes de différentes sortes d'oiseaux : et l'on y adapte un capuchon pour couvrir la tête.

Les *Cancaïrés*, sont de la race des *Tapuyas*. Mais d'une force du corps beaucoup inférieur à celle des *Tapuyas*, les *Cancaïrés* sont aussi moins guerriers.

Les *Campehos* sont à peu près les seuls de ces sauvages qui ne mangent pas de chair humaine. Mais ils coupent la tête à leurs ennemis, et la portent suspendue à leur ceinture.

Les *Aquigyros*, par une exception bien remarquable dans la race des *Tapuyas*, sont

de véritables pygmées, mais qui ne manquent cependant ni de force ni de courage.

La race des *Ovaitagnasses*, loin d'avoir des cabanes, n'a pas même des hamacs de coton pour dormir. Ces sauvages dorment à terre sur un peu de chanvre.

Les *Ouctacazes* ne dévoraient point leurs prisonniers; et, plus braves que les autres Brasiiliens, combattaient ordinairement en rase campagne. Cette nation ne peut supporter l'idée de l'asservissement. Elle n'a jamais été subjuguée, et conserve encore aujourd'hui son indépendance. Les *Ouctacazes* vivent dans une égalité parfaite; tout ce qu'ils possèdent est en commun. Ils se distinguent par la fidélité, la reconnaissance, l'attachement qu'ils se vouent les uns aux autres. Leur chevelure éparse, leur regard farouche, leur saleté dégoûtante, en font la plus hideuse nation de l'univers.

Les *Poriès*, qui sont éloignés de la mer, montrent un caractère pacifique. Ils n'ont point d'autres habitations que leurs hamacs de coton; ils les suspendent aux arbres, et se préservent des injures de l'air, par de  
petites

petites toitures de branches et de feuilles entrelacées. C'est aussi leur seul moyen de se garantir d'une foule d'animaux féroces qui se trouvent particulièrement dans la contrée qu'ils habitent.

Les *Molopaques* ont des mœurs plus douces que les autres Brasiiliens, quoiqu'ils soient guerriers et anthropophages. Ils ont de grandes bourgades, dans l'enceinte desquelles chaque famille habite une cabane séparée. Les *Molopaques* laissent croître leur barbe. Ils se couvrent le corps avec décence. Ils ne sont pas polygames, quoique leurs femmes soient belles. Leur chef, qu'ils nomment *Morothova*, est le seul qui jouisse, à l'exclusion de tous, du privilège de se donner plus d'une épouse. Ces sauvages ne prennent leurs repas qu'à des heures réglées, et semblent être moins éloignés des formes de la civilisation européenne que les autres peuplades du Brésil. Les *Curumares* habitent une île de l'*Araguaya*. Ils appellent l'Être-Suprême *Aunim*, et ne prononcent ce mot qu'avec respect. Telles sont les principales nations des vastes contrées auxquelles nous donnons le nom général de Brésil.

*Des Sauvages du Brésil.*

Nous avons parlé plus haut du soin avec lequel les sauvages brasiens exercent l'hospitalité, et de leur humanité envers les étrangers. Voici quelques détails sur la manière dont ils exercent cette vertu.

Lorsqu'un sauvage ou un Européen veut aller plus d'une fois au même village, il observe d'aller toujours loger chez le *moussacat* ou père de famille; parce que, si, après avoir logé une première fois chez lui, il allait ensuite dans une autre cabane, le père de famille s'offenserait beaucoup de cette préférence donnée à un autre. Ces sauvages sont tous jaloux des droits exclusifs de l'hospitalité.

Dès que le voyageur s'est présenté à la porte, le *moussacat* vous presse de vous asseoir dans un hamac, ou lit de coton, suspendu en l'air, dans lequel on laisse le voyageur quelque temps, sans lui dire un mot: c'est pour avoir le temps d'appeler les femmes qui viennent s'asseoir à terre autour du lit, les deux mains sur les yeux.



L'attendrissement les saisit ; elles laissent couler quelques larmes de joie , et , toujours en pleurant , elles adressent mille complimens flatteurs à leur hôte : *Que tu es bon ! que tu es vaillant ! que nous t'avons d'obligation ! que tu as pris de peine à venir ! que tu es beau ! que tu nous fais de plaisir de venir nous voir !* et autres exclamations semblables. Si l'étranger veut donner bonne opinion de lui , il doit répondre par des marques d'attendrissement , répandre des larmes ou jeter de grands soupirs.

Après cette première salutation , le mousacat , qui s'était retiré dans un coin de la cabane , affectant de faire une flèche ou quelque autre ouvrage , comme s'il ne prenait pas garde à ce qui se passe , s'approche du lit , demande à l'hôte comment il se porte , reçoit sa réponse , et l'interroge sur le sujet qui l'amène. On doit satisfaire à toutes ces questions , lorsqu'on sait la langue. Alors , si l'on est arrivé à pied , il fait apporter de l'eau , dont ses femmes lavent les pieds et les jambes du voyageur. Ensuite il s'informe si l'on a besoin de boire et de manger. Si l'on répond



que l'on désire l'un et l'autre , il fait servir, sur-le-champ, tout ce qu'il a de venaison , de volaille, de poisson et d'autres mets, avec les breuvages du pays.

Veut-on passer la nuit dans le même lieu; non-seulement le moussacat fait tendre un bel *inis* (hamac) blanc; mais, quoiqu'il fasse toujours chaud au Brésil, il prend le prétexte de l'humidité de la nuit , pour faire allumer autour de l'*inis* trois ou quatre petits feux, qui sont entretenus pendant le sommeil du voyageur, avec une sorte de petit éventail, nommé *tatapecoun*, qui ressemble beaucoup à nos écrans.

Si le voyageur est un Européen , il doit faire quelques présens au moussacat et à ses femmes, au moment de les quitter pour continuer sa route.

---

#### LE BRÉSIL CIVILISÉ.

ALVARÈS CABRAL, Portugais, est le premier qui ait aperçu les côtes du Brésil, l'an 1500. Les Français tentèrent, sans succès,

en 1556, de s'établir près l'endroit où s'élève aujourd'hui *Rio-Janeiro*. Mais les essais réitérés que les Hollandais firent pour s'emparer du Brésil, depuis 1626 jusqu'en 1654, menagèrent sérieusement les Portugais de la perte de ce pays. Les Hollandais avaient profité du malheureux asservissement où le Portugal se trouvait, pour s'établir d'abord à *San-Salvador* et ensuite à *Olinda* de *Fernambouc*. Sauver le Brésil fut une des plus honorables opérations de la dynastie de Bragance, qui venait d'arracher au joug de l'Espagne, le glorieux domaine des Emmanuel et des Sébastien. Depuis cette époque, le Portugal est resté possesseur tranquille de cette riche et vaste contrée.

*San - Salvador de Bahia* fut d'abord la capitale du Brésil; aujourd'hui même que *Rio-Janeiro* lui enlève sa prééminence, elle est encore, par son étendue, ses fortifications et ses édifices, par sa population, ses chantiers, ses magasins et sa vaste baie, une des villes les plus importantes du Nouveau-monde.

L'origine de cette ville à quelque chose de

si singulier et de si romanesque, que nous ferons sûrement plaisir au lecteur en lui en faisant connaître les principales circonstances.

La baie magnifique de San-Salvador avait été reconnue par Christoval Jacques, qui en fit un tel éloge à Jean III, roi de Portugal, que ce prince résolut d'y fonder un établissement. Il y envoya Coutinho, en le nommant gouverneur de tout le pays qui s'étend depuis la grande rivière de *San-Francisco*, jusqu'à la *Punta du Padram de Bahea*. Celui-ci équipa quelques vaisseaux, et se mit en route pour aller entreprendre la colonisation projetée.

### *Histoire de Caramouron.*

Dans l'intervalle, un hasard singulier avait déjà mis ces parages au pouvoir d'un jeune compatriote de Coutinho, enflammé, comme lui, de la passion des voyages et des découvertes. Ce Portugais, nommé Diégo Alvarès Correa de Viana, allait aux Indes Orientales. Battu par la tempête, ainsi que l'avait été Cabral, il fut entraîné de même à l'Occident,

vers le Brésil. Moins heureux ou moins habile que ce navigateur célèbre, et ne pouvant plus gouverner son vaisseau, Alvarès fit naufrage sur les bas - fonds, au nord de la barre de Bahia. Une partie de l'équipage périt. Ceux qui échappèrent aux vagues furent pris par les naturels du pays et mangés à la vue même d'Alvarès, qui était resté près du vaisseau échoué, pour recouvrer différens objets dont il espérait se servir pour se rendre favorables les sauvages. Ceux-ci étant rentrés dans leur *aldée*, Alvarès, armé d'un mousquet, osa s'aventurer tout seul sur la côte, et se mit à reconnaître le pays.

Alvarès, frappé de la beauté de tous les lieux qui s'offraient à sa vue, leur donna le nom de *San - Salvador* ( Saint - Sauveur ), parce qu'il y avait trouvé son salut. Il aperçoit tout-à-coup une troupe de Brasiiliens, armés de flèches et de massues; mais qui n'avaient pas l'air de s'avancer en ennemis. Plusieurs d'entr'eux avaient vu comme sortir de la mer le jeune Alvarès, et s'étaient tenus d'abord cachés; mais, s'avançant ensuite pleins d'étonnement, ils répondirent aux

signes de bienveillance et de paix que leur fit Alvarès , s'approchèrent pour recevoir ses présens , et le traitèrent en ami. Conduit à la plus prochaine aldée , il fut présenté au cacique , dont il devint le captif ; mais il reçut de lui , ainsi que de toute sa peuplade , autant d'égards que de soins.

Ces Indiens étaient de la race des Tupinambas , dont le nom signifie *braves* , et qui , de tous les naturels du Brésil , sont les plus jaloux de leur indépendance. Ces sauvages eurent bientôt occasion d'admirer l'intelligence et l'adresse d'Alvarès. Un jour , ayant tué , avec son fusil , un oiseau devant ces sauvages , les femmes et les enfans s'écrièrent : *caramouron ! caramouron !* c'est-à-dire *homme de feu* , et témoignèrent la crainte de périr ainsi de sa main. Alvarès , se tournant alors vers les hommes , dont l'étonnement était mêlé d'une moindre frayeur , leur fit entendre qu'il irait avec eux à la guerre , et qu'il tuerait leurs ennemis. Ils marchèrent aussitôt contre les Tapuyas. La renommée de l'arme terrible de *l'homme de feu* le précédait , et les Tapuyas s'enfuirent. Caramouron fut le nom sous

lequ  
les I  
gais.  
B  
Carar  
euren  
qu'ils  
chefs.  
de ce  
revêti  
nique  
plus b  
et lui p  
Ils lui  
épouse  
bien le  
dans le  
fut en  
famille  
les mai  
portent  
quelqu  
bientôt  
remplac  
nables.

lequel Alvarès Correa fut connu depuis chez les Tupinambas, et même parmi les Portugais.

Bientôt les Tupinambas attribuèrent à Caramouron une puissance surnaturelle, et eurent pour lui des respects et des déférences qu'ils ne rendaient pas au même degré à leurs chefs. Caramouron devint le souverain absolu de ces sauvages. En signe de respect ils le revêtirent d'une espèce de manteau ou tunique de coton, lui firent présent de leurs plus belles plumes, de leurs meilleures armes, et lui prodiguèrent les produits de leur chasse. Ils lui offraient à l'envie leurs filles pour épouses, et s'estimaient heureux qu'il voulût bien les recevoir. Caramouron fixa son séjour dans le lieu où *la Villa Velha* (la ville vieille) fut ensuite fondée. Il devint le père d'une famille nombreuse, et encore aujourd'hui les maisons les plus distinguées de Bahia rapportent à lui leur origine. Il fit élever d'abord quelques cabanes sur le rivage de la baie; bientôt ces cabanes, faites à la hâte, furent remplacées par des habitations plus convenables. Il établit et maintint une sorte de

police dans son nouvel établissement. Des débris du navire naufragé, il fit construire de petites barques plus solides que les pirogues des Brasiiliens, avec lesquels il espérait reconnaître tout le golfe. Heureux et tranquille parmi ces sauvages, il s'efforçait de les civiliser; il faisait même des dispositions pour donner à son établissement plus de consistance et une forme plus régulière, se croyant à jamais confiné parmi les Tupinambas, lorsque parut tout-à-coup, à l'entrée de la baie, un navire normand, parti de Dieppe pour faire des découvertes dans le Brésil.

Caramouron et les sauvages reçurent amicalement les Français, avec qui l'on fit, pendant plusieurs jours, un commerce d'échanges. Mais l'arrivée imprévue du navire européen avait fait naître l'idée à Caramouron de retourner dans sa patrie, et d'aller rendre compte au roi de Portugal, de son naufrage et de son heureux établissement à San - Salvador. Il espérait, par-là, mériter la protection et les encouragemens du monarque. Il obtint facilement le passage pour lui et pour Paraguzon, sa femme favorite, dont il ne voulait pas se

sépa  
et s  
tillo  
Mai  
supp  
vaiss  
à bon  
sion  
reven  
et el  
Caran  
An  
cour  
taine  
Lui e  
amiti  
Lajeu  
attenti  
voir la  
de la c  
pressa  
guazon  
lui don  
de mar  
Cep



lissement. Des  
t construire de  
e les pirogues  
espérait recon-  
et tranquille  
de les civiliser;  
s pour donner  
consistance et  
royant à jamais  
lorsque parut  
aie, un navire  
pour faire des

egurent amica-  
on fit, pendant  
e d'échanges.  
vire européen  
ron de retour-  
ndre compte  
rage et de son  
Salvador. Il  
tection et les  
l obtint faci-  
Paraguazon,  
oulait pas se

séparer. Il promit à ses hôtes de revenir bientôt, et s'embarqua, emportant avec lui des échantillons de la richesse et des curiosités du Brésil. Mais ses autres femmes indiennes ne purent supporter cet abandon ; elles suivirent le vaisseau à la nage, dans l'espoir d'être prises à bord. La plus courageuse ou la plus passionnée s'avance si loin, qu'avant de pouvoir revenir au rivage, ses forces l'abandonnent, et elle meurt victime de son amour pour Caramouron.

Arrivé en France, Caramouron parut à la cour de Henri II, sous les auspices du capitaine auquel il devait son retour en Europe. Lui et Paraguazon furent reçus et traités avec amitié par le roi et par Catherine de Médicis. La jeune Indienne attirait sur-tout la curieuse attention des courtisans français, étonnés de voir la fille d'un chef de sauvages au milieu de la cour la plus polie de l'Europe. On s'empressa de la conquérir à la religion, et Paraguazon fut baptisée avec solennité. La reine lui donna son nom de Catherine et lui servit de marraine ; le roi lui servit de parrain.

Cependant Caramouron, voulant partir



pour Lisbonne , le roi de France lui en refusa l'autorisation. On avait l'intention de se servir de lui dans les pays qu'il avait découverts. Il fit donc une convention avec un riche commerçant français , en vertu de laquelle deux vaisseaux chargés d'objets utiles pour le trafic avec les naturels brasiiliens , furent mis à sa disposition , de même que les munitions et l'artillerie de ces vaisseaux , dès qu'ils seraient arrivés à Bahia. Caramouron s'engagea , de son côté , à les charger , pour leur retour , de bois de Brésil et d'autres objets de commerce. Mais , avant de partir , Caramouron avait fait connaître au roi de Portugal , par une voie secrète , la découverte importante qu'il avait faite dans le Nouveau-monde.

Arrivé à San - Salvador avec sa femme Catherine , il fut reçu par les sauvages avec d'incroyables transports de joie. Sa première opération fut de fortifier son petit établissement. Sa femme Paragazon , fière du nom de Catherine et des talens qu'elle avait acquis en Europe , fit tous ses efforts pour convertir et pour civiliser ses sauvages compatriotes. Déjà au milieu des premières cabanes , une

égl  
mo  
à su  
tiré  
jusc  
dan  
et c  
pren  
appa  
dans  
A  
tabli  
tôt,  
de s  
l'app  
qui a  
les vo  
servi  
signal  
violen  
d'un c  
remen  
pinam  
devien  
qu'ils e

église venait d'être élevée ; déjà même Caramouron avait distribué plusieurs plantations à sucre, commencé la culture des terres, attiré, rassemblé par des bienfaits les naturels, jusqu'alors errans et dispersés, lorsque parut dans la baie l'expédition préparée à Lisbonne, et commandée par Coutinho, pour venir prendre possession de la province entière ; apparition sinistre, qui jeta la consternation dans toute la colonie.

Armé de l'autorité royale, Coutinho s'établit dans la colonie de Caramouron. Bientôt, ne voyant dans celui-ci qu'un rival secret de son pouvoir, il commença à déployer l'appareil de la force, à condamner tout ce qui avait été fait par lui, et à blâmer sur-tout les voies de douceur dont Caramouron s'était servi pour civiliser les sauvages. Les soldats signalèrent leur arrivée par toutes sortes de violences et de rapines ; l'un d'eux tua le fils d'un chef des naturels. Coutinho paya chèrement cette nouvelle offense. Les fiers Tupinambas ne respirant plus que vengeance, deviennent l'objet d'une longue persécution, qu'ils endurent d'autant plus impatiemment,

qu'ils sont moins accoutumés à la servitude et à l'oppression. Caramouron veut plaider pour ses amis, pour ses hôtes, pour ses bienfaiteurs: il est, par ordre de Coutinho, enlevé à sa femme, et transféré à bord d'un navire. Le bruit de sa mort, faussement répandue, jette le désespoir dans l'âme de Paraguazon, qui appelle à la vengeance, non - seulement les sauvages de sa nation, mais encore leurs voisins les Tamoyos.

Les redoutables Tupinambas, les plus vaillans de tous les Brasiiliens, font tête aux Portugais, brûlent les sucreries, détruisent les plantations, tuent un fils de Coutinho, et, après une guerre de plusieurs années, ils emportent enfin les ouvrages élevés par les Portugais, et forcent leur chef à chercher son salut sur ses vaisseaux.

Mais à peine était-il parti, que quelques chefs des Tupinambas, qui regrettaient les marchandises d'Europe, devenues enfin des besoins pour ces malheureux sauvages, firent un traité avec lui, et l'engagèrent à revenir à San-Salvador. Coutinho revint donc, suivi de Caramouron, qui était dans une caravelle

sép  
gol  
les  
tap  
nam  
s'ar  
l'opp  
rapp  
leurs  
qui é  
tinho  
mais  
que p  
Sa tē  
plum  
queun  
dévor  
ramou  
rentra  
sa col  
sur les  
La  
1549,  
gouver  
à Bahia

la servitude et  
 nt plaider pour  
 s bienfaiteurs;  
 , enlevé à sa  
 un navire. Le  
 épandue, jète  
 raguazon, qui  
 seulement les  
 encore leurs

bas, les plus  
 font tête aux  
 es, détruisent  
 le Coutinho,  
 rs années, ils  
 élevés par les  
 ef à chercher

que quelques  
 grettaient les  
 ues enfin des  
 avages, firent  
 ent à revenir  
 t donc, suivi  
 une caravelle

séparée. Mais comme ils étaient à la vue du golfe, une tempête, s'élevant tout-à-coup, les fit échouer sur les bas-fonds de l'île d'Itaporica. Témoins de ce naufrage, les Tupinambas, qui avaient reconnu leur oppresseur, s'arment de leurs massues de guerre, malgré l'opposition de ceux de leurs chefs qui avaient rappelé Coutinho, et, se jetant en foule dans leurs pirogues, ils joignent les insulaires, qui étaient aux prises avec l'équipage de Coutinho. Ce capitaine avait déjà gagné le rivage; mais il n'était échappé à la fureur des flots que pour tomber sous les coups des sauvages. Sa tête, détachée de son corps et parée de plumes, fut portée en triomphe par les vainqueurs. Les prisonniers furent assommés et dévorés; il n'y eut que les équipages de Caramouron qui furent épargnés; et lui-même, rentrant dans son ancienne habitation, releva sa colonie avec le secours des Tupinambas, sur lesquels il reprit son premier ascendant.

La colonie resta dans cet état jusqu'en 1549, où dom Thomé de Souza fut nommé gouverneur-général du Brésil. Il vint aborder à Bahia, où il fut reçu par Caramouron, déjà

vieux, qui lui concilia le cœur des habitans, et lui donna ainsi les moyens de poser les fondemens de la ville de San-Salvador, à une demi-lieue de l'ancien établissement. Cette ville devint bientôt la plus florissante du Brésil.

*Productions nouvelles.*

Depuis l'arrivée des Portugais, le Brésil fournit en abondance du sucre, du café, de l'indigo et du coton. Le fameux tabac du Brésil n'est cultivé que dans le district de Cachoeira, à quinze lieues de Bahia; mais ce district est très - vaste. Les mines d'or, de cuivre et de fer du Brésil, fournissent vingt-quatre millions : ce produit excède celui de toutes les mines connues.

*Portugais du Brésil.*

Ces Portugais, en général, gais et amis du plaisir, paraissent scrupuleusement attachés aux cérémonies de la religion, et sur-tout au culte de la Vierge, dont l'image est partout sous verre. Les couvens et les monastères sont nombreux. Le clergé, les moines ont des

esclaves comme les autres habitans, et les esclaves sont les seuls qui travaillent. Les hommes sont bien faits, et portent presque tous l'épée et le manteau. Les femmes, très-belles, ont les yeux noirs, grands et animés : elles ornent leurs cheveux de rubans et de fleurs.

LA GUIANE.

*Sol, climat, productions.*

CETTE intéressante partie du Nouveau-monde comprend tout ce qui est situé entre l'Orénoque et l'Amazone, jusqu'au Rio Negro. Une partie de la Guiane appartient aux Espagnols ; une autre, aux Portugais, du côté du Brésil. Le centre, ou l'intérieur, est occupé par des nations sauvages et indépendantes. Les côtes septentrionales, qui sont du côté de l'orient, sont occupées par les Hollandais et les Français, séparés l'un d'eux par la rivière *Maroni*.

Les côtes sont peu élevées, et même en certains endroits si basses, qu'elles se trouvent

couvertes , à une distance considérable , par la haute mer : les eaux courantes, elles-mêmes, s'y amassent, et y restent en état de stagnation. Les unes se couvrent de palétuviers ; les autres portent des jones , et s'appellent dans le pays , *savanes noyées* ; les savanes sèches produisent d'excellentes herbes de pâturage.

De petites montagnes bordent la côte à une ou deux lieues : on n'y trouve aucune pierre calcaire, mais du granit, du talc et de la terre glaise. Les côtes ne sont recouvertes que d'une couche très-mince de terre végétale ; mais les collines sont composées d'une terre roussâtre très-fertile.

Les principaux fleuves de la Guiane sont le *Maroni*, l'*Essequibo* et l'*Oyapok*. Ces trois fleuves , arrivés à dix ou vingt lieues de la mer, forment des cataractes , qui rarement offrent un aspect majestueux, mais qui sont remarquables à cause de leur grand nombre.

Les autres rivières les plus remarquables, sont celle de *Sinamari*, auprès de laquelle on a formé un établissement où l'on envoie les criminels, et celle de *Surinam*, qui a donné



son nom au plus important des établissemens hollandais.

La *saison sèche*, qu'on appelle le *grand été*, dure à *Cayenne* de la fin de juillet jusqu'en novembre. La *saison pluvieuse* règne sur-tout dans les mois qui correspondent à l'hiver d'Europe. Le mois de mars et le commencement de celui de mai donnent un temps sec et agréable : on appelle cette époque le *petit été*.

La chaleur est moins grande à la *Guiane* qu'on le pourrait croire, d'après la latitude sous laquelle elle est placée : l'action bien-faisante des vents, qui viennent tous de la mer, adoucit la température du climat, et rend son influence beaucoup moins pénible.

Le climat, considéré sous le rapport de la salubrité, a été trop calomnié ; il a le même caractère de chaleur humide que celui des *Antilles*. Un changement trop subit de régime, les excès, les imprudences contribuent, plus que le climat, à amener des maladies. Les femmes et les constitutions faibles supportent mieux ce climat que les constitutions fortes et robustes.



Les inondations de la Guiane présentent un tableau curieux et intéressans : grossies par des pluies continuelles, toutes les rivières se débordent et couvrent les forêts avec leurs immenses troncs, leurs labyrinthes d'arbustes, leurs guirlandes de lianes, flottent dans l'eau. La mer joint ses flots aux eaux courantes ; elle y apporte un limon jaunâtre. Les poissons, les oiseaux aquatiques et les caïmans se répandent partout : Les quadrupèdes sont obligés de se réfugier dans le haut des arbres ; et, à côté des singes qui gambadent et se suspendent aux branches, on voit courir les énormes lézards, les *agoutis*, les *peccaris*, qui ont quitté leurs tanières inondées. Les poissons abandonnent leur nourriture ordinaire, et mangent les fruits et les baies des arbustes parmi lesquels ils nagent. L'Indien qui, dans son bateau, parcourt ce nouveau cahos, ce mélange de terre et de mer, ne trouve pas un coin de terre pour se reposer ; il suspend son hamac aux branches les plus élevées de deux arbres, et dort tranquillement dans ce lit aérien, que les vents balancent au-dessus de la surface des flots.

La chaleur et l'humidité du climat de la Guiane y entretiennent la végétation pendant toute l'année. Ce pays produit des plantes fort extraordinaires : on y trouve la *duncane*, petit arbrisseau qui donne la mort à l'instant aux bestiaux qui en mangent, et que l'instinct des animaux ne leur apprend pas à reconnaître; le *markouri*, dont les exhalaisons donnent une mort certaine à ceux qui en approchent de trop près; le *wourara*, poison violent qui sert aux Indiens à rendre mortelles les blessures de leurs dards. Les ravages de ce poisson sont tels, qu'on a vu un enfant mourir sur-le-champ pour avoir sucé la mamelle de sa mère, un instant après qu'elle eut été frappée d'une flèche qui en était enduite.

Les forêts de la Guiane donnent plusieurs espèces d'un bois dur, incorruptible, et susceptibles du plus beau poli, mais qui ont l'inconvénient de ne pouvoir être entamées ni par la scie, ni par aucun autre outil. On y trouve encore l'*ouroupari* et le *roukemon*, qui, l'un par ses épines en forme de crochets, l'autre par ses vrilles, s'attachent aux plus hauts arbres, et guindent leurs branches

flexibles jusqu'à leurs sommets les plus élevés; le *patavona*, qui forme un grand parasol, et dont un seul sert de toit à une cabane pour vingt-cinq personnes.

Les serpens sont en grand nombre dans les vastes forêts de la Guiane; la morsure de la plupart est très-vénimeuse. Les remèdes pour ces morsures, vantés par nos médecins d'Europe, sont beaucoup moins sûrs que les herbes du pays que l'expérience a fait connaître aux indigènes. De vieilles femmes parviennent souvent à sauver des hommes et des animaux mordus par des serpens, et qui périeraient s'ils se confiaient à nos remèdes.

Un grand nombre d'insectes volans, dont les piqures sont dangereuses, tels que les *mouches à drague* et les *moustiques*, tourmentent cruellement les hommes et les animaux de ces contrées : le nombre en est tel, qu'en frappant tout-à-coup dans ses mains, on peut en tuer souvent trente-huit à la fois.

Les *caïmans* ( espèce de crocodile ) remplissent toutes les rivières de la Guiane : ils entraînent souvent les bestiaux, en les saisissant par le museau; ils attaquent même

l'ho  
gue  
moi

est p  
et le  
de v

P

mém

mais

rouc

très-c

A

voix

que l

coule

et dés

Le

à la G

plus r

située

embou

les rue

dées d'

les plus élevés;  
nd parasol, et  
e cabane pour

nombre dans  
la morsure de

Les remèdes  
nos médecins  
oins sûrs que  
érience a fait  
eilles femmes  
es hommes et  
rpens, et qui  
s remèdes.

volans, dont  
tels que les  
tiques, tour-

es et les ani-  
re en est tel,  
s ses mains,  
uit à la fois.  
odile) rem-  
Guiane : ils  
en les sai-  
uent même

l'homme; cependant les nègres leur font la guerre dans l'eau même. Les crocodiles y sont moins fréquens et moins féroces, leur corps est plus délié que celui des caïmans : les uns et les autres surpassent rarement la longueur de vingt pieds.

Plusieurs des oiseaux de la Guiane sont les mêmes que ceux que nous avons en Europe : mais, à l'exception du pigeon qui a le même roucoulement, tous les autres ont une voix très-différente de ceux de notre continent.

Aucune espèce ne s'y distingue par une voix tant soit peu harmonieuse : ceux mêmes que la nature a favorisés des plus brillantes couleurs, n'ont qu'un cri monotone, lourd et désagréable.

### *Établissemens hollandais.*

Le principal établissement des Hollandais à la Guiane est celui de Surinam. La ville la plus remarquable est celle de Paramaribo, située sur la Surinam, à seize milles de son embouchure. Cette ville est fort belle; toutes les rues en sont parfaitement alignées et bordées d'orangers, de palmiers, de tamariniers

et de limoniers toujours en fleurs, et qui se courbent sous le poids des groupes de fruit les plus odorans et les plus exquis. De beaux graviers, mêlés de coquilles de mer, forment le pavé de Paramaribo : on ne s'y sert pas de fenêtres vitrées, parce que le verre procure trop de chaleur ; on y supplée par des treillis de gaze.

Les dames de Surinam, quand elles sont assemblées, se font servir des sorbets et du *sangary*, qui est un mélange d'eau, de vin de Madère, de muscade et de sucre. Leur conversation est d'une extrême liberté : on entend dans leurs assemblées des propos peu décens ; elles ne conservent point envers leurs maris, ces égards dont une femme honnête ne doit jamais s'écarter. Elles se livrent peu, en général, aux soins du ménage, et recherchent avec avidité tous les plaisirs qu'offre la société. Les habitans, outre les plaisirs de la table, de la danse, des promenades en voitures, des assemblées de jeu, ont de petits théâtres sur lesquels ils jouent la comédie pour leur amusement et celui de leurs amis ; ils sont recherchés dans leurs vêtemens, et

sur-tout

sur-tout dans la propreté de leurs maisons. Le parquet des salons de compagnie est toujours nettoyé avec des oranges aigres coupées en deux, ce qui procure une agréable odeur.

Les établissemens hollandais produisent, en abondance, du sucre, du café, du cacao, du coton, de l'indigo et des bois de construction.

### *Etablissemens français.*

La ville la plus importante que les Français aient dans la Guiane, est celle de *Cayenne*. Les maisons de cette ville sont bâties partie en bois, partie en terre. Elles ne sont guère qu'au nombre de deux cents, dont quelques-unes sont à deux étages.

Les Français tirent de leurs possessions de la Guiane, du café, de l'indigo, du cacao, du sucre, et autres articles qui sont la matière d'un commerce assez considérable.

### *Nations indigènes.*

La plus grande partie de la Guiane est encore occupée par les sauvages; les Européens

ne possèdent pas même toute l'étendue des côtes.

Plusieurs nations voisines des établissemens français ont été subjuguées. Traitées d'abord avec la même dureté que l'avaient été les autres sauvages de l'Amérique, leur nombre diminuait sensiblement ; enfin elles furent affranchies par l'humanité française, et forment maintenant des sociétés civilisées qui cultivent la terre, fréquentent les habitations et les villes de leurs bienfaiteurs, et contribuent, par des échanges, à la prospérité du commerce.

Mais le plus grand nombre des Indiens de la Guiane vit encore libre, et jouit, dans les forêts, de toute l'indépendance de la vie sauvage. Les plus nombreux, les plus vaillans et les plus actifs de ces Indiens sont, sans contredit, les Caraïbes qui habitent en grande partie vers les établissemens des Espagnols. Ils sont robustes, courageux, aiment la guerre, et sont anthropophages. Ils ont un capitaine à leur tête, et, quand ils se préparent à quelque expédition, ils se rassemblent au son d'une conque ou coquille de mer.

Voici quelques traits du caractère de ces



sauvages, qui sont communs à toutes les peuplades qui habitent la Guiane.

Ces sauvages vivent sans aucun gouvernement régulier; ils ne connaissent aucun partage de terres; les anciens, chacun dans sa famille, font les fonctions de prêtres, de médecins et de capitaines. On leur rend une respectueuse obéissance, et ils jouissent de plus d'avantages que le reste de leurs compatriotes.

La polygamie est admise parmi ces peuples, et tout homme y est libre de prendre autant de femmes qu'il en peut nourrir, quoique généralement il n'en ait qu'une, dont il est excessivement jaloux, et qu'il tue à l'instant où elle lui donne une preuve grave d'infidélité. Ces Indiens ne frappent jamais leurs enfans, pour quelque motif que ce soit; et, pour toute instruction, ils leur apprennent à chasser, à pêcher, à courir, à nager. Jamais ils ne se maltraitent entr'eux de paroles, ni ne commettent aucun vol; et le mensonge est une chose inconnue parmi eux. Le sentiment de la reconnaissance, non plus que



celui de la vengeance, ne s'éteignent dans leurs cœurs qu'avec la vie.

Tous leurs vices se réduisent à la passion de s'enivrer et à l'excessive indolence qui fait le trait le plus prononcé de leur caractère. L'unique occupation d'un Indien, quand il ne pêche ni ne chasse, est de s'étendre dans son hamac, de s'y amuser à nettoyer ses dents, ou à se considérer la figure dans quelque morceau de miroir cassé.

Les Indiens, en général, sont très-propres. Ils se baignent deux ou trois fois par jour dans la rivière et dans la mer. Les hommes et les femmes se dépilent entièrement, à l'exception de la tête. Leur chevelure est épaisse et d'un noir brillant; elle ne blanchit pas, et jamais ils ne deviennent chauves. Les hommes la portent courte, mais elle tombe aux femmes jusqu'à la moitié du dos.

Les Indiens de la Guiane ne sont, en général, ni grands ni forts; mais ils jouissent d'une bonne santé et sont d'une taille droite. La couleur de leur peau est d'un rouge cuivré. Leur figure n'a d'autre expression que celle

du contentement et de la bonté. Ils ont les traits réguliers et beaux, les lèvres minces, les dents blanches et les yeux noirs, mais petits. Tous cependant se défigurent plus ou moins par l'usage du *roucou*. Les semences de cette plante, bien macérées dans du jus de limon, et mêlées avec de l'eau et de la gomme qui découle de l'arbre nommé *mawna*, ou avec de l'huile de castor, composent une teinture écarlate, avec laquelle tous les Indiens se peignent le corps, et les hommes, même leur chevelure, ce qui donne à la peau la couleur d'une écrevisse de mer bouillie.

Ces Indiens emploient aussi au même usage un bleu pourpré très-sombre, qu'ils nomment *tapowripa*; mais c'est seulement lorsqu'ils veulent se parer, et il reste neuf jours sur la peau. Ils le tirent du jus d'un petit fruit semblable à une petite pomme, qui croît sur l'arbre qu'ils nomment *towna*, et qu'ils font macérer dans l'eau. Ils s'en servent à tracer sur tout leur corps et leur figure, des espèces d'hiéroglyphes, dont le fond est toujours à carreaux.

Leur vêtement consiste en une bande de

toile de coton, noire ou bleue, que les hommes portent à la ceinture. Ils l'attachent autour de leurs reins, la font passer entre leurs cuisses; et, comme elle est très-longue, ils en jettent le bout sur leurs épaules, ou le laissent traîner négligemment à terre. Les femmes, au lieu de cette bande, ont une espèce de tablier de toile de coton, orné de grains de verre, et qu'elles appellent *queiou*. Ce tablier n'a qu'un pouce de largeur sur huit pouces de hauteur; il est bordé de franges, et noué par des cordons de fil de coton. La parure des femmes est de passer dans de petits trous qu'elles se font à la lèvre inférieure, des épines et même toutes les épingles qu'elles peuvent se procurer, et dont les pointes leur pendent sur le menton comme une espèce de barbe. Par le même moyen, elles suspendent encore à leurs oreilles de petits morceaux de liège ou d'un bois léger. L'ornement le plus bizarre est celui que prennent les jeunes filles, à l'âge de dix ou douze ans, et qui consiste en une sorte de jarretière de coton étroitement serrée autour des chevilles et au - dessous des genoux, et qui, restant toujours, leur rend le

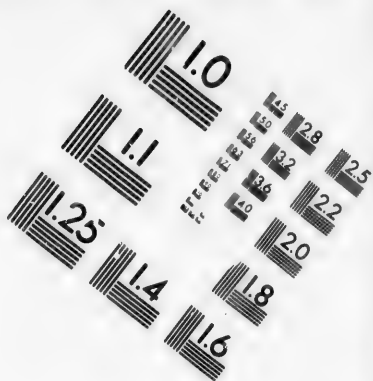
gras de la jambe d'une grosseur énorme quand elles se forment, et leur donne la plus grotesque apparence.

Les ornemens des hommes consistent en couronnes de plumes de différentes couleurs, ou en une espèce de baudrier faits de dents de tigres ou de sangliers, qu'ils portent comme un signe de leur valeur et de leur activité. Leurs chefs de famille se couvrent quelquefois d'une peau de tigre attachée par une plaque d'argent de la forme d'un croissant, qu'ils appellent *caracoly*. Leurs maisons ou cabanes sont construites comme celle des nègres. Mais, au lieu d'être couvertes de feuilles de latanier, elles le sont de celles de *rattans* ou de jones, qu'ils appellent *tas*, et qui croissent en touffes dans les lieux marécageux.

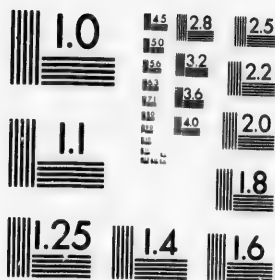
Chaque famille d'Indiens est pourvue d'un grand canot, pour transporter tout ce qu'elle possède, lorsqu'elle voyage par eau, ce qui est assez fréquent.

Les seuls végétaux cultivés par ce peuple sont les ignames, les plantaniers, les bananiers, et sur-tout le manioc. Tout ce qu'ils mangent est tellement assaisonné avec du

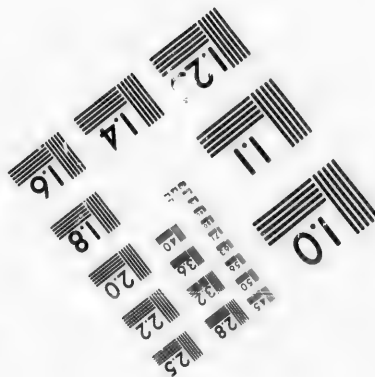




# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



# Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503**



poivre de Cayenne, qu'un Européen qui en goûterait aurait la bouche brûlée. Ils n'usent que peu ou point de sel, et font sécher leur gibier à la fumée, ce qui l'empêche de se pourrir. Les *Ottomacks* subsistent souvent pendant des mois entiers en mangeant de la terre grasse. Il y a une autre nation de la Guiane qui se nourrit de fourmis.

La langue caraïbe est riche, élégante et belle. Elle ressemble fort, pour la prononciation, à celle des Italiens. Leurs mots sont harmonieux, sonores, et se terminent toujours par une voyelle.

Ainsi que les Péruviens, ces Indiens ont une corde avec des nœuds, qui leur sert de calendrier.

Leurs instrumens de musique sont d'abord une sorte de flûte, appelée *tonton*, faite d'un seul jonc fort épais, de laquelle ils tirent des sons qui ne sont guère plus agréables que le beuglement d'un bœuf, et sans harmonie ni mesure. Une autre flûte appelée *quarta* par ces peuples, est formée d'un assemblage de roseaux de grandeur inégale à l'une des extrémités, et joints ensemble comme les tuyaux d'un orgue.



péen qui en  
Ils n'usent  
sécher leur  
pêche de se  
nt souvent  
geant de la  
ation de la  
s.

élégante et  
la pronon-  
s mots sont  
inent tou-  
ndiens ont  
eur sert de

ont d'abord  
, faite d'un  
s tirent des  
bles que le  
armonie ni  
quarta par  
mblage de  
ne des ex-  
les tuyaux

Les Indiens sont très-sociables entr'eux , et ils se rassemblent fréquemment dans une grande chaumière ou un carbet élevé dans chaque village à cet effet. Ils y dansent , ils y jouent , ou s'y amusent à écouter ou à faire des contes de revenans , de sorciers , ou des récits de leurs rêves , au milieu desquels ils se livrent fréquemment à des éclats de rire immodérés.

Les armes de ces Indiens sont l'arc , la flèche et la massue. Ils nomment celle-ci *apoutou* , et la forment du bois le plus dur de la forêt. Les Indiens de la Guiane gravent souvent sur leur *apoutou* des figures hiéroglyphiques et le nombre des ennemis qu'ils ont tués.

Les Indiennes ont pris tout leur accroissement à l'âge de douze ans , et quelquefois même beaucoup plutôt , elles se marient très-jeunes. Toute la cérémonie consiste , pour le jeune homme , à présenter à la jeune fille une certaine quantité de gibier et de poisson de sa chasse et de sa pêche ; et , si elle l'accepte , il lui fait cette question : *Voulez-vous être ma femme ?* Si elle répond affirmativement , tout l'arrangement est fait ; et , quand la

maison et les meubles sont prêts, on célèbre les noces dans une fête où l'on s'enivre. Les femmes enceintes n'ont besoin d'aucun secours ; elles remplissent toutes les fonctions du ménage , et servent leurs maris le jour même de leur délivrance. Les femmes indiennes ne mangent point avec leurs maris, et elles les servent comme des esclaves.

Ces Indiens prennent du jus de tabac au lieu d'émétique. Lorsque l'un d'eux est mourant , le prêtre exorcise le *yawahou* ou le diable , à l'heure de minuit , en agitant une calebasse remplie de petites pierres , de pois et de grains de verre , opération pendant laquelle il fait un long discours. L'office de prêtre est héréditaire chez ces peuples , et celui qui le remplit a les prémices de toute espèce d'alimens et de boissons, et mène une vie plus aisée. Lorsqu'un Indien est mort, on le lave , on le frotte d'huile , on le met dans un sac de coton tout neuf ; il y est assis, les coudes sur les genoux , le visage couvert de la paume de l'une et de l'autre main , et tout son attirail de guerre et de chasse est déposé près de lui. Pendant cette cérémonie,

êts, on célèbre  
n s'enivre. Les  
in d'aucun se-  
es les fonctions  
maris le jour  
s femmes in-  
e leurs maris, et  
sclaves.

as de tabac au  
d'eux est mou-  
rawahou ou le  
en agitant une  
pierres, de pois  
on pendant la-  
rs. L'office de  
es peuples, et  
mices de toute  
s, et mène une  
ien est mort,  
ile, on le met  
; il y est assis,  
visage couvert  
autre main, et  
de chasse est  
te cérémonie,

ses parens, ses amis, ses voisins remplissent l'air de lamentables cris; mais bientôt après ils s'enivrent de liqueurs fortes, et noient ainsi leur chagrin. A la fin de l'année, on retire le corps de terre; les chairs en sont alors détachées, et l'on distribue les os entre les parens et les amis. On suit les même rites que la première fois, après quoi tout le voisinage cherche un lieu propre à faire un autre établissement.

Lorsque ces Indiens voyagent par terre, ils se chargent toujours de leur canot, qui est fait du tronc d'un gros arbre creusé par le moyen du feu. Il leur sert à porter leur bagage quand ils traversent des marais ou qu'ils passent des criques et des rivières, et, comme eux, il est tout peint en rouge. Quand ils suivent les côtes de la mer, il arrive souvent qu'une lame remplit le canot; mais, malgré cet inconvénient, ils ne font jamais naufrage. Hommes et femmes se jettent tous immédiatement dans l'eau; d'une main ils se tiennent au canot, et de l'autre ils le vident avec des calebasses.

## LE PARAGUAY.

*Sol, climat, productions.*

LE Paraguay doit son nom au grand fleuve Paraguay. La partie supérieure des pays situés le long de ce fleuve et de ceux de Pilcomayo et de Vermejo, offre à la vue de belles plaines arrosées par un grand nombre de petites rivières, d'agréables coteaux, d'épaisses forêts; mais la partie basse est une triste suite de contrées arides ou marécageuses; il y a de grandes plaines salines. A l'est de la Parana, le terrain est montueux.

Il n'y a dans le Paraguay aucune mine d'or, d'argent ni de cuivre; mais en revanche le pays produit les plantes les plus nécessaires à la vie, telles que le maïs, le manioc et l'yuca, racines dont on fait la cassave, espèce de pain fort utile en voyage, parce qu'il se conserve fort long-temps. Tous les grains et légumes d'Europe que les Espagnols y ont semés y réussissent à merveille; cependant la vigne n'y a pas prospéré. Toutes les espèces

d'arbres que nous connaissons en Europe viennent naturellement dans le Paraguay. On y trouve en quelques endroits le fameux arbre du Brésil, ainsi qu'un très-grand nombre de ces arbrisseaux qui produisent le coton; et c'est-là une des principales richesses du pays. Les cannes de sucre y naissent sans culture dans les lieux humides; mais les Indiens n'en savent faire aucun usage.

Un arbre fort estimé, et qui abonde dans le Paraguay, est celui d'où l'on tire la liqueur nommée *sang de dragon*. La cannelle sauvage, la rhubarbe, la vanille, la cochenille, tiennent aussi leur rang parmi les productions du Paraguay.

Le Paraguay produit encore le thé ou herbe du Paraguay. Cette herbe, si célèbre dans l'Amérique Méridionale, est la feuille d'une espèce d'ilex, de la grandeur d'un pommier moyen. Son goût approche de celui de la mauve, et sa figure est à peu près celle de la feuille de l'oranger. On la fait sécher et on la réduit en poudre. On la prend par infusion.

Les animaux sont à peu près les mêmes que ceux des autres possessions espagnoles.

Buenos-Ayres est la capitale du Paraguay. Cette ville , située sur la mer , est grande et peuplée de quarante mille âmes ; elle est aujourd'hui le centre général de tout le commerce du Pérou , qui se fait avec des charrettes tirées par des bœufs. Elle est arrosée de plusieurs belles rivières qui se jettent toutes dans celle de la Plata. Elle est la résidence d'un vice-roi et d'un évêque.

*Espagnols du Paraguay.*

Les Espagnols du Paraguay sont indolens et paresseux. Ils passent leur temps à dormir, causer, fumer, se promener à cheval. Pendant la matinée, les femmes demeurent assises sur un tabouret, au fond de leur salle, ayant sous les pieds une natte de roseaux, et par-dessus cette natte, des manteaux de sauvages ou des peaux de tigres. Elles y pincent de la guitare ou jouent de quelqu'autre instrument, en s'accompagnant de la voix, pendant que les négresses apprêtent le dîner dans leur appartement.

On dit les Espagnols jaloux ; ils ne le sont pas au Paraguay. Les enfans naturels sont

e du Paraguay.  
r, est grande et  
es; elle est au-  
e tout le com-  
c des charrettes  
arrosee de plu-  
ent toutes dans  
résidence d'un

uay.

sont indolens  
mps à dormir,  
neval. Pendant  
rent assises sur  
lle, ayant sous  
, et par-dessus  
ouvages ou des  
t de la guitare  
strument, en  
ndant que les  
as leur appar-

ils ne le sont  
naturels sont

reconnus, et ils peuvent hériter de leurs pères.  
Les femmes, quoiqu'enveloppées d'un voile  
dans les endroits publics, vivent chez elles  
au moins avec autant de liberté qu'en France.  
Elles se tiennent assises sur des tabourets pla-  
cés, comme nous l'avons dit, sur une espèce  
d'estrade au fond de la salle de compagnie.  
Les hommes ne peuvent s'y placer que lors-  
qu'elles les y invitent, et une telle faveur  
prouve une grande familiarité.

Les gens du commun portent une pièce  
d'étoffe rayée par bandes de différentes cou-  
leurs, fendue seulement dans le milieu pour  
passer la tête. Elle tombe sur les bras, et  
couvre jusqu'aux poignets. Par devant et par  
derrière, elle tombe jusqu'au-dessous du gras  
de la jambe, et est frangée tout autour. On  
lui donne le nom de *poncho* ou *choni*. Les  
hommes de toutes les classes le portent à che-  
val. Le *poncho* est d'un grand usage. Il garantit  
de la pluie, ne se défait pas au vent, sert  
de couverture la nuit, et de tapis à la cam-  
pagne.

*Nations indigènes.*

Les *Abipons* sont les plus remarquables des Indiens qui étaient répandus sur le vaste continent du Paraguay. Leur mœurs sont, à peu de chose près, les mêmes que celles des autres sauvages de cette contrée.

La tribu des *Abipons* est composée de cinq mille âmes ; elle habite les rives de la Plata. Ces sauvages sont guerriers. Aujourd'hui, ils élèvent et dressent des chevaux sauvages. Leurs armes sont des lances de cinq à six aunes de long, et des flèches quelquefois garnies de pointes de fer. Leur esprit belliqueux les a rendus formidables aux Européens. Les missionnaires ont eu peu de succès parmi eux.

Le sang de cette nation est assez beau. Ses femmes ne sont pas beaucoup plus basanées que les Espagnoles. Les traits des hommes sont réguliers ; ils ont souvent le nez aquilin. Ils ont l'habitude de s'arracher les cheveux de dessus le front, au point de paraître chauves, ce qui les a fait appeler *Callegas* par les Espagnols. Ils s'arrachent



aussi la barbe, et se marquent le front et les tempes de cicatrices, en guise d'ornemens. Leur propreté est entretenue par des bains fréquens. Ils ne sont point anthropophages, comme on l'a dit de quelques-uns de leurs voisins; mais ils sont voraces comme tous les peuples sauvages. Ils disaient aux missionnaires : *Si vous voulez que nous restions avec vous, donnez-nous bien à manger. Nous ressemblons aux bêtes qui mangent à toute heure, et nous ne faisons pas comme vous, qui mangez peu, et à de certaines heures réglées.* Les Indiens mangent la viande presque crue.

La polygamie n'est pas d'un usage fréquent chez ces sauvages. Mais quelques femmes ont l'usage barbare de tuer leurs enfans après les avoir allaités, afin de pouvoir donner tous leurs soins à leurs maris. Ils se marient à l'âge de vingt ou vingt-cinq ans. On achète les filles, de leurs parens, au prix de quatre chevaux et de quelques habits faits de draps de diverses couleurs, et qui ressemblent en quelque sorte aux tapis de la Turquie.

Ils n'ont aucune idée d'un Être-Suprême;

mais ils redoutent beaucoup un certain démon ou esprit malfaisant , et ils ont des magiciens appelés *kivets* , auxquels ils attribuent le pouvoir d'apaiser le malin esprit. Ils enterrent généralement leurs morts à l'ombre d'un arbre; et, si c'est un chef ou un guerrier , on immole ses chevaux sur sa tombe. Quelque temps après , on déterre les ossemens pour les transporter à un lieu plus secret et plus éloigné.

Ce qui ferait croire qu'ils ont quelque idée d'une autre vie , c'est qu'en ensevelissant leurs morts, ils ont le soin de mettre auprès d'eux des vivres, un arc et des flèches , afin qu'ils puissent pourvoir à leur subsistance dans l'autre monde , et que la faim ne les engage pas à revenir dans celui-ci tourmenter les vivans.

Les *Mocobs* et les *Tobas* habitent au nord-ouest des *Abipons*. Leurs caciques ne sont que des chefs en temps de guerre, et des juges en temps de paix. Leur pouvoir est très-borné. Les petites républiques ou peuplades d'Indiens se dissipent avec la même facilité qu'elles se forment. Chacun étant son maître,

on se sépare dès qu'on est mécontent du cacique, et l'on passe sous un autre. Ce que les Indiens laissent en un lieu est si peu de chose, qu'il leur est très-facile de réparer en peu de temps leur perte.

Les *Manacicas* sont, de tous les sauvages du Paraguay, les plus riches et les plus industriels. Ils vivent sous un gouvernement. Le cacique est en possession de l'autorité souveraine. Ses terres sont cultivées, et ses maisons bâties aux dépens du public. Sa table est toujours couverte de ce qu'il y a de meilleur dans le pays, et ne lui coûte rien à entretenir. On n'oserait entreprendre quoi que ce soit de considérable que par son ordre. Le cacique punit sévèrement les coupables, et fait maltraiter impunément, selon son caprice, tous ceux dont il est mécontent. Les femmes sont soumises de la même manière à la principale femme de cacique. Tous les habitants de la peuplade lui payent la dîme de leur chasse et de leur pêche, et ne peuvent ni chasser ni pêcher sans lui en avoir demandé la permission. Son autorité est héréditaire. Dès que le fils aîné du cacique est en âge de

commander, son père lui remet le commandement, et lui en donne l'investiture avec beaucoup de cérémonie.

Les Manacicas admettent trois divinités suprêmes, dont l'une est une déesse nommée *Quipoci*, épouse d'*Urasana*, dont elle a eu un fils nommé aussi *Urasana*. Ce sont là les trois divinités. Les dieux se font voir de temps en temps, disent-ils, sous des figures épouvantables aux Indiens assemblés dans la salle du cacique pour boire et pour danser, suivant la coutume. Un grand bruit annonce leur arrivée. Dès qu'ils paraissent, le peuple interrompt ses divertissemens et pousse de grands cris en signe de joie. Les dieux, prenant la parole, exhortent le peuple à bien boire et à bien manger. Ils lui prédisent une chasse et une pêche abondantes, et toutes sortes de biens. Ensuite, pour faire honneur au festin, ils demandent à boire, et ils vident d'un trait la coupe qu'on leur présente. On devine bien que les prêtres ou *maponas* sont derrière les coulisses.

Les Manacicas croient que les âmes sont immortelles, et qu'au sortir du corps elles

sont p  
y viv  
les dé  
pono c  
emplo  
au séj  
fort p  
forêts  
des va  
vastes  
vière,  
jour e  
vinité  
fable.  
âmes c  
penda  
de res  
rivière  
trouve  
avec d  
retour  
et ne  
sa peir

comman-  
diture avec

s divinités  
e nommée  
t elle a eu  
sont là les  
at voir de  
des figures  
lés dans la  
ur danser,  
it annonce  
, le peuple  
pousse de  
lieux, pre-  
ple à bien  
disent une  
, et toutes  
e honneur  
t ils vident  
ésente. On  
*maponos* sont

âmes sont  
corps elles

sont portées au ciel par les *maponos*, pour y vivre éternellement dans la joie et dans les délices. Dès qu'un Indien meurt, le *mapono* disparaît pour un certain temps, qu'il emploie, dit-il, à conduire l'âme du défunt au séjour de la félicité. Ce voyage doit être fort pénible; car il faut traverser d'épaisses forêts, des montagnes rudes et escarpées, des vallées profondes, remplies de lacs et de vastes étangs; il faut passer une grande rivière, sur laquelle est un pont de bois, gardé jour et nuit par le dieu *Tatutiso*. Cette divinité ne ressemble pas mal au *Caron* de la fable. Son emploi est encore de purifier les âmes de toutes les taches qu'elles ont reçues pendant la vie. Si quelqu'une lui manque de respect, il la précipite et la noie dans la rivière. Enfin on arrive au paradis, où l'on trouve, pour se régaler, une espèce de gomme, avec du miel et du poisson. Le *mapono*, de retour, débite mille folies sur son voyage, et ne manque pas de se faire bien payer de sa peine. Telle est la religion de ces Indiens.

## LE CHILI.

*Sol, climat, productions.*

CE pays est un des meilleurs de l'Amérique. Son climat est salubre et tempéré ; le ciel y est pur et le sol fertile. Les saisons y sont régulières. Le printemps commence en septembre, l'été en décembre, l'automne en mars, et l'hiver en juin. Il pleut abondamment au commencement du printemps, mais point ou rarement dans les autres saisons. L'été est serein, sans tempêtes et sans orages. Ce défaut de pluie n'est pas nuisible aux campagnes ; l'humidité qui reste du printemps et l'abondante rosée qui tombe chaque nuit, suffisent pour la fructification. L'été serait prodigieusement chaud, si l'air n'était rafraîchi par un vent de mer et par celui qui vient des *Andes*, dont le sommet est toujours couvert de neige. Le froid de l'hiver est très-moderé ; on n'a jamais vu tomber de neige dans les provinces maritimes, et l'on n'en voit que de cinq ans en cinq ans dans les provinces voisines des *Andes*.

Sur la partie la plus élevée de ces mon-

T.H.



es.

'Amérique.  
ré ; le ciel y  
sons y sont  
ence en sep-  
automne en  
t abondam-  
temps, mais  
tres saisons.  
sans orages.  
ble aux cam-  
rintemps et  
que nuit, suf-  
é serait pro-  
ait rafraîchi  
qui vient des  
ours couvert  
rès-moderé ;  
eige dans les  
en voit que  
es provinces

e ces mon-

T. II.

P. 190.



Habitans du Chili.



Habitans civilisés du Chili

tagnes,  
més, ou  
encore p  
sins. Ce  
tremble

Ce pa  
gent et  
plantes

*L'her*  
lève à la  
sont cen  
Cette pl  
d'un sel

*Le ma*  
plusieur  
d'où l'on  
bouillir,  
celle de

*Le pa*  
les mara  
quand o  
signe qu  
racine de  
parer tou  
faire un



tagnes, sont quatorze grands volcans enflammés, outre plusieurs autres petits, qui n'ont encore point fait de tort aux pays circonvoisins. Ces volcans sont la source des fréquens tremblemens de terre qu'on éprouve au Chili.

Ce pays est abondant en mines d'or, d'argent et de cuivre. Il renferme aussi quelques plantes fort extraordinaires.

L'*herbe de sel* croît dans les plaines. Elle s'élève à la hauteur d'environ un pied. Ses feuilles sont cendrées et ressemblent à celles du basilic. Cette plante se couvre, dans l'été, de grains d'un sel rond qui ressemblent à des perles.

Le *madi* est une plante annuelle qui porte plusieurs semences noirâtres ou blanchâtres, d'où l'on retire, après les avoir pilées et fait bouillir, une huile aussi agréable au goût que celle de l'olive.

Le *pangue* est une plante vivace qui aime les marais et les lieux aquatiques. Ainsi, quand on l'aperçoit quelque part, c'est un signe qu'il y a quelque source cachée. La racine de cette plante est excellente pour préparer toutes sortes de peaux, ce qui en fait faire un commerce considérable. Ceux qui

la pilent ne peuvent résister plus d'une heure à ce travail, à cause de la force de son odeur. Son infusion fait d'excellente encre à écrire.

Le *relvun* croît dans les champs sablonneux. Sa racine sert à teindre en rouge toutes sortes de laines. Sa couleur, qui est fort vive, se conservent autant que l'étoffe.

L'*herbe des fous* est ainsi appelée par les Espagnols, parce que les chevaux qui en mangent par hasard deviennent furieux.

Le Chili produit aussi un grand nombre d'arbustes tous différens de ceux d'Europe, tels que l'*arbre à encens*, qui distille abondamment, pendant l'été, de petites globules de gomme qui donnent un encens aussi bon que celui d'Orient.

La *janilla*, arbuste résineux, balsamique et d'un parfum agréable, dont les feuilles sont un baume excellent pour les blessures récentes, après qu'elles ont été infusées dans l'esprit-de-vin et exposées au soleil pendant vingt jours.

La *murtilla*, dont les branches se chargent d'une baie dont la figure et la couleur ressemblent à la grenade : ce fruit est odorant,

on en  
et est

Le  
étant p  
que gr  
en vin  
t-il un  
à la gu

Les  
arbres,  
feuilles

Le k  
mais. L  
dans l'e

Le ro  
Son boi  
s'en sert

Le lit  
couleur  
de jaune  
fort nuis  
sous ses l

de pustul  
ifestent

Il y a

ou

II.

on en fait un vin délicat, qui se conserve et est stomachique.

Le *guairucu*, dont la racine rougeâtre, étant pilée et appliquée sur des plaies, quelque grandes qu'elles soient, les guérit si bien en vingt-quatre heures, qu'à peine y reste-t-il une marque. Les sauvages ne vont jamais à la guerre sans une ou deux de ces racines.

Les forêts du Chili sont pleines de grands arbres, dont la plupart ne perdent pas leurs feuilles pendant l'hiver.

Le *killai* a un bois dur qui ne se fend jamais. L'écorce de cet arbre, broyée et trempée dans l'eau, sert de savon.

Le *roble* s'élève à une hauteur surprenante. Son bois se conserve intact dans l'eau. On s'en sert pour la bâtisse.

Le *litre* est d'une hauteur médiocre. La couleur de son bois est un mélange de brun, de jaune et de vert. L'ombre de cet arbre est fort nuisible. Ceux qui passent ou restent sous ses branches sont sur-le-champ couverts de pustules rouges et mordicantes qui se manifestent aux mains et au visage.

Il y a dans les montagnes intérieures des

Andes, dont la plupart sont inaccessibles, des forêts immenses où croissent des arbres dont on ignore le nom. Il y en a d'une grandeur démesurée. Un missionnaire fit, avec le bois d'un seul arbre, une église de plus de soixante pieds. Cet arbre lui fournit les poutres, la charpente, les lattes, tout le bois nécessaire pour les portes et fenêtres, les autels et deux confessionnaux.

Le Chili a un grand nombre d'insectes fort remarquables, entr'autres des insectes luisans, les uns ailés, les autres sans ailes. Parmi les premiers, il y en a un de la grosseur d'un papillon ordinaire, qui paraît la nuit comme un brasier volant. Il y en a un autre qu'on trouve ordinairement sur la *bisnaga*, ou herbe à nettoyer les dents, qui semble être formé du feu et de l'or le plus brillant.

Les quadrupèdes les plus remarquables du Chili sont le *guanaco*, le *guémul*, la *vigogne* et le *chilibuèque*. Ces animaux appartiennent à des espèces très-ressemblantes entr'elles, et peuvent être considérées comme appartenant au genre des chameaux, dont ils diffèrent principalement par la privation de la bosse.

Le  
mout  
donn  
diens  
ton du  
ou me  
anima  
Dans  
paix,  
chair  
laine  
de gris  
se mul  
nécess  
la mul  
Le  
ressem  
Ce peti  
tout à  
contre.  
les chie  
que les  
craigner  
les dents  
cette lib

Le chilibuèque tient du chameau et du mouton d'Europe. Les Espagnols lui ont donné le nom de brebis du Chili, et les Indiens celui de chilibuèque, c'est-à-dire, *mouton du Chili*, pour le distinguer des *lamas* ou *moutons du Pérou*. Le chilibuèque est un animal domestique fort estimé des Indiens. Dans leurs cérémonies et dans leurs traités de paix, on en sacrifie en signe d'alliance. Sa chair est aussi bonne que celle du mouton. Sa laine est excellente. On en trouve de blancs, de gris, de noirs et de cendrés. Cet animal se multiplie peu. Aussi prend-on tous les soins nécessaires pour la conservation ainsi que pour la multiplication de l'espèce.

Le *chinne* est de la grosseur d'un lapin, et ressemble assez, par la figure, à un petit chien. Ce petit animal entre dans les maisons, surtout à la campagne. Il mange ce qu'il rencontre. Il se promène en toute liberté parmi les chiens, qui ne lui disputent rien non plus que les hommes. Tous le respectent et le craignent, quoiqu'il ne fasse du mal ni avec les dents ni avec les ongles. Ce qui lui procure cette liberté, c'est une petite vessie qu'il a

placée auprès de l'anus , à la naissance de la queue. Cette vessie contient une liqueur extrêmement puante qu'il lance contre ses agresseurs. L'odeur est si infecte , qu'elle rend une chambre inhabitable. Aucun moyen ne suffit pour s'en délivrer.

*Habitans naturels et civilisés du Chili.*

Le royaume de Chili occupe une étendue de plus de cinq cents lieues maritimes dans l'Amérique Méridionale, depuis le détroit de Magellan jusqu'aux frontières du Pérou. Un incas de ce dernier empire en avait fait la conquête, quand les Espagnols vinrent à leur tour, en 1550, soumettre et les vainqueurs et les vaincus; mais le caractère belliqueux des peuples du Chili étonna les Européens, qui s'attendaient à moins de résistance. Ces peuples, même aujourd'hui, sont redoutables aux Espagnols.

Saint-Jago est la capitale de tout le Chili. Les Espagnols forment la moitié de ses habitans, et s'y distinguent par le luxe de leur costume. Les hommes portent des *ponchos*

au li  
une c  
de lo  
d'aut  
pour  
metl  
en u  
côtés  
à pie  
de la  
coucl  
trava  
deux  
ont l  
Ce ve  
sexe,  
le pa  
par la  
Les  
coura  
l'Am  
les su  
les in  
dont  
lation

au lieu de capes. Ces ponchos ressemblent à une couverture de lit, de deux à trois aunes de long sur deux de large. On ne leur fait d'autre façon qu'une ouverture au milieu, pour passer la tête. Quand on s'habille, on met la tête dans ce trou, et l'on se trouve vêtu en un clin-d'œil. Le poncho pend de deux côtés, par devant et par derrière. On le porte à pied et à cheval. Les pauvres gens et ceux de la campagne ne le quittent que pour se coucher. Le poncho ne les empêche pas de travailler. Ils ne font que le retrousser par les deux côtés sur le dos; moyennant quoi, ils ont les bras libres, ainsi que le reste du corps. Ce vêtement, sans distinction de rang ni de sexe, est celui de tous les habitans du Chili: le pauvre et le riche ne sont distingués que par la finesse de l'étoffe du poncho.

Les Indiens de cette contrée sont les plus courageux de tous les sauvages du midi de l'Amérique. Les Espagnols qui ont tenté de les subjuguier n'ont pas été plus heureux que les incas du Pérou. Des déserts inaccessibles, dont ils ne sortent que pour porter la désolation dans les bourgades européennes, leur

offrent un asile assuré contre la tactique supérieure et les armes plus redoutables de leurs ennemis. Les successeurs du fier Pizarre se sont vus plus d'une fois obligés de mendier la paix auprès de ces barbares, pauvres et à peine vêtus ; mais indépendans , et foulant d'un pied dédaigneux les mines d'or dont leur pays abonde. Pour s'assurer mieux de leur liberté , ils ne souffrent pas même de caciques ou chefs. Tout ce qui ressemble à la domination les révolte. Conseillés par la nature , ils ne reconnaissent d'autre autorité que celle du plus ancien de chaque famille. Dans leurs principes , on ne doit obéir qu'à son père ; on ne peut commander qu'à ses enfans. Toute autre subordination leur semble contraire à l'ordre et désavouée par la nature.

Et cependant leurs propres enfans servent à ces Indiens d'objets d'échange dans le commerce qu'ils font avec les Espagnols pendant la paix.

Mais on doit sur-tout s'étonner que les Européens , des hommes policés , se rendent les complices de ce trafic honteux et révoltant , qu'ils le provoquent et l'entretiennent

en fais  
quanti  
la car

Qu  
une lo  
est de  
nous  
Indien

Jad  
chés, le  
présen  
friand  
perdai  
tout. L  
ropéen  
lesauv  
il oub  
quelq  
vantag  
flèche  
rait de  
ne dor  
reconn

On  
crête p



en faisant briller aux yeux de ces sauvages quantité d'objets inconnus, propres à tenter la curiosité de l'ignorance.

Quoiqu'il en soit, cette traite a lieu avec une loyauté qui nous étonne, parce qu'elle est devenue aussi rare et aussi difficile parmi nous qu'elle est commune et simple chez les Indiens.

Jadis ceux qui faisaient ces sortes de marchés, les faisaient ordinairement précéder d'un présent de quelques flacons de vin. L'Indien, friand à l'excès de toute liqueur spiritueuse, perdait bientôt son sang-froid, et accordait tout. Mais aussi quelquefois la ruse de l'Européen lui devenait fatale. Échauffé par le vin, le sauvage rappelait ses anciens pressentimens; il oubliait la trêve et exerçait des vengeances quelquefois cruelles. Il n'en fallait pas davantage pour allumer une guerre générale. La flèche, trempée dans le sang espagnol, courait de village en village avec une rapidité qui ne donnait pas le temps à l'ennemi de se reconnaître.

On n'a pas d'exemple qu'une résolution secrète prise chez les sauvages, ait été divulguée

avant le temps. Les femmes le disputent aux hommes pour la discrétion ; et les traîtres à la patrie , si communs chez les nations policées , sont encore à trouver chez ces sauvages. La peuplade convoquée élit un général ; ou plutôt tous les yeux tombent d'eux-mêmes et en même-temps sur celui qui s'est le plus distingué dans la dernière expédition. Il est proclamé aussitôt , et l'armée se met en campagne. Ils n'épargnent dans leurs courses rapides que les femmes blanches , qu'ils emmènent avec eux et dont ils font leurs épouses. On dit que plusieurs de ces captives se résignent sans beaucoup de peine à la loi du plus fort , et qu'elles trouvent dans le sein de leurs nouveaux ménages un bonheur qu'elles n'auraient osé espérer.

La guerre et quelque peu de commerce , voilà à peu près toutes leurs occupations. Ils consomment leur loisir à se visiter , à se divertir , ou à parlementer avec leurs voisins. Quelques-uns , en temps de paix , passent chez les Espagnols et s'y louent pour un an , ou bien pour six mois. On les emploie à différents travaux ; le temps expiré , ils conver-

tissent  
de quin  
et dont  
près de  
Quan  
soucis ;  
pas plu  
que d'a  
leur suf  
jamais p  
eux des  
pour les  
Quelqu  
au prem  
mission  
dans les  
rejoindr  
d'*Ataca*  
esprit la  
est prop  
conversi  
premier  
raison le  
donner l  
petites s

tent aux  
 âtres à la  
 policées,  
 ges. La  
 ou plutôt  
 es et en  
 as distin-  
 proclamé  
 agne. Ils  
 des que  
 ent avec  
 a dit que  
 ent sans  
 fort, et  
 irs nou-  
 auraient  
 mmerce,  
 tions. Ils  
 à se di-  
 voisins.  
 , passent  
 r un an,  
 ie à dif-  
 conver-

tissent leur salaire en quelques petits objets  
 de quincaillerie, qu'ils rapportent chez eux,  
 et dont ils se font beaucoup d'honneur au-  
 près de leurs compatriotes.

Quant à la religion, c'est le moindre de leurs  
 soucis; le présent seul les occupe. Ils ne sont  
 pas plus jaloux de savoir d'où ils viennent,  
 que d'apprendre où ils iront. Ils existent; cela  
 leur suffit. Le comment et le pourquoi ne s'est  
 jamais présenté à leur idée. Ils souffrent parmi  
 eux des missionnaires, parce que ceux-ci,  
 pour les allécher, leur font de petits cadeaux.  
 Quelques-uns même se laissent baptiser. Mais,  
 au premier cri de guerre, ils abandonnent les  
 missionnaires, détruisent les établissemens  
 dans lesquels ils se trouvent réunis, et vont  
 rejoindre leurs compatriotes dans le désert  
 d'*Atacamo*. On effacera difficilement de leur  
 esprit la prévention contre tout ce qui leur  
 est proposé de la part des Espagnols. La  
 conversion au christianisme leur semble le  
 premier degré de la servitude. Cette même  
 raison les a empêchés jusqu'à ce jour d'aban-  
 donner leur vie errante, et de se former en  
 petites sociétés sédentaires; ils ont toujours

regardé les propositions qu'on leur en a faites, comme autant de pièges tendus à leur liberté.

Tous ces peuples, tant hommes que femmes, portent des ponchos et des manteaux d'étoffe de laine; mais cet habillement est fort court, et n'a que la longueur nécessaire. Les usages varient suivant les différentes peuplades. On ne trouve ni ponchos ni manteaux chez les Indiens plus reculés des établissemens espagnols qui habitent au sud de *Valdivia*, et chez les *Chonos*, autre nation indienne de la terre ferme, voisine du Chili. Tous ces sauvages ne portent aucune espèce de vêtement. Les Indiens d'*Arauco*, de *Tucapel* et ceux qui habitent le long du *Biobis*, vont ordinairement à cheval. Leurs armes sont des lances fort longues, dont ils se servent avec adresse. Ils font usage aussi d'une sorte de javelot.

Voici quelques termes de l'idiome qui a cours dans les déserts de Chili :

*Cholitos* . . . Jeunes filles ou jeunes garçons que leurs pères troquent pour de la quinquaille.

Rasp  
Toqu  
Chich  
Resca  
Ponch

CE  
et mé  
qu'il  
sauvag  
partie  
insupp  
haute  
et rem  
Aut  
fonde,  
veinés  
à fusil  
cristau  
On voi  
sauvage  
lièvres

*Raspadura.* Gâteaux de sucre.

*Toqui.* . . . Général d'armée.

*Chicha.* . . . Espèce de cidre fait avec des pommes.

*Rescatar.* . . Traité, trafic, échange.

*Ponchos.* . . Manteaux.



## LA PATAGONIE.

CETTE extrémité du continent américain, et même le terrain continental le plus austral qu'il y ait sur le globe, est un pays froid, sauvage et stérile. Mais le froid, qui vient en partie de l'élévation du sol, n'y est pas plus insupportable que celui du Canada. Une haute et large chaîne de montagnes parcourt et remplit la Patagonie presque toute entière.

Autour du *Port-Désiré*, baie sûre et profonde, les rochers sont composés de marbres veinés de noir, de blanc et de vert, de pierres à fusil et de talc brillant et semblable à des cristaux. Les végétaux y sont peu abondans. On voit cependant des troupes de taureaux sauvages dans l'intérieur. On y trouve des lièvres et des autruches. Les coquillages fos-

siles forment sur toutes les côtes de très-grands bancs, et ils y sont d'une rare beauté.

On voit encore dans certains endroits de ce continent, des perroquets, des pluviers, des bécassines, des oies, des canards. Il y croît des poiriers et des groseilliers, des hêtres et des bouleaux. Les extrémités des Andes, vers le cap *Froward*, sont chargées de neige; mais leurs flancs nourrissent plusieurs forêts épaisses.

### *Patagons.*

PLUSIEURS voyageurs ont raconté des choses surprenantes de la taille des Patagons. D'autres ont prétendu que ces sauvages étaient de la taille ordinaire des Européens. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, sans être des géans aussi monstrueux qu'on avait voulu d'abord le faire croire, ce sont des hommes d'une taille fort extraordinaire. Beaucoup d'entre eux ont plus de sept pieds. Le plus grand nombre a de six pieds et demi à sept pieds; aucun n'en a moins de six. Ils ont un embonpoint proportionné à la hauteur de leur corps, et sont agiles autant que nerveux, forts et robustes.

T II.



IIa

és-grands  
 até.  
 droits de  
 pluviers,  
 ards. Il y  
 des hêtres  
 s Andes,  
 de neige;  
 urs forêts

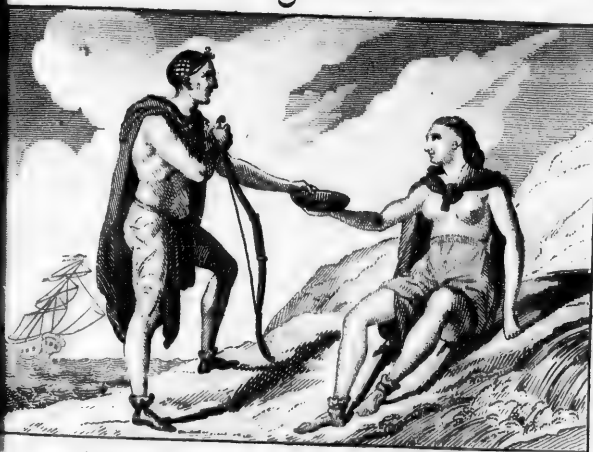
conté des  
 Patagons.  
 ges étaient  
 s. Ce qu'il  
 des géans  
 u d'abord  
 nes d'une  
 up d'entre  
 lus grand  
 ept pieds;  
 u embon-  
 eur corps,  
 , forts et

T II.

P. 205.



Patagons.



Habitans de la terre de feu.

Cepen  
gnage de  
véracité  
de la Pa  
*menen*,  
pieds de  
la guerre  
sont ren

Les I  
bronzée  
leurs, e  
autour d  
se couv  
Quelque  
cœur. Il  
teignent  
sur le so  
le devan

Les P  
Ils ne s'  
et chang  
qu'ils ha  
assez gra  
mée. Ai  
Quelque



Cependant il paraîtrait, d'après le témoignage de plusieurs voyageurs connus par leur véracité, qu'il y a dans l'intérieur des terres de la Patagonie, une nation nommée *Tiremenen*, dont les individus ont dix à douze pieds de hauteur. Ces sauvages viennent faire la guerre aux peuples voisins, auxquels ils se sont rendus très-redoutables.

Les Patagons ont la figure d'une couleur bronzée. Ils se peignent de différentes couleurs, et tracent des cercles noirs et jaunes autour de leurs yeux. Ils aiment sur - tout à se couvrir les joues de blanc et de rouge. Quelques - uns y dessinent la forme d'un cœur. Ils ont les cheveux longs et noirs. Ils les teignent quelquefois en blanc, et les attachent sur le sommet de la tête. Ils les coupent sur le devant en forme de couronne.

Les Patagons sont insoucians par caractère. Ils ne s'occupent qu'à la chasse et à la pêche, et changent de demeure lorsque les lieux qu'ils habitent ne leur fournissent plus en assez grande quantité leur nourriture accoutumée. Ainsi ces peuples mènent la vie nomade. Quelques branchages entrelacés leur tiennent

lieu de maisons. Leurs mœurs sont rudes comme le climat, mais elles n'ont aucune teinte de férocité. Leur esprit n'est pas porté à la défiance. Lorsque des voyageurs européens abordent sur leurs côtes, ils leur tendent les bras comme à des amis, et la plus grande intimité s'établit aussitôt entre les uns et les autres. Ils sont prévenans, communicatifs et hospitaliers. Cependant ils sont susceptibles et fiers, et ils n'endureraient pas patiemment une violence.

Ces peuples ne paraissent pas avoir de culte ni de gouvernement. Ils semblent cependant reconnaître un chef. Un bonnet de plumes d'autruches lui sert de couronne. Un tablier d'étoffes est toute sa parure. Toutes ses prérogatives consistent à ne rien faire ni à se mêler de rien; prérogatives singulières dans un chef! Ils n'ont de déférence bien marquée que pour leurs vieillards. Pour les femmes, elles sont dans une grande dépendance des hommes.

Le soleil et la lune sont les deux seuls objets dans la nature à quiles Patagons rendent quelques hommages. A la nouvelle lune, les

habitan  
blent.  
cession  
leur ch  
de son  
ces dén  
lution p  
nuit. L  
leurs se  
cri for  
taureau

La p  
les Pata  
point d  
la caban  
se déli  
nature.  
nouveau  
le prése  
sitôt l'e  
pendant  
tous les  
que, pe  
Patagon  
froid et

habitans de la Terre Magellanique s'assemblent. Ils marchent solennellement en procession autour de leurs cabanes, précédés de leur chef, qui fait pirouetter un cerceau garni de sonnettes, et semble vouloir imiter, par ces démonstrations emblématiques, la révolution périodique de l'astre qui préside à la nuit. Leur langage est assez doux, mais tous leurs sons viennent du gosier, et ils ont un cri fort qui approche du mugissement du taureau.

La polygamie n'est point en usage chez les Patagons. Quand une femme est sur le point d'accoucher, tout le monde abandonne la cabane; et la femme, reste seule, n'a pour se délivrer d'autres secours que ceux de la nature. A peine accouchée, la mère prend le nouveau-né dans ses bras, et vient elle-même le présenter à la famille. On emmaillote aussitôt l'enfant dans une peau de mouton, et, pendant les premiers mois, la mère le plonge tous les matins dans la rivière; ce qui fait que, pendant l'hiver, qui est rigoureux en Patagonie, les enfans tout nus bravent le froid et la neige, et n'en paraissent pas in-

commoûti. La sobriété et la vie active des Patagons font que , chez eux , la vieillesse est presque toujours exempte de décrépitude. Ils se nourrissent de la moelle et de la chair demi-rôtie , ou plutôt crue , des guanagues , des vigognes et des ânes sauvages. On n'a pas encore pu les accoutumer à l'eau-de-vie.

La flèche est l'arme principale des Patagons. Cette arme leur sert aussi d'instrument de chirurgie. Ils s'en piquent pour se faire saigner, ils se l'enfoncent dans la gorge pour se forcer à vomir , lorsqu'ils veulent se purger. Leurs arcs n'ont guère que trois pieds neuf pouces de long , et leurs flèches dix-huit pouces.

Ils ont une autre arme fort singulière ; elle consiste en deux pierres , dont l'une ronde et de la grosseur d'un boulet de deux livres , est ajustée dans une bande de cuir qui est attachée et cousue au bout d'un cordon de boyaux tressés en façon d'un cordon de pendule. Au bout opposé à cette pierre ronde , est une autre pierre , plus petite de moitié que l'autre , et couverte d'une espèce de vessie qui la joint bien partout. Ils tiennent cette petite pierre dans la main , après avoir

passé l  
le mo  
fronde  
veulen  
la dist

Les  
funéra  
des lev  
seveliss  
arc, se  
le porte  
fosse c  
blée su  
le deui  
un cert  
les dém  
extrém  
cesse s  
l'intérie

Le v  
simple p  
du corp  
les extre  
ils mett  
guanagu

passé la corde entre les doigts ; et , ayant fait le mouvement du bras , comme pour la fronde , ils lâchent le tout sur l'objet qu'ils veulent atteindre , et vont le frapper jusqu'à la distance de quatre cents pas.

Les cérémonies qu'ils observent dans les funérailles sont très-simples. Aussitôt qu'un des leurs a rendu le dernier soupir , ils l'ensevelissent dans une peau de cheval , avec son arc , ses flèches et tout son petit mobilier , et le portent , loin de son habitation , dans une fosse creusée en rond , qui est ensuite comblée sur-le-champ. Ceux qui doivent pratiquer le deuil , se retirent dans la solitude pendant un certain temps , où ils s'occupent à conjurer les démons et les revenans , dont ils ont une extrême frayeur. Pour cela , ils frappent sans cesse sur les peaux de cheval qui tapissent l'intérieur de leurs huttes.

Le vêtement des Patagons consiste en une simple peau de cuir , qui leur couvre la moitié du corps. Quelques-uns d'entr'eux en nouent les extrémités avec un fil de boyau. Par-dessus , ils mettent un grand manteau de peaux de *guanaques* , cousues ensemble par pièces , le

poil en dedans , qu'ils attachent avec une ceinture , et qui descend presque jusqu'aux talons. Ils laissent ordinairement retomber en arrière la partie faite pour couvrir les épaules , de sorte qu'ils sont presque toujours nus , de la ceinture en haut. Quelquefois cette casaque de peaux , d'une forme approchant des manteaux des montagnards écossais , leur couvre le dos , et vient se fermer sur la poitrine , en laissant les épaules nues. Plusieurs portent le vêtement que les Espagnols appellent *poncho* , pièce d'étoffe carrée , qui n'a d'ouverture que pour passer la tête : ce vêtement descend jusqu'aux genoux. Les hommes et les femmes sont habillés à peu près de même. Les Patagones , presque blanches , et d'une figure agréable , sont coquettes à leur manière. Elles portent des bracelets de cuivre ou d'or pâle , quand elles peuvent s'en procurer , ou bien quelques grains de collier de verre bleu , qu'elles attachent sur deux longues tresses de cheveux qui leur pendent sur les épaules. Les jeunes se peignent les paupières en noir. Elles aiment les ajustemens et mettent toutes beaucoup de soin à leur parure.

Les  
de cui  
quelq  
cercle  
largeur  
bois qu  
font de  
jaunes  
veux ,  
cochon

Ces s  
pèce de  
de brod  
la jambe  
qui , pa  
reste du

Les P  
règne t  
femmes  
grande l  
tribus d  
différent  
dorent n  
le ciel et

Les P

Les Patagones ont des espèces de bottines de cuir de cheval , ouvertes par derrière , quelquefois ornées autour du jarret d'un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur, et armées au talon d'une cheville de bois qui sert d'éperon. Les jeunes gens se font des colliers avec des grains de rasades jaunes et blancs , et des grelots. Leurs cheveux , presque aussi rudes que des soies de cochon , sont noués avec une ficelle de coton.

Ces sauvages font encore usage d'une espèce de caleçon qu'ils tiennent fort serré, et de brodequins qui descendent du milieu de la jambe jusqu'au coude-pied par devant , et qui , par derrière , passent sous le talon. Le reste du pied est découvert.

Les Patagons ne sont pas jaloux. La paix règne toujours dans leurs ménages ; leurs femmes et leurs filles jouissent d'une assez grande liberté. Cependant il est une de leurs tribus dont le caractère est essentiellement différent , les sauvages de cette tribu n'adorent ni le soleil ni la lune ; mais seulement le ciel et l'univers entiers.

Les Patagons aiment à exercer l'hospita-

lité. Leurs hôtes sont traités avec une confiance qui peut paraître extraordinaire. Ces sauvages ont une manière de faire politesse aux étrangers , qui est fort bizarre. Ils vous font courir pêle-mêle avec eux ; puis ils s'étendent sur vous, au nombre de trois ou quatre, pour vous empêcher de sentir le froid. Les étrangers tâchent, autant que possible, de se soustraire à cette marque de leur amitié.

Depuis qu'ils ont été visités par les Espagnols, ces Indiens ont introduit quelques mots espagnols dans leur langage. Ils fument à la manière du Chili , renvoyant la fumée par les narines , et sont très-amateurs de pipes et de tabac. Leurs chevaux sont petits et faibles ; mais ils les manient avec beaucoup d'adresse. Autrefois ils étaient montés sur des animaux semblables à des ânes.

Au  
d'îles  
flamme  
les fo  
pénètr  
les pas  
lens ,  
teur m  
la dés  
Des la  
désord  
pendu  
une m  
de ces  
dans le  
On y  
tique p  
trouve  
du cres  
Tell  
de l'arc



## LA TERRE-DE-FEU.

Au sud de la Patagonie , s'étend un amas d'îles montagneuses, froides, stériles, où les flammes de plusieurs volcans éclairent, sans les fondre, des neiges éternelles. La mer y pénètre par des canaux innombrables ; mais les passages sont si étroits, les courans si violens, les vents si impétueux, que le navigateur n'ose se hasarder dans ce labyrinthe de la désolation : rien d'ailleurs ne l'y invite. Des laves, des granites, des basaltes jetés en désordre, forment d'énormes falaises suspendues sur les flots mugissans. Quelquefois une magnifique cascade interrompt le silence de ces lieux solitaires. Des phoques se jouent dans les baies ou se reposent sur les grèves. On y voit des oiseaux de l'Océan Antarctique poursuivre leur proie. Le voyageur y trouve des plantes antiscorbutiques, du céleri, du cresson.

Telle est la côte méridionale et occidentale de l'archipel appelé *Terre-de-Feu*.

Les côtes septentrionales et orientales sont beaucoup moins disgraciées de la nature. Les montagnes s'y abaissent plus doucement vers l'Océan Atlantique. Une assez belle verdure y pare les vallées. On y trouve des bois, des pâturages. On y rencontre aussi des lièvres, des renards, et même des chevaux.

Les *Pecherats* sont les habitans indigènes de cet archipel. Ils ne sont pas fort nombreux. La population est répandue dans quelques villages, composés chacun d'une douzaine de ménages. Chaque famille a son habitation dans une hutte enfoncée dans la terre. Vues de loin, ces huttes ont la forme de ruches; au milieu est un foyer. Un lit de foin règne tout autour de l'intérieur de la cabane. Un panier de jonc grossièrement travaillé, un sac mal cousu, une vessie d'animal qui sert à contenir de l'eau, des lignes et des hameçons, un arc assez bien fait pour l'ordinaire, et des flèches très-bien polies; voilà en quoi consiste le mobilier de ces sauvages.

Ces Indiens ont les facultés intellectuelles très-bornées. La civilisation ne fait chez eux

aucun p  
ment ce  
lorsque  
mière fo  
désirent  
leur pré  
mériter  
telles, l  
industrie  
l'admirat  
l'or du M  
gnols. H  
L'enfant  
faiblesse  
qui lui pr  
Ils ont ce  
peur de  
quels ils  
puissance  
médecins  
Ces sau  
mais ils s  
leurs fem  
n'ont por  
elles; ils

ales sont  
nature.  
douce-  
seze belle  
ouve des  
re aussi  
des che-  
ndigènes  
mbreux.  
quelques  
zaine de  
ion dans  
Vues de  
hes ; au  
gne tout  
Un pa-  
un sac  
i sert à  
hame-  
linaire,  
en quoi  
ctuelles  
chez eux

aucun progrès. Ils sont aujourd'hui exactement ce qu'ils étaient il y a plusieurs siècles, lorsque leur pays fut découvert pour la première fois. Contens de leur sort, ils ne désirent rien. Il est presque impossible de leur présenter quelque chose qui paraisse mériter leur attention. Nos brillantes bagatelles, les chefs-d'œuvres même de notre industrie, sont loin d'exciter chez eux l'admiration et les transports que la vue de l'or du Mexique fit éclater parmi les Espagnols. Ils n'ont ni culte ni gouvernement. L'enfant obéit à ses parens qui protègent sa faiblesse; la femme est soumise à son mari qui lui procure sa nourriture, et qui la défend. Ils ont cependant des jongleurs qui leur font peur de certains êtres malfaisans, sur lesquels ils se vantent d'avoir seuls quelque puissance. Ces jongleurs sont en même temps médecins.

Ces sauvages accueillent bien les étrangers, mais ils sont jaloux, et ont soin de soustraire leurs femmes aux regards de leurs hôtes. Ils n'ont pourtant pas de grands égards pour elles; ils les chargent impitoyablement des

plus rudes travaux. Ce sont elles qui vont chercher et qui portent le bois nécessaire à la cuisson des alimens ; ce sont elles qui ont soin des pirogues , et qui sont , en outre , chargées de tous les détails du ménage. Pour eux , ils se tiennent tranquillement accroupis devant leurs tisons enflammés , et passent ainsi le temps à jouer et à rire ; car ils sont d'un caractère enjoué , et qui dément le sérieux et la gravité de leur extérieur. Leurs femmes sont presque toutes extrêmement laides , et elles joignent à cette laideur une malpropreté qui les rend encore plus repoussantes.

Les Pecherai sont gros et assez mal faits ; leur couleur est celle de la rouille de fer qui serait mêlée avec de l'huile ; leur taille ordinaire est de cinq pieds dix pouces. Les femmes sont plus petites : toute leur parure consiste dans une peau de guanaque , et plus souvent de loup ou de veau-marin , jetée sur leurs épaules , et trop petite pour les couvrir en entier ; un morceau de la même peau leur enveloppe les pieds , et se ferme comme une bourse au-dessus de la cheville ; elles ajoutent

à le  
trava  
hom  
fem  
une  
Elles  
le vi  
blanc  
A  
sont  
peign  
la pré  
et les  
celets  
et des  
jambe  
de gra  
poigne  
de rése  
avec p  
rouge.  
toutes

à leur manteau un petit tablier assez bien travaillé, et c'est là tout leur habillement. Les hommes portent leur manteau ouvert; les femmes le lient autour de la ceinture avec une courroie, qu'elles serrent négligemment. Elles se peignent, ainsi que les hommes, le visage et le corps en lignes horizontales blanches, rouges et noires.

A quelque distance de ces sauvages, sont quelques peuplades dont les individus se peignent tout en noir, et d'autres qui donnent la préférence à la couleur rouge. Les hommes et les femmes portent des colliers et des bracelets de grains, faites avec de petites coquilles et des os; les femmes ornent le bas de leurs jambes d'un ou plusieurs rangs de ces sortes de grains. Les hommes en portent encore au poignet : ils ont autour de la tête une espèce de réseau fait avec du fil brun; ils recherchent avec passion tout objet dont la couleur est rouge. Ces peuples ressemblent d'ailleurs en toutes choses aux habitans de la Terre-de-Feu.

~~~~~

NOUVELLE ZÉLANDE.

CETTE île s'étend du trente-quatrième au quarante-huitième degré de latitude sud ; elle forme deux îles séparées par un détroit , vers le quarante-unième degré de latitude , et qui ont chacune près de deux cent cinquante lieues de long sur soixante de large. L'île septentrionale se termine en une péninsule étroite, et en pointe vers le nord. Toutes deux ont une température à peu près semblable à celle de France ; l'une est plus fertile que l'autre. Elles ont été découvertes, en 1642 , par Abel Tasman , qui les nomma *Terre des États*. Le célèbre Cook les visita et les reconnut en 1770.

La plus septentrionale de ces îles est nommée par les habitans *Laheinomauwe*, et celle qui est au midi , *Tovy*, ou *Tavai-Poennammoo*. Celle-ci est un pays montueux pour la plus grande partie, presque stérile et peu habitée : celle - là est remplie de collines et de montagnes, mais toutes couvertes de bois ; chaque

vallée
douce
léger
que to
y pros
Les
repose
cassan
à de la
de pro
y mon
et la m
Les ora
ver, y
leurs fe
velles
La cul
pente r
l'usage
Outr
Nouvel
fruit bo
plantes
n'en est
un alim

vallée y est arrosée par un ruisseau d'eau douce. Le sol des collines et des plaines est léger, cependant fertile, et l'on peut croire que tous les grains et les légumes d'Europe y prospéreraient.

Les montagnes de la Nouvelle Zélande, reposent sur des lits d'un grès jaunâtre et cassant. Le sol est aussi jaunâtre; il ressemble à de la marne, et n'a guère que deux pieds de profondeur. Il est très-fertile: la végétation y montre toute sa force par les grands arbres et la multitude d'arbrisseaux qu'on y trouve. Les orages, les pluies y durent peu; l'été, l'hiver, y sont modérés. Les arbres n'y perdent leurs feuilles que lorsqu'au printemps les nouvelles qui poussent détachent les anciennes. La culture y serait pénible, parce que la pente rapide des collines n'y permettrait pas l'usage de la charrue.

Outre les grands arbres que produit la Nouvelle Zélande, et qui ne donnent aucun fruit bon à manger, la terre est couverte de plantes, la plupart inconnues à l'Europe. Il n'en est qu'un petit nombre qui fournissent un aliment. Le céleri, le cresson, y sont

abondans. On y mange la racine de fougère ; on y cultive les ignames, les patates douces, les cocos, et des citrouilles qui fournissent des vases utiles. Le mûrier à papier chinois s'y trouve, mais il est rare. Il y a deux espèces d'une plante qui tient lieu aux habitans de chanvre et de lin ; toutes deux ont la feuille du glaïeul : les fleurs de l'une sont jaunes, celles de l'autre sont d'un rouge foncé. Ils s'habillent avec les feuilles, sans leur donner aucune préparation. Ils en font des cordons ; des filets, des lignes, des cordages plus forts que ceux du chanvre ; ils en font encore des étoffes excellentes.

On trouve dans la Nouvelle Zélande un grand nombre d'oiseaux, entre autres, le *goëland* et la *mouette*, oiseaux voraces et criards, qu'on peut appeler, à juste titre, les vautours de la mer. En effet, ils la nettoient des cadavres de toute espèce qui flottent à sa surface, ou qui sont rejetés sur le rivage. Aussi lâches que gourmands, ils n'attaquent que les animaux faibles, et ne s'acharnent que sur les corps morts. Leur port ignoble, leurs cris importuns, leur bec tranchant et

croch
d'oise

Ils

pour
se bat
prenn
time
troup
est gr
entre
rivage

Plu

de la
agréab
on cro
faitem
à faire
heures
le sole
de tou
péens
qu'il c
le cha
moque
au poin

crochu, présentent les images désagréables d'oiseaux sanguinaires et bassement cruels.

Ils se battent entr'eux avec acharnement pour la curée. Lorsqu'ils sont renfermés, ils se battent, même sans motif apparent, et le premier dont le sang coule devient la victime des autres. Ces oiseaux se tiennent en troupes sur les rivages de la mer. Leur tête est grosse, ils la portent mal, et presque entre les épaules. Ils courent très-vite sur le rivage, et volent encore mieux sur les flots.

Plusieurs des oiseaux qui habitent les bois de la Nouvelle Zélande, ont un chant très-agréable. Lorsqu'ils chantent tous ensemble, on croirait entendre de petites cloches parfaitement d'accord. Ils commencent toujours à faire entendre leur ramage vers les deux heures du matin, et gardent le silence lorsque le soleil est sur l'horizon. Le plus admirable de tous ces oiseaux est celui à qui les Européens ont donné le nom de *moqueur*, parce qu'il contrefait, avec une facilité singulière, le chant des autres oiseaux. Lorsque le moqueur chante seul, il peut vous abuser au point que vous croyez entendre le concert

d'une centaine d'oiseaux d'espèces différentes.

Cette île si étendue n'a de quadrupèdes qu'un petit nombre de rats et une espèce de chiens-renards , élevés dans la domesticité. Le règne minéral y est aussi pauvre.

On y voit un très-grand nombre de différens coquillages , peu d'insectes , quelques papillons , de petites sauterelles , diverses araignées , de petites fourmis noires , beaucoup de mouches. La mouche de sable , aussi incommode que le moustique , y est le seul animal malfaisant.

Traits , vêtemens , mœurs et coutumes.

Les Zélandais ont beaucoup de physionomie , sur-tout les vieillards , qui portent une barbe et une chevelure blanche ou grise, Des cheveux touffus qui tombent en désordre sur le visage des jeunes gens , rendent leurs regards farouches. Ces sauvages ont le nez épaté vers la pointe ; leurs yeux sont grands et d'une extrême mobilité ; leur physionomie est ouverte et assurée ; mais sérieuse dans l'âge mur. Ils ont le teint d'un brun clair ,

et leur
ont l
épais
noirs
né ; m
et de
d'un
leurs
bleu
cheve
honn
ou le
des j
les la
et les
noire
plus p
en aj
en son
le cor
ligne
des h
couve
spirale
gance

et leurs cheveux sont très-noirs. Les femmes ont le visage rond , le nez et les lèvres un peu épais , les yeux noirs et expressifs , les cheveux noirs. Le haut de leurs corps est proportionné ; mais elles ont les jambes minces et torses , et de gros genoux. Leurs joues sont couvertes d'un rouge vif formé de craie et d'huile , et leurs lèvres sont remplies de petits trous d'un bleu noirâtre. Les deux sexes s'oignent les cheveux avec de l'huile ou de la graisse. Les hommes les attachent au-dessus de leur tête , ou les font avancer en pointe des deux côtés des joues. Les femmes les portent courts ou les laissent flotter sur leurs épaules. Les uns et les autres se peignent le corps de taches noires ; mais les femmes en ont moins et de plus petites que les hommes. Ceux-ci semblent en ajouter toutes les années , et les vieillards en sont couverts. Outre ces taches , ils ont sur le corps des sillons profonds et larges d'une ligne , dont les bords sont dentelés. Le visage des hommes âgés en est presque entièrement couvert. Elles sont ordinairement tracées en spirale , avec beaucoup de précision et d'élégance. Sur le corps , elles ressemblent aux

feuillages des cisclures anciennes. De loin, elles paraissent toutes semblables ; elles sont toutes différentes quand on les voit de près. C'est sur le dos où l'on en voit le moins. Ils se peignent aussi la peau avec de l'ocre rouge et de l'huile.

Leur habillement paraît d'abord bizarre. Les feuilles de glaïeul, dont ils le composent, sont coupées en trois ou quatre bandes qu'ils entrelacent, et ils en forment une étoffe qui tient le milieu entre le réseau et le drap. Deux pièces de cette étoffe font un habillement complet. L'une s'attache sur l'épaule et pend jusqu'aux genoux ; l'autre est enveloppée autour de la ceinture et pend jusqu'à terre. Cette ouverture convient à des hommes accoutumés à vivre et à dormir en plein air. Ils font d'autres étoffes plus unies et qui sont faites avec bien plus d'art. La plus belle se fait des fibres dont nous avons parlé, entrelacées comme nos toiles. Ils la manufacturent dans une espèce de châssis de cinq pieds de long, de quatre de large. Les fils qui forment la chaîne sont attachés au bout du châssis, et la trame se fait à la main. Ces étoffes sont

bordées de franges
faites sur diff
beaucoup de
quoiqu'ils n'a
riche habilleme
de bandes de
colorées. Les
habillement que
sont chargées
prendre des
livrent à cette
habitations. L
oreilles, assez
ils y enfilent
boureaux, que
qu'ils tiennent
l'albatros, form
du poing et bl
suspendent aus
talc vert, des d
rems morts. Les
des colliers d'o
les hommes p
cou, auquel i
talc vert ou d'o

bordées de franges de différentes couleurs,
 faites sur différens modèles, travaillées avec
 beaucoup de propreté et même d'élégance,
 quoiqu'ils n'aient point d'aiguilles. Leur plus
 riche habillement est celui qui a une fourure
 de bandes de peaux de chien différemment
 colorées. Les femmes négligent plus leur ha-
 billement que les hommes. Ce sont elles qui
 sont chargées de se plonger dans l'eau pour
 prendre des écrevisses de mer; elles ne se
 livrent à cette pêche, que loin de toutes les
 habitations. Les deux sexes ont des trous aux
 oreilles, assez grands pour y passer le doigt;
 ils y enfilent de l'étoffe, des plumes, des os
 de bœufs, quelquefois du bois, ou des clous
 qu'ils tiennent des Européens, ou le duvet de
 l'albatros, formant deux touffes de la grosseur
 du poing et blanches comme la neige. Ils y
 suspendent aussi des ciseaux, des aiguilles de
 talc vert, des dents et des ongles de leurs pa-
 rens morts. Les femmes se font des bracelets,
 des colliers d'os d'oiseaux et de coquillages,
 les hommes portent un cordon autour du
 cou, auquel ils attachent un morceau de
 talc vert ou d'os de baleine, sur lequel on a

grossièrement sculpté la figure d'un homme. Quelques - uns portent une plume qu'ils passent dans le cartillage du nez.

Leurs habitations sont grossièrement construites. Elles ont vingt pieds de long, dix de large, six de haut, et sont formées de perches minces, recouvertes d'herbes sèches, garnies quelquefois en dedans d'écorces d'arbres. On y entre en se traînant sur ses deux mains. Près de la porte est un trou carré qui sert de cheminée et de fenêtre, et, dans l'endroit le plus visible, est suspendue une planche sculptée dont ils font beaucoup de cas. Le toit s'avance sur les côtés, et forme un abri où la famille s'assied sur des bancs. Le foyer est un carré creux, entouré de cloisons de bois ou de pierre. Un peu de paille étendue sur les côtés forme leur lit. Un coffre qui renferme des paliers, des citrouilles vidées, quelques outils grossiers, leurs habits, des armes, des plumes, sont tous leurs meubles, toutes leurs richesses. Ceux qui sont d'une classe distinguée ont des maisons plus grandes. Ces habitations suffisent à des hommes qui couchent presque toujours sous des buissons,

avec l
cherch

Le

des Ze

espèce

ils la

l'écorc

douce,

de fils,

avaient

d'excell

grand s

bouillir

des four

élèvent

d'autre

Ces

tuent qu

mangent

tête, apr

la mont

monume

Lorsq

fiction,

avec leurs femmes et leurs enfans, et qui ne cherchent pas même d'abri pendant la pluie.

Le poisson est la principale nourriture des Zélandais. Leur pain est la racine d'une espèce de fougère. Ils la grillent sur le feu, ils la battent ensuite pour en faire tomber l'écorce. L'intérieur est une pâte molle, assez douce, point désagréable au goût, mais mêlée de fils, que quelques-uns rejettent et d'autres avalent. Ils ont, dans certaines saisons, d'excellens végétaux qu'ils cultivent avec un grand soin. Ils n'ont point de vase pour faire bouillir l'eau; ils font cuire la viande dans des fours, ou l'enfilent à une broche qu'ils élèvent et plantent près du feu; ils n'ont d'autre boisson que l'eau.

Ces peuples sont cannibales. Lorsqu'ils tuent quelques-uns de leurs ennemis, ils en mangent la chair avec avidité. Ils gardent la tête, après en avoir dévoré la cervelle, et ils la montrent avec complaisance, comme un monument glorieux de leur valeur à la guerre.

Lorsqu'un Zélandais a quelque sujet d'affliction, il a l'usage, comme à Otaïti, de

se frapper à la tête et de s'ensanglanter les bras, les jambes, les cuisses et tout le corps.

Les femmes sont très-attachées à leurs maris. Elles vivent très-retirées et évitent avec soin, les regards des étrangers. Soumises et respectueuses envers le chef de la famille, elles lui montrent une tendresse vive et constante, et cette tendresse conjugale accroît celle qu'elles ont pour leurs enfans. Il paraît que les filles sont dispensées de garder la même retenue. On leur laisse aussi beaucoup plus de liberté. Les unes et les autres portent un jupon au-dessous duquel est une ceinture d'herbes parfumées, à laquelle est attachée une petite touffe de feuilles odoriférantes.

Les pirogues de ces Indiens sont construites avec beaucoup d'art. Elles sont longues et étroites. Les plus grandes sont destinées pour la guerre, et peuvent porter cent hommes. Le fond en est aigu, avec des côtés droits en forme de coins. La poupe et la proue sont ornées de planches sculptées; la proue a jusqu'à quatorze pieds de haut. Quelques-unes ne sont formées que d'un arbre creusé, et

ont, po
quilan
sont d
de gue
et cou
noires.
mouvo
La pel
le man
par un
dressée
fois de
tiennent

Ils on
et dure
ciseaux
de jasp
nos pie
aiguisé
de bois
sert de

La p
patou,
une for
leur arr

planter les
et le corps.
eurs maris.
avec soin,
et respec-
e, elles lui
nstante, et
lle qu'elles
ne les filles
e retenue.
de liberté.
jupon au-
e d'herbes
une petite

construites
longues et
inées pour
t hommes.
s droits en
proue sont
roue a jus-
ques-unes
creusé, et

ont, pour tout ornement, une figure hideuse
qui lance une langue énorme, et dont les yeux
sont des coquillages blancs. Les bâtimens
de guerre sont décorés de planches à jour,
et couverts de franges flottantes de plumes
noires. Les pagaies avec lesquelles ils les font
mouvoir, sont petites, légères, bien faites.
La pelle est ovale, a deux pieds de long, et
le manche quatre. Ils ne savent naviguer que
par un vent favorable. La voile de natte est
dressée entre deux planches qui servent à la
fois de mâts et de vergues. Deux pagaies leur
tiennent lieu de gouvernail.

Ils ont des haches faites d'une pierre noire
et dure, ou d'un talc qui ne casse point. Leurs
ciseaux sont faits d'ossemens humains, ou
de jaspe coupé en parties angulaires, comme
nos pierres à fusil. Un long pieu étroit et
aiguisé par un bout, avec une petite traverse
de bois sur laquelle ils appuient le pied, leur
sert de bêche et de charrue.

La principale de leurs armes est le *patou-
patou*, qu'ils attachent à leur poignet avec
une forte courroie, pour qu'on ne puisse le
leur arracher. Ils le portent dans la paix à

leur ceinture; en temps de guerre, ils le portent sur leur poitrine, suspendu à un collier. Une figure humaine, semblable à celle qui est sur la proue de leurs pirogues, est sculptée à l'extrémité du manche du patou-patou. Cette arme a la forme d'une hache. Ils ne s'en dessaisissent jamais. Soit qu'ils voyagent ou qu'ils travaillent, ils ont toujours les armes à la main. Les femmes mêmes en portent quelquefois. Ces Indiens, divisés en petites peuplades toujours en guerre, mènent une vie errante. Tout canton qui leur fournit leur subsistance est leur patrie; et, par conséquent, ils ne sont jamais hors de chez eux. Ceux qui habitent aujourd'hui dans un endroit, font en peu de temps place à d'autres. Tel lieu est un jour bien peuplé, qui, le lendemain, devient désert.

Leurs chefs sont ordinairement des vieillards. Une côte de baleine, blanche comme la neige, décorée de sculptures, de poils de chien et de plumes, leur sert de bâton de distinction. Leurs paroles de défi, sont presque toujours les mêmes : *Haromai, haromai, harre uta a patou-patou oge* : « Venez à nous,

venez
nos pa
Leu
vemen
tirent
manière
l'œil. Il
dards,
guerre.
guerre
pir lon
montre
et, dan
de goût
plus de
en est l
paraiss
instrum
pelée la
d'unesc
percé à
qui, lon
un mug
espèce d
une gra

venez à nous, et nous vous tuerons tous avec nos *patous-patous*. »

Leur danse de guerre consiste en mouvemens violens et contorsions hideuses. Ils tirent la langue, et relèvent les paupières de manière qu'on ne leur voit que le blanc de l'œil. Ils agitent leurs lances, brandillent leurs dards, et frappent l'air avec leurs haches de guerre. Les couplets de leurs chansons de guerre sont toujours terminés par un soupir long et profond. Dans leurs danses, ils montrent beaucoup d'adresse et de dextérité, et, dans leurs chants, beaucoup d'oreille et de goût. Les femmes y donnent l'accent le plus doux et le plus agréable. La mesure en est lente et la chute plaintive. Leurs airs paraissent être à plusieurs parties. Ils ont des instrumens sonores : l'un est la coquille, appelée la *trompette de triton*; l'autre est faite d'une sorte de murex, monté en bois, sculpté, percé à la pointe où s'applique la bouche, et qui, lorsqu'il est embouché, excite dans l'air un mugissement horrible. Ils ont encore une espèce de flûte, large dans son milieu, où est une grande ouverture, outre celle des extré-

mités. Ils ne se servent pas de ces instrumens pour accompagner la voix.

Ceux de ces Indiens qui habitent les environs de la baie de Pauvreté, de Tégados et de Tolaga, reconnaissent l'autorité d'un roi, qu'ils nomment *tieratie*. Il a sous lui plusieurs chefs subalternes. Dans quelques districts, l'autorité paraît héréditaire; presque toujours elle est dans les mains des vieillards. Les petites sociétés dispersées semblent avoir et conserver en commun leurs plus belles étoffes et leurs filets de pêche. Les deux sexes mangent ensemble. Les hommes s'occupent à labourer, à faire des filets, à chasser et à pêcher. Les femmes recueillent les racines de fougère, ramassent près de la grève les poissons à coquilles, apprêtent les alimens, fabriquent les étoffes. En général, les Zélandais ont beaucoup d'égards pour leurs femmes; la douceur et la complaisance font la base de leur caractère; ils ne sont cruels qu'envers leurs ennemis.

Ces peuples reconnaissent plusieurs êtres supérieurs ou *eatuas*. Ils leur offrent des fruits de la terre pour se les rendre favorables;

mais
aucu
parti
dans
Les
de ce
leurs
celles
faire
conf
preu
féren
Otaïu
avec
velle
des il

Le
après
détac
dans
à Ota
seule
le do
confi
mun

mais , quoiqu'ils aient des prêtres, ils n'ont aucun lieu destiné à un culte public. Dans la partie septentrionale, ils enterrent les morts ; dans la méridionale, ils les jettent à la mer. Les cicatrices des parens annoncent la mort de ceux qui leur furent chers. En général , leurs mœurs ont assez de ressemblance avec celles des insulaires de la mer du Sud , pour faire croire qu'ils ont la même origine. La conformité du langage en est une plus forte preuve encore ; car, à quelques légères différences près, les mots sont les mêmes qu'à Otaïti. Tout cela pourrait faire conjecturer avec beaucoup de vraisemblance que la Nouvelle Zélande a été peuplée par les Indiens des îles de la Société.

Les Zélandais prétendant que, trois jours après la sépulture d'un homme, le cœur se détache du corps, et qu'un génie l'emporte dans les nuages. Ce génie se nomme, comme à Otaïti, *eatua*. Ce rapport, qui existe non seulement dans le nom, mais encore dans le dogme de la croyance des deux peuples, confirme ce que nous avons dit de la communauté de leur origine.

Chaque Zélandais peut épouser plusieurs femmes ; et souvent , dans une famille ; il choisit toutes les sœurs. Ces Indiens se donnent la mort pour le moindre chagrin. Il n'est pas rare qu'une femme se pendre parce que son mari l'a battue.

Comme les Otâitiens, ils mesurent le temps par les révolutions de la lune. Ils conservent la mémoire des événemens dans des chansons qu'ils répètent souvent , et qui ne sont pas dépourvues d'harmonie. Ils ont l'usage de saluer en frottant le nez contre celui de la personne à qui ils veulent donner un témoignage d'amitié. On voit chez eux, en beaucoup d'endroits, des cheveux suspendus à des branches d'arbres. Il paraît qu'ils attachent quelque idée superstitieuse à cet usage. Un des dogmes les plus bizarres de leur religion, est celui par lequel ils croient que l'homme dont le corps est mangé par ses ennemis, est condamné , dans l'autre monde , à des feux éternels ; tandis que son barbare vainqueur habite et se réjouit avec les dieux.

no
en
la m
sep
en
d'a
cor
So
nat
qu
par
C
for
d'e
cha
De
Soc

LES ÎLES DE LA SOCIÉTÉ.

OTAITI.

Aspect, sol, climat, productions.

CES îles, connues généralement sous le nom d'Otaïti, à cause de l'île d'Otaïti, qui en est la plus considérable, sont situées dans la mer du Sud, entre le quinzième et le vingt-septième degré de latitude sud. Découvertes en 1768, par Bougainville, elles reçurent d'abord le nom de *Nouvelie-Cythère*. On les connaît aujourd'hui sous le nom d'Iles de la Société ou d'Otaïti. Les productions de la nature, les habitations, les usages étant presque les mêmes dans toutes ces îles, nous ne parlerons que de celle d'Otaïti.

Otaïti a cinquante lieues de tour ; elle forme deux péninsules réunies par un isthme d'environ deux lieues de largeur, renfermant chacune une montagne de grandeur inégale. De même que dans toutes les autres îles de la Société, le bord de la mer y est presque la

seule partie habitée. Un lac d'une profondeur extraordinaire occupe le sommet de la plus haute montagne. Il n'en sort que de faibles ruisseaux qui arrivent bientôt à l'Océan. Les terres basses et les vallées sont d'une fertilité remarquable. Il pleut au midi lorsque les vents soufflent de ce côté. Le nord n'a point de pluies aussi violentes. L'île, vue de la mer, a un aspect ravissant. On découvre, vers les côtes, un pays plat, couvert d'arbres à fruits qui ombragent les maisons des Indiens. A une lieue du rivage, le pays s'élève en petites collines couronnées de bois, d'où l'on voit descendre des rivières qui serpentent jusqu'à la mer. Lorsqu'on pénètre dans l'intérieur, on voit partout, dans les vallées et sur les collines, le tableau de la plus riante abondance, un sol riche et bien cultivé, des cabanes propre, élégantes et commodes, et des habitans doux et hospitaliers.

Il paraît qu'Otaïti a été jadis en proie aux ravages des volcans. Toutes les pierres de l'île portent les marques incontestables du feu, à l'exception du caillou dont on fait des haches. Quelques cailloux même sont réduits

en p
trac
raien
détru
ou m
surfa
marit

Ce
précie
la gro
longu
de ce
tance
blanch
tête d
de la t
les rec
est un
goût e
de le m

Le
grappe
huit e
les aut

en pierre ponce. L'argile montre aussi les traces du feu. Ces îles, selon Cook, pourraient bien n'être que les débris d'un continent détruit par l'explosion d'un feu souterrain, ou même avoir été élevées audessus de la surface de la mer par une explosion sous-maritime.

Cette île produit une foule de végétaux précieux, tels que *l'arbre à pain*, qui est de la grosseur d'un chêne, et dont les feuilles, longues d'un pied et demi, ont la sinuosité de celles du figuier, et encore leur consistance, leur couleur et leur suc laiteux et blanchâtre. Le fruit est de la grosseur de la tête d'un enfant. Des réseaux, comme ceux de la truffe, sont à sa surface; une peau légère les recouvre; la chair en est très-blanche, et est un peu plus ferme que le pain frais. Son goût est presque insipide, et on le grille avant de le manger;

Le *bananier*, dont les fruits croissent en grappes composées de quatre, cinq, six, sept, huit et neuf individus, serrés les uns contre les autres;

L'*évée*, qui est un fruit ressemblant à la pomme ;

La *patate douce*, l'*igname*, le *cacao*, une espèce d'*arum*, les *cannes à sucre* ;

Le *jambos*, fruit délicieux, assez semblable à de petites prunes noires, et offrant, comme elles, une pulpe odorante et sucrée ;

L'*ahée*, qui croît en gousse et se rôtit comme la châtaigne, dont il a le goût ;

Le *warra*, arbre dont le fruit ressemble à la pomme de pin ou à l'ananas ;

Le *morus - papyrifera*, dont on fait le papier chinois, appelé improprement *papier de soie*.

On ne trouve à Otaïti aucune espèce de fruits, de légumes ou de plantes d'Europe. Les chiens, les cochons, les volailles y sont les seuls animaux apprivoisés. Les canards, les pigeons, les perroquets, quelques oiseaux, des rats, sont les seuls animaux sauvages. Les poissons y sont très-abondans.

assemblant à la

le cacao, une
cre ;

, assez sem-
es, et offrant,
nte et sucrée ;
se et se rôtit
le goût ;

ait ressembl
as ;

at on fait le
ement *papier*

ne espèce de
es d'Europe
lailles y sont
es canards,
quelques oi-
nimaux sau-
abondans.



Insulaire de l'Île de Sandvik



Insulaire de l'Île des Annis

Hab't de la Nouv^{lle} Zelande

Habitant d'Otaliti.

Figure

Les
que le
Les f
grande
qu'elle
l'amou
olive,
grand
mais n
agréab
mettes
proém
Leurs
sensibi
leur ha
un peu
autour
tomber
mouve
sance,
nobles

*Figure , vêtemens , mœurs , usages , culte ,
gouvernement des Otaïtiens.*

Les hommes d'Otaïti sont plus grands que les Européens. Ils sont fort bien faits. Les femmes d'un rang distingué sont plus grandes que les autres , peut-être parce qu'elles se livrent moins de bonne heure à l'amour qui les énerve. Leur teint est un brun olive , assez foncé dans ceux qui vivent au grand air. Leur peau est délicate et polie , mais non colorée. La forme de leur visage est agréable. Ces insulaires n'ont ni les pommettes élevées , ni les yeux creux , ni le front proéminent ; mais leur nez est un peu aplati. Leurs yeux sont plains d'expression et de sensibilité ; leurs dents égales et blanches , leur haleine douce ; leurs cheveux noirs et un peu rudes. Les femmes les portent coupés autour des oreilles : les hommes les laissent tomber en boucles sur leurs épaules. Leurs mouvemens sont remplis de vigueur et d'aisance , leur démarche agréable , leurs manières nobles et généreuses. Ils sont d'un caractère

P. 238.



e des Amis



tahiti.

franc, sans soupçon ni perfidie, sans penchant à la vengeance ni à la cruauté. Leur seul défaut est un penchant irrésistible au larcin, qu'ils satisfont aux dépens des étrangers avec une adresse merveilleuse. Sans ce défaut, ce seraient les êtres les plus aimables de la nature.

Les Otaïtiens s'oignent la tête d'une huile exprimée du coco, dans laquelle ils font infuser des herbes et des fleurs odoriférantes, dont l'odeur nous paraît d'abord très-agréable. Le défaut de peigne fait qu'ils ont des poux, et la populace les mange. Excepté sur ce point, ils sont d'une propreté extrême, et ils se servirent des peignes que leur présentaient les voyageurs européens avec un empressement qui leur fit juger qu'ils n'avaient de la vermine, que parce qu'ils ne pouvaient pas se l'ôter. Ils se lavent le corps trois fois par jour dans une eau courante. Ils se piquent la peau avec un instrument partagé en dents aiguës, qu'ils plongent dans un noir de fumée délayé dans l'eau. Ils placent la dent sur la peau, et, frappant avec un bâton, percent la peau, dans laquelle ils déposent

un

un
dess
est
deu
C'es
un p
mett
s'app
D
qui
ils se
de d
femm
toffe
leurs
jamb
sont p
retoi
une c
bille
que la
leurs
homm
Les p
les ép

un noir qui ne s'efface jamais ; et on leur dessine ainsi différentes figures. L'opération est douloureuse. On la fait aux enfans des deux sexes à l'âge de douze ou quatorze ans. C'est sur-tout par derrière que sont imprimées un plus grand nombre de figures. Ils n'en mettent point sur le visage. Cette opération s'appelle *tatouage*.

Dans les temps secs , ils portent une étoffe qui ne résiste pas à l'eau. Quand il pleut , ils se couvrent de nattes , et les arrangent de différentes manières. L'habillement des femmes est composé d'une longue pièce d'étoffe , dont elles enveloppent plusieurs fois leurs reins ; et qui retombe jusqu'à moitié jambes. Deux ou trois autres pièces d'étoffes sont percées pour y passer la tête ; les bouts retombent devant et derrière , s'attachent avec une ceinture et laissent les bras libres. L'habillement des hommes est semblable , excepté que la première pièce est passée autour de leurs cuisses , en forme de culottes. Plus un homme est distingué , plus il porte d'étoffes. Les principaux en ont deux qui flottent sur les épaules , comme un manteau. Quand il

fait chaud, le peuple va presque nu. Le soir, les femmes d'un rang élevé se découvrent jusqu'à la ceinture. Leurs jambes, leurs pieds ne sont point couverts. Un petit bonnet de natté, ou de feuilles de cocotier, dérobe la tête à l'ardeur du soleil. Les femmes portent une espèce de turban, ou entortillent leurs cheveux avec du fil composé de cheveux tressés, et les ornent de fleurs. Les hommes les ornent de plumes de la queue d'un oiseau du tropique, ou d'une guirlande bizarre de fleurs collées sur du bois. Les deux sexes portent des pendants d'oreilles, de coquilles, de pois ou graines rouges, mais d'un seul côté. Les enfans vont nus, les filles jusqu'à trois ou quatre ans, les garçons jusqu'à six ou sept.

Toutes les maisons sont ornées du plus bel ombrage, et de promenades délicieuses, formées par des arbres élevés, où l'on jouit de la fraîcheur en respirant l'air qui y circule librement. Leurs maisons sont toutes ouvertes et sans murs. On y passe la nuit, on y mange quand il tombe de la pluie. Ordinairement, ils mangent en plein air sous un arbre. Les

maî
les e
sous
ont
leur
form
qui
cons
habi
blée
conn
natu
dans

L
végé
alim
plus
repas
nour
plane
mang
du ch
autre
de fr
les ét

Le soir,
couvrent
urs pieds
onnet de
dérobe la
s portent
ent leurs
cheveux
hommes
un oiseau
bizarre de
eux sexes
coquilles,
d'un seul
es jusqu'à
asqu'à six
s du plus
ficiieuses,
l'on jouit
i y circule
es ouvertes
n y mange
airement,
arbre. Les

maîtres se couchent au milieu de la cabane ; les enfans à leurs pieds ; les serviteurs dorment sous le ciel quand il ne pleut pas. Les chefs ont de petites maisons qu'ils transportent sur leurs pirogues. Des feuilles de cocotier en forment les murs. Il est d'autres maisons qui ont deux cents pieds de long ; elles sont construites aux frais communs de ceux qui habitent le district , et servent à leurs assemblées. Nul n'a de retraite cachée ; car ils ne connaissent pas la honte dans aucun des actes naturels, ni ce que nous appelons la décence dans le discours.

Leur principale nourriture consiste en végétaux. Les poissons leur fournissent un aliment qu'ils aiment ; ils mangent crus les plus petits. Le fruit à pain est la base de leurs repas ; chaque Otaïtien plante l'arbre qui le nourrit. La noix de coco, les bananes, les planes suppléent à son défaut. Les plus riches mangent des volailles, du cochon, et sur-tout du chien, dont ils préfèrent la chair à toute autre chose. Ces chiens ne sont nourris que de fruit. Quand ils veulent les manger, ils les étouffent en leur serrant fortement le mu-

seau, en font tomber le poil en les flambant et les râclant avec une coquille, les fendent, en lavent les intestins, échauffent un trou fait dans la terre, mettent au fond des pierres un peu chaudes, les couvrent de feuilles, puis y placent le chien avec ses intestins, le recouvrent de feuilles, de pierres chaudes, et le bouchent partout avec de la terre. En quatre heures le chien est cuit. Les Européens eux-mêmes ont trouvé que c'était véritablement un excellent mets.

L'eau salée est la sauce universelle de tous leurs alimens, et la mer la leur fournit. Ils en font cependant avec l'amande de noix de coco, fermentée et salée. L'eau et le jus de cette noix est leur seule boisson. Quand les Européens voulaient leur faire boire des liqueurs enivrantes, ils les en dégoûtaient pour jamais. Ils s'enivrent cependant quelquefois avec le jus exprimé de la feuille d'une plante; mais il n'y a qu'un temps pour trouver cette plante mûre, et les chefs seuls se la réservent. Ils n'ont point de table; ils mangent seuls, excepté lorsqu'un étranger leur rend visite, et ordinairement sous un arbre. Les feuilles

serve
vision
remp
l'autr
ment
les de
le fru
de bo
sembl
une g
vant l
mang
leurs
n'y pa
visite
sur le
de pro
mettai
quelqu
nant le
mot. C
repas e
indolen
leurs p
Lon

servent de nappe ; un panier contient la provision ; deux coques de noix de coco sont remplies , l'une d'eau salée qui sert de sauce , l'autre d'eau douce. Les mets sont proprement enveloppés de feuilles ; on mange avec les doigts , mais on les lave souvent. On broie le fruit à pain avec un caillou sur un tronçon de bois , on le réduit en pâte molle qui ressemble à un flan épais , et on le hume comme une gelée. Le repas finit toujours en se lavant la bouche et les dents. Les Otaïtiens mangent beaucoup à la fois ; et , en général , leurs repas ne sont pas gais. Les femmes n'y paraissent pas. Lorsqu'ils venaient rendre visite aux voyageurs européens débarqués sur leurs côtes , chacun apportait son panier de provisions ; et , lorsque les étrangers se mettaient à table , ils sortaient , s'asseyant à quelque distance l'un de l'autre , en se tournant le dos , et mangeaient seuls sans dire un mot. Ordinairement , ils dorment après le repas et dans le milieu du jour. Ils sont très-indolens. Manger , dormir , semblent être leurs principales occupations.

Lorsqu'un Otaïtien veut se choisir un

ami, il se revêt de ses habillemens. En approchant d'un étranger, il lui présente une branche verte en signe de paix, mettant la main sur sa poitrine, prononçant le mot *taïo*, qui veut dire *ami*. Les femmes sont toutes pleines de grâces, de vivacité et d'enjouement. Leur caractère aimable et prévenant contribue sans doute à entretenir ce fond de bonté que l'on remarque chez les Otaïtiens. Leurs mœurs ne sont pas aussi sévères que chez quelques autres nations sauvages; mais cependant elles ne négligent pas leurs devoirs. Chez les Otaïtiens les étrangers sont reçus avec la plus franche cordialité, et ce bon peuple croit n'avoir jamais assez fait pour témoigner sa joie en exerçant l'hospitalité.

Ces Indiens sont d'un caractère très-compatissant, et répandent facilement des larmes. Un faible chagrin semble les jeter dans le désespoir; mais, un instant après, le sourire renaît sur leur visage, qui reprend bientôt sa première sérénité. Ils sont encore, pour ainsi dire, des enfans. Très-sensibles à l'objet présent, bientôt ils l'oublient. Leurs peines sont courtes et vives; mais le plaisir leur succède

pres
plus
le m
cong

L
guei
parti
leurs
qui l

L
seme
et à
mais
cher
mais
tamb
cylind
reco
de m
conn
sembl
ils s
l'unis
trum
anal

En ap-
te une
ettant la
not taïo.

t toutes
enjoue-
révenant
e fond de
Otaitiens.

ères que
ges; mais
sdevoirs.
ont reçus
et ce bon
t pour té-
talité.

très-com-
es larmes.
er dans le
le sourire
bientôt sa
pour ainsi
objet pré-
peines sont
ar succède

presque aussitôt. Ils projettent et ne pensent plus à exécuter, si quelques instans séparent le moment de l'exécution de celui où ils ont conçu le projet.

Les nobles du pays ne manquent ni d'orgueil ni de suffisance. Ils font consister une partie de leur grandeur à ne jamais toucher à leurs alimens. Il faut que ce soient les femmes qui les leur mettent dans la bouche.

Les Otaitiens ont plusieurs sortes d'amusemens. Ils s'exercent à décocher la flèche et à lancer la javeline; la première très-loin, mais sans viser à aucun but; la seconde, sans chercher à la lancer à une grande distance, mais à frapper une marque fixée. Ils ont des tambours qui sont formés d'un tronc de bois cylindrique, creusé, solide à l'un des bouts, recouvert à l'autre avec la peau d'un goulu de mer; ils le frappent avec les mains. Ils ne connaissent point la manière d'accorder ensemble deux tambours de sons différens; mais ils savent très-bien mettre leurs flûtes à l'unisson. Ils joignent leurs voix à ces instrumens, et font sur-le-champ des couplets analogues au sujet qu'on désire, ou qui les

frappe. Ils sont rimés, et, quand ils les prononcent, on y reconnaît un mètre. Souvent ils chantent quand ils sont seuls avec leur famille, et qu'il est nuit, ou à la lueur que répand une certaine noix huileuse enflammée, dont ils enfilent plusieurs à une baguette. Ils se couchent une heure après que le crépuscule du soir est fini, et se lèvent avant le soleil.

Ils ont une danse à laquelle ils accoutument leurs filles dès le bas âge; ce sont, en quelque manière, les principes de leur éducation. Plus une jeune fille met de grâces dans cette danse et plus elle peut espérer de trouver un époux. Les Otaïtiens, dont nous avons déjà vanté la douceur et l'exquise bonté, font consister le mérite d'une femme, uniquement dans ses moyens de plaire, et, comme nous l'avons dit, les Otaïtiennes ne démentent pas leur éducation.

Un autre amusement des Otaïtiens, est le combat de la lutte. Il y a un amphithéâtre dans la partie supérieure duquel se placent le chef et les principaux du canton. Dix ou douze hommes entrent dans l'arène, n'ayant

de vé
lenten
gauch
ouvert
l'avant
détier.
des dé
appuya
remuan
Si le
les mèn
mains.
ou par
les che
Les vi
par que
choeur,
de joie.
d'orgue
Lorsque
renverse
accord,
que les
quoiqu'i

de vêtement qu'une ceinture. Ils en font lentement le tour, les regards baissés, la main gauche sur la poitrine. De la main droite ouverte, ils frappent souvent avec roideur l'avant-bras l'un de l'autre comme pour se défier. D'autres athlètes les suivent. Il se fait des défis particuliers. Ces défis se font en appuyant sur la poitrine les doigts joints, et remuant vivement les coudes de haut en bas. Si le lutteur accepte le défi, il répond par les mêmes signes. Alors ils en viennent aux mains. Ils cherchent à se saisir ou par la cuisse, ou par la ceinture, ou par la main, ou par les cheveux, et le plus fort renverse l'autre. Les vieillards applaudissent au vainqueur par quelques mots que l'assemblée répète en chœur, et qu'elle accompagne de grands cris de joie. Le vainqueur ne donne aucun signe d'orgueil, ni le vaincu de chagrin ni de honte. Lorsque aucun des deux combattans ne peut renverser l'autre, ils se quittent d'un commun accord, et vont en défier d'autres. Pendant que les uns luttent, d'autres dansent; et, quoiqu'il y ait un grand nombre de specta-

teurs , la joie et la bienveillance universelle ne sont jamais troublées.

Le capitaine Cook raconte une visite singulière qu'il reçut de deux Otaïniennes. Elles étaient suivies d'un homme. D'aussiloin qu'elles aperçurent l'officier anglais qui venait au-devant d'elles, elles firent quinze pas, puis s'arrêtèrent et lui firent signe d'en faire autant. Alors elles jetèrent à terre une douzaine de jeunes plantes et quelques petites plantes; et un homme, qui paraissait être un domestique, passa à six reprises différentes, et remit à chaque tour une branche à l'officier. Ensuite un autre homme apporta un grand paquet d'étoffes; il y en avait neuf pièces, et en ayant mis trois l'une sur l'autre, *Borattooa*, la principale de ces femmes, monta sur ces étoffes, s'agenouilla dessus, se prosterna par terre par trois fois, et en fit trois fois le tour à pas lents, avec beaucoup de sérieux, de sang-froid, avec un air d'innocence et de simplicité difficile à peindre. L'homme remit encore trois pièces sur les autres; la dame recommença sa cérémonie. Elle la fit encore

quar
suite
l'offi
retir
L
céré
cher
ils for
de le
vilisé
coutu
ou in
n'atta
pou
flexio
faveu
parve
empru
de dé
ombre
faibles
un peu
quelqu
croyan
nature.

quand on eut accumulé les neuf pièces. Ensuite on replia les étoffes, et on les offrit à l'officier. Une heure après, les femmes se retirèrent.

Les Otâtiens ont plusieurs sortes de cérémonies très - extraordinaires, dont on chercherait vainement l'origine. Dans toutes ils font preuve d'une simplicité qui fait l'éloge de leur innocence, mais dont un peuple civilisé serait justement blessé. Ils ont certaines coutumes que nous repousserions avec mépris ou indignation, et auxquelles ces bons Indiens n'attachent aucune idée révoltante. Nous pourrions sur ce sujet faire d'importantes réflexions qui peut - être ne seraient point en faveur de ces nations où la civilisation est parvenue au dernier degré, mais où le vice emprunte trop souvent un voile trompeur de décence et se couvre trop souvent des ombres du mystère, pour cacher ses honteuses faiblesses. Chez les Otâtiens nous voyons un peuple dans sa primitive innocence qui fait quelquefois le mal, mais sans le savoir, et croyant ne suivre en cela que l'instinct de la nature. Nous n'avons rien à leur reprocher,

nous qui, malgré les lumières qu'ont jeté parmi nous la civilisation, nous nous livrons à des excès inconnus aux sauvages, et qui, par l'effet peut-être de cette même civilisation, n'avons appris qu'à polir nos vices. Au surplus, on chercherait vainement à détruire les usages de ces peuples, et quand vous en paraîsez surpris, une de leurs innocentes questions, vous fait rougir à n'oser leur adresser un reproche.

Les étoffes dont s'habillent les Otaïtiens sont de trois sortes, et faites de trois différentes écorces d'arbres. Le mûrier, *morus papyrifera*, fournit la plus belle et la plus blanche; elle se teint en beau rouge. L'arbre à pain en fournit une moins blanche et moins douce. Une espèce de figuier sauvage donne la troisième. Elle est grossière, rude, de la couleur d'un papier gris foncé; mais c'est la plus utile, parce qu'elle est la seule qui résiste à l'eau; c'est celle-ci qui sert aux habits de deuil. Ils prennent beaucoup de soin du mûrier qui porte la première; ils le plantent dans les terres cultivées; ils ne s'en servent que lorsqu'il a six à huit pieds, et que sa tige

a un
qu'el
Alors
le son
tremp
geant
entraî
macér
verte,
langue
jusqu'à
fibres.
de plan
deux c
prenne
épaiss
où l'eau
adhère
le côté p
parée; en
bois dur
s'aminci
douce;
L'étoffe
rebat ch

a un ponce de diamètre. Ils prennent soin qu'elle soit droite, élevée et sans branches. Alors ils l'arrachent, en coupant la racine et le sommet, ils en détachent l'écorce et la font tremper dans quelque ruisseau, en la chargeant de pierres, pour qu'elle ne soit pas entraînée par le courant. Quand elle est bien macérée, on sépare l'écorce intérieure de la verte, en la ratissant avec une coquille appelée *langue de tigre*. Ils la plongent dans l'eau jusqu'à ce qu'il n'y reste que les plus belles fibres. Ils les étendent ensuite sur des feuilles de plane, l'une à côté de l'autre, en mettant deux ou trois couches l'une sur l'autre, et prennent soin qu'elles aient partout la même épaisseur. On les laisse jusqu'au lendemain, où l'eau étant évaporée et imbibée, les fibres adhèrent déjà ensemble. On pose la pièce sur le côté poli d'une grande planche de bois préparée; ensuite on la bat avec des maillets d'un bois dur et sillonné de rainures. Elle s'étend, s'amincit et devient très - flexible, fraîche, douce; mais elle est spongieuse et facile. L'étoffe est faite alors. On la blanchit et la rebat chaque fois qu'elle a perdu son éclat.

Elle est plus ou moins fine , selon qu'elle a plus ou moins été battue. Les autres sortes d'étoffes se fabriquent de même. Lorsqu'elles se déchirent, ils les recollent adroitement avec une colle composée d'une racine qu'ils nomment *pea*.

Ils teignent la première étoffe avec un rouge qui surpasse notre plus belle écarlate, composé de deux végétaux mêlés ensemble, et qui, séparément, ne semblent pas devoir donner cette couleur. Leur jaune est aussi très-brillant. Ils ne teignent leurs étoffes légères que sur les bords : la plus épaisse est teinte dans toute sa superficie. Ils teignent aussi en noir et en brun ; mais ces couleurs sont médiocres.

Ils ont des nattes dont quelques-unes surpassent ce que nous avons de meilleur en Europe. Les plus fines leur servent d'habits dans les temps humides ; les plus grossières leur servent de lits. Ils les font avec l'écorce d'une espèce d'ortie en arbre ; ou avec des joncs et des herbes. Ils sont aussi fort adroits à faire des ouvrages d'osier. Ils font des paniers de mille formes différentes, fort artistement travaillés. Dans l'espace de quelque

min
noir
de
cou
de c
ils t
pou
faiso
de fi
et gr
beau
avec
lages
ceau
qualit

Les
leurs p
des ci
râpes c
avec ce
fenden
deux s
pahies.
côtés p

minutes, ils en font un avec des feuilles de noix de coco. Ils en font encore des espèces de chapeaux qui leur mettent le visage à couvert des ardeurs du soleil. Avec des fils de coco et avec l'écorce de certains végétaux, ils font des cordes, des ficelles, des lignes pour la pêche, plus fortes que celles que nous faisons avec la soie. Ils fabriquent une espèce de filet avec une herbe qui a les feuilles larges et grossières. Ils harponnent le poisson avec beaucoup d'adresse; et leurs hameçons, faits avec de la nacre de perle ou avec des coquillages très-durs, qu'ils liment avec un morceau de corail raboteux, sont d'une excellente qualité.

Les outils dont ils se servent pour faire leurs pirogues, sont des haches de pierres, des ciseaux faits avec des os humains, des râpes de corail qui leur servent de lime. C'est avec cela qu'ils taillent des pierres, abattent, fendent, sculptent et polissent le bois. Ils ont deux sortes de pirogues, les *ivahahs* et les *pahies*. Les premières ont le fond plat et les côtés perpendiculaires. Elles ont de dix jus-

qu'à plus de soixante-dix pieds de long. Celles qui sont faites pour la guerre ont la forme d'un demi-cercle, la poupe et la proue sont fort élevées. On les attache plusieurs ensemble, et on élève sur l'avant une espèce de plate-forme soutenue par des poteaux hauts de six pieds; c'est de là qu'ils lancent les pierres et les javelines. Les rameurs sont assis au - dessous. L'*ivahah* de voyage est garni d'un pavillon propre, où l'on s'assied pendant le jour, et où l'on dort pendant la nuit. La *pahie* varie de trente à soixante pieds; sa plus grande largeur est de trois pieds. Leur fond est un arbre creusé en auge, ainsi que la partie du bord. Ce qui les joint est une planche d'environ quinze pouces. Ses côtés, d'abord droits et parallèles, s'élargissent tout à coup, et se terminent en angles vers le fond. Ils servent pour les combats, mais sur-tout pour les longs voyages. Il en est qui ont deux mâts. La voile est de natte, aiguë au sommet, carrée dans le fond, courbe dans les côtés. Elle est placée dans un châssis de bois et ne peut se plier. Les rames sont semblables à la

pell
mais
lées
D
solei
dant
nom
Ils p
nous
treize
neuf
pour
du so
dix, p
par u
miers
dix fo
fois p
duque
seule
des lie
franch
Leu
elle ab
cer; le

pelle d'un boulanger. Ces pahies vont vite, mais font beaucoup d'eau. Elles sont travaillées et polies avec beaucoup d'art.

Dans leurs voyages, ils se dirigent sur le soleil pendant le jour, et sur les étoiles pendant la nuit. Ils distinguent celles-ci par des noms, et connaissent assez bien leurs cours. Ils prévoient les tempêtes plus sûrement que nous ne le pouvons faire. Leur année est de treize lunes; leur lune ou mois, de vingt-neuf jours; leur jour, de douze parties, six pour la nuit, six pour le jour; c'est l'élévation du soleil qui les marque. Ils comptent jusqu'à dix, puis ils recommencent; vingt est exprimé par un nom particulier, comme les dix premiers nombres; ils en ont un autre pour dix fois vingt, nombre qu'ils répètent dix fois pour faire deux mille, nombre au-delà duquel ils n'imaginent rien; la brasse est leur seule mesure. Ils n'expriment la distance des lieux que par le temps employé pour la franchir.

Leur langue est douce et harmonieuse; elle abonde en voyelles et est aisée à prononcer; les noms ni les verbes n'y ont aucune

inflexion ; elle a peu de noms qui ait plus d'un cas, peu de verbe qui aient plus d'un temps.

Leur nourriture simple les exempté de beaucoup de maladies. Des accès de colique sont leur seule maladie critique ; mais ils sont sujets aux érysipèles , et à une éruption cutanée qui approche de la lèpre , et force ceux qui en sont atteints , à vivre dans des cabanes solitaires. Les prêtres y sont les seuls médecins , et tous leurs remèdes consistent en de vaines cérémonies et dans des espèces d'amulettes. Ils ont des chirurgiens plus experts ; mais la tempérance est le baume qui guérit leurs blessures. Quelques autres maladies y ont fait des progrès effrayans, mais ils ont trouvé l'art de les guérir.

Lorsque quelqu'un meurt à Otaïti, voici les cérémonies qu'ils observent à ses funérailles. Au milieu d'une petite place carrée, palissadée de bambous, ils dressent sur deux poteaux le pavillon d'une pirogue ; ils placent le corps dessous sur un châssis. Le corps est couvert d'une belle étoffe, et a, auprès de lui, des alimens, dont les parens du mort font

un
les
des
piè
vers
sort
de g
peti
du
l'aut
deui
sing
n'on
noué
corps
bon c
s'avan
sur le
s'enfu
davre
on vie
imata
tous l
la rivie

une offrande à leurs dieux ; vis-à-vis le carre , les parens s'assemblent pour s'affliger ; et au-dessous du pavillon , sont une multitude de pièces d'étoffes sur lesquelles *des pleureurs* versent des larmes , et qu'ils arrosent du sang sorti des blessures qu'ils se font avec des dents de *goulou de mer*. A quelques pas , sont deux petites huttes. Dans l'une , quelques parens du défunt résident habituellement ; dans l'autre , demeure le principal personnage du deuil , lequel est revêtu d'un habillement singulier. Tous ceux qui suivent le convoi n'ont pour tout vêtement qu'une pièce d'étoffe nouée autour de la ceinture , et ont tout le corps barbouillé , jusqu'aux épaules , de charbon délayé dans l'eau. A mesure que le convoi s'avance , tous les Otaïtiens qui se trouvent sur le passage désertent leurs maisons , et s'enfuient avec précipitation. Lorsque le cadavre a été porté au lieu qui lui était destiné , on vient dire au principal personnage du deuil : *imatata* , c'est-à-dire , *il n'y a personne*. Alors tous les gens du convoi vont se baigner dans la rivière , et reprennent leurs habits ordi-

naires. Quand le cadavre est tombé en pourriture, on en enterre les os près du lieu où il fut exposé.

Le langage religieux des Otaïtiens est différent du langage ordinaire. Ils croient que tout ce qui existe provient de l'union de deux êtres, dont l'un, qui est la divinité suprême, s'appelle *taroataihétoomoo*, et l'autre *tepapa* : celui-ci avait été un rocher. Ils engendrèrent une fille, qui est l'année, laquelle donna naissance aux mois. Les deux premiers êtres formèrent quelques étoiles et quelques plantes qui se sont ensuite multipliées par elles-mêmes. Ils engendrèrent aussi quelques dieux, inférieurs ou *eatuas*, qui ont fait naître le premier homme, d'abord rond comme une boule, mais à qui sa mère étendit les membres par ses soins; il peupla ensuite la terre avec sa mère. Les hommes adorent les *eatuas* mâles; les femmes, les *eatuas* femelles, mais les prêtres officient pour les deux sexes. Cette qualité est héréditaire, et le nombre de ceux qui la possèdent est grand. Leur chef est ordinairement le fils cadet d'une famille distinguée, et il est

respec
instru
Ils con
gation
tahow
est dan

Ils c
deux a
les che
peuple
sur la t
état fut
qui les
pour eu

Le m
vention
prêtres
dans le
accord.
tume de
et sur u
objet la
deux leu

Les m
droits de

respecté presque autant que le roi. Ils sont instruits de toutes les fables de leur religion. Ils connaissent mieux l'astronomie et la navigation que le reste du peuple; et leur nom, *tahowa*, signifie un homme instruit; il en est dans chaque classe.

Ils croient l'âme immortelle, et qu'il est deux asiles pour elle après la mort: un pour les chefs et les principaux, l'autre pour le peuple. Ils ne croient pas que nos actions sur la terre puissent avoir influence sur notre état futur, ni qu'elles intéressent leurs dieux qui les ignorent. Ainsi toute leur vénération pour eux est désintéressée.

Le mariage, à Otaïti, n'est qu'une convention entre l'homme et la femme. Les prêtres n'y interviennent point, non plus que dans le divorce, qui se fait d'un commun accord. Ils n'ont d'inspection que sur la coutume de s'imprimer des figures sur la peau, et sur une espèce de circoncision qui a pour objet la propreté; bien entendu que toutes deux leur rapportent des honoraires.

Les *morais*, ou cimetières y sont des endroits destinés au culte. Les insulaires n'en

approchent qu'avec respect, et en se déconvrant le corps jusqu'à la ceinture; témoignage de soumission qu'ils donnent aussi à leurs rois. Il ne paraissent voir rien de ce qui est l'ouvrage de la main des hommes, quoique chacun d'eux ait un oiseau auquel il fait une attention particulière. Ils ne paraissent attachés à cet oiseau que par l'effet de quelques idées superstitieuses.

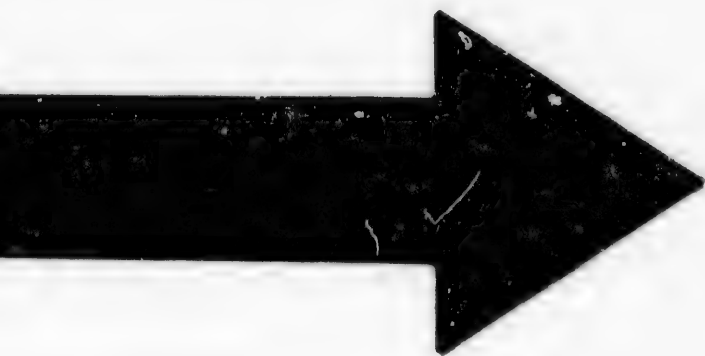
On est affligé de voir un peuple tel que celui d'Otaïti, dont la douceur et la bonté forment essentiellement le caractère, avoir l'horrible usage d'offrir à la divinité des victimes humaines. Dans les entreprises importantes, on immolait ordinairement un homme, et l'on pratiquait ensuite les cérémonies suivantes.

Le corps est déposé dans une pirogue sur le rivage, et deux prêtres sont assis auprès. Le roi se tient à quelque distance des prêtres. Un des assistans des prêtres met un jeune bananier devant le roi; un autre vient lui toucher les pieds avec une touffe de plumes rouges, montées sur des fibres de coco; puis l'un des prêtres du morai fait une longue

prière
tiges d
La pr
leurs a
ence
à une l
mort,
sable,
placem
dans r
prêtres
recom
on enl
l'œil g
suite le
sente a
d'autre
quelqu
un arb
l'on pla
met de
de la vi
du corp
temps,
de sa vo

prière , et envoie de temps en temps des
 tiges de bananier qu'on dépose sur la victime.
 La prière étant finie , les prêtres , suivis de
 leurs acolytes , viennent sur le rivage recom-
 mencent leurs prières , tandis qu'on ôte une
 à une les tiges de bananier de dessus l'homme
 mort , et l'on étend ensuite celui-ci sur le
 sable , les pieds vers la mer. Les prêtres se
 placent autour ; on le découvre , on le met
 dans une direction parallèle à la côte. Les
 prêtres , ayant à la main des plumes rouges ,
 recommencent une prière , pendant laquelle
 on enlève quelques cheveux , et on arrache
 l'œil gauche de la victime. On enveloppe en-
 suite le tout dans une feuille verte qu'on pré-
 sente au roi , qui la renvoie au prêtre avec
 d'autres plumes rouges. Le corps est porté
 quelques pas plus loin , et on le dépose sous
 un arbre , la tête tournée vers le morai , où
 l'on place des paquets d'étoffes , tandis qu'on
 met des touffes de plumes rouges aux pieds
 de la victime. Les prêtres se rangent autour
 du corps , et leur chef parle pendant quelque
 temps , en variant ses gestes et les inflexions
 de sa voix. S'adressant à la victime , il semble





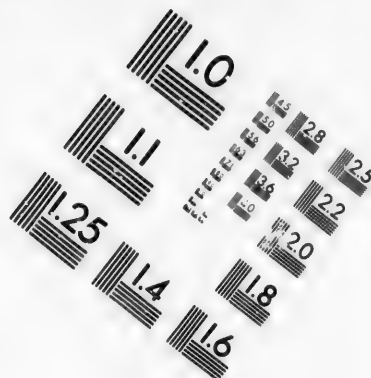
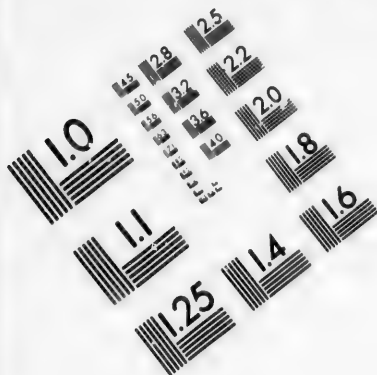
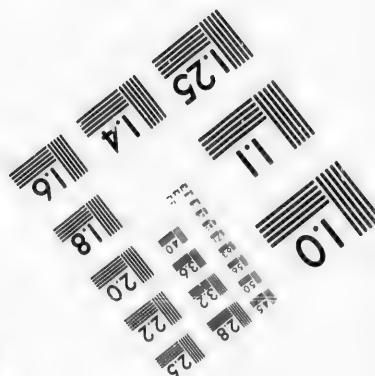
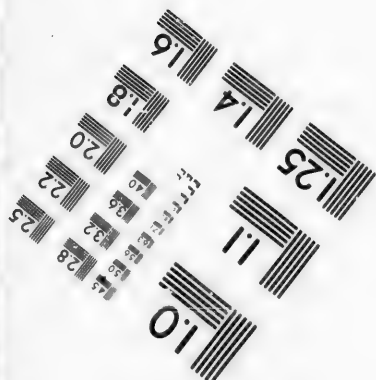
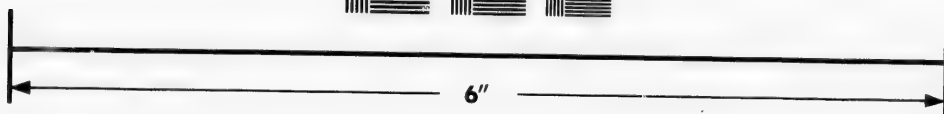
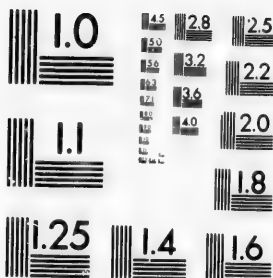


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



lui faire des reproches, lui proposer des questions, et lui demander si l'on n'a pas eu raison de la sacrifier. Il la prie ensuite, comme pour l'engager à obtenir du dieu, la faveur qu'on désire. Après quelques autres semblables grimaces, on porte le corps dans la partie la plus voisine du morai ; les prêtres l'entourent, s'asseyent, prient pendant que leurs acolytes creusent un trou où ils jettent la victime, qu'ils recouvrent de terre et de pierres. On prépare un feu, on fait passer par la flamme un chien auquel on a tordu le cou : ensuite on lui arrache les entrailles, et on les jette dans le feu. On en rôtit encore le cœur, le foie et les rognons ; on en barbouille le corps avec son sang. Deux hommes se mettent alors à frapper du tambour avec force, et un petit garçon fait entendre trois fois des cris perçans, pour inviter le Dieu à se régaler des mets qu'on lui offre, et qu'on place sur un échaffaud ou *whatta*, élevé de six pieds au-dessus de terre : ensuite on se retire.

On dit, et il est encore doux de le croire, que le choix de la victime tombe ordinairement sur des criminels ou des vagabonds, et qu'ils

ne

ne s
où l
d'un
un d
l'inf
imme
être
que
que,
l'âme
time
ce qu
Il par
mais
abomi
souve
Il y
était c
nie d'a
présen
pour l
d'embl
si hun
coutun
exempl

II

r des ques-
 as eu raison
 omme pour
 veur qu'on
 blables gri-
 artie la plus
 entourent,
 urs acolytes
 la victime,
 pierres. On
 la flamme
 : ensuite on
 s jette dans
 eur , le foie
 e corps avec
 ent alors à
 et un petit
 es cris per-
 régaler des
 lace sur un
 x pieds au-
 ire.
 le le croire,
 linaiement
 ls, et qu'ils
 ne

ne sont avertis de leur sort qu'au moment où le coup fatal tombe sur eux. La nécessité d'un semblable sacrifice est déterminée par un des principaux chefs; c'est lui qui désigne l'infortuné, et ce sont ses serviteurs qui immolent la victime. Le roi doit toujours être présent au sacrifice. Les prêtres disent que cet usage est agréable à leur Dieu, et que, pendant la nuit, il se nourrit de l'âme ou de la partie immatérielle de la victime, qui demeure autour du morai jusqu'à ce que le corps soit entièrement détruit. Il paraît que les Otaïtiens n'immolent jamais qu'un homme à la fois; mais que ces abominables sacrifices se renouvellent assez souvent.

Il y a quelque apparence que ce peuple était cannibale, et que de là vient la cérémonie d'arracher l'œil de la victime, et de le présenter au roi, qui ouvre la bouche comme pour le manger. Ils appellent cette espèce d'emblème : *manger l'homme*. Ces hommes si humains ont cependant encore d'autres coutumes bien barbares, comme celle, par exemple, de couper la mâchoire de leurs

ennemis vaincus , et d'offrir le corps à leurs dieux.

Ces Indiens ont à peu près les mêmes armes que les sauvages de l'Amérique , et la même manière de combattre ; mais leurs combats de mer méritent d'être décrits. Les pirogues des deux partis avancent et reculent avec vivacité , et les guerriers placés sur la plateforme , brandissent leurs armes et font mille contorsions. Enfin , après s'être évitées avec dextérité , les pirogues s'abordent de l'avant , les guerriers combattent , les vaincus fuient ou se jettent à la mer. Quelquefois , lorsqu'ils ont résolu de vaincre ou de mourir , ils attachent leurs pirogues , et combattent jusqu'à ce que tous les guerriers de l'une ou de l'autre pirogue soient tués : jamais ils ne font de quartiers ; et , s'ils font des prisonniers c'est pour les immoler le lendemain.

Le gouvernement d'Otaïti est une espèce de gouvernement féodal. En voici les différens ordres. L'*éarée rahie* (*éarée* veut dire chef) est le roi ; après lui est l'*éarée* ou baron , que suit le *manahoun* ou vassal , supérieur au *toutou* ou paysan. Les rois y sont plus

respectés que puissans ; parce que les *éarées* bornent leur pouvoir. Chacun de ceux-ci préside sur un district où il exerce toute l'autorité. Il partage son territoire entre les *manahounis*, dont dépendent immédiatement les *toutous*, qui cultivent la terre, vont chercher le bois et l'eau, vont pêcher et apprêtent les alimens. Chaque *éarée* a une cour nombreuse, composée en partie de ses officiers. Dès qu'ils ont un enfant mâle, c'est lui qui devient *éarée* : son père n'est plus qu'un particulier et son tuteur, à moins qu'il ne le fasse périr. Cet usage a peut-être contribué à former ces sociétés, appelés *areeoys* ou *arrevys*.

Dans les guerres générales, c'est le roi qui commande. Les querelles entre les *éarées* se décident par les sujets. Comme il y a peu d'occasions de crime chez les Otâitiens leur système judiciaire n'est pas compliqué ; la punition du coupable dépend de l'offensé. Il n'y a point de magistrats chargés de la vindicte publique ; mais leurs chefs punissent les fautes quand il ne leur convient pas de les tolérer.

Au reste, la simplicité de la manière de vivre des Otaïtiens, tempère les distinctions qu'admet le système de leur gouvernement, et les détruit même. Tout le monde peut s'y vêtir sans peine, sans efforts. Les plantes y présentent à chaque pas les moyens d'élever un habitation décente, semblable à celle de tout le monde. La fertilité du sol fait qu'avec peu de travail, chacun peut pourvoir à ses besoins. Entre l'homme le plus élevé et l'homme le plus vil, il n'y a pas à Otaïti la distance qui subsiste en France entre un négociant et un laboureur; une affection mutuelle fait qu'ils ne paraissent faire qu'une même famille. L'origine de leur gouvernement est patriarcale : La familiarité qui règne entre le souverain et le sujet y offre des traces de l'antique simplicité. Le dernier homme de la nation parle aussi librement au roi qu'à son égal; il le voit quand il le désire : tous deux font souvent les mêmes travaux. Il est vrai que l'un les fait par plaisir, l'autre par nécessité; mais ces travaux les rassemblent cependant, et par là-même, ne sont point avilissans. Puisse cet état si doux subsister

lon
Eu
d'in
la c

F
vois
d'O
rock
para
vole
les
leur
qui
de s
prés
d'im
plain
arbre
à peu
d'Ota
Le

long - temps ! Puisse la fréquentation des Européens ne pas altérer tant de paix, tant d'innocence, et flétrir un bonheur si pur de la contagion de nos passions et de nos vices !



HUAHEINE.

HUAHEINE est une des îles de la Société, voisine d'Otaïti. Ses productions sont celles d'Otaïti ; mais elles mûrissent plutôt. Les rochers et l'argile des collines de cette île paraissent aussi porter l'empreinte d'un feu volcanique. Les habitations y sont propres ; les hangars sous lesquels ils mettent à l'abri leurs pirogues sont très - grands ; les piliers qui les soutiennent sont quelquefois ornés de sculptures grossièrement travaillées, représentant des têtes d'hommes et de figures d'imagination. Les terrains sont unis, les plaines ombragées par des cocotiers et des arbres à pain. Les mœurs des habitans sont à peu près les mêmes que celles des insulaires d'Otaïti.

Le célèbre et infortuné capitaine Cook y

rencontra un objet qui intéressa vivement sa curiosité : c'était une espèce de coffre dont le couvercle était cousu avec délicatesse, et revêtu de feuilles de palmier. Il était posé sur deux bâtons, et soutenu par de petites consoles de bois très-bien travaillées. Les bâtons semblaient destinés à le porter. La ressemblance de ce coffre, avec l'arche d'alliance des Juifs, est remarquable, d'autant plus que la même conformité existe dans le nom. Il s'appelle *ewharée no Eatua* (*la maison de Dieu.*)

Les insulaires d'Huaheine sont plus vigoureux, plus grands que ceux d'Otaïti; mais ils sont plus paresseux encore. Les femmes y sont, en général, plus jolies que celles d'Otaïti; mais il n'y en a pas d'aussi belles. Les deux sexes y sont timides et moins curieux que dans cette dernière île : ils ne sont pas aussi violens; cependant il est bon, lorsqu'on est au milieu d'eux, de se tenir sur ses gardes.

On nourrit, dans cette île, beaucoup de chiens et de cochons. Les femmes soignent et caressent ces animaux avec une affection singulière : quelquefois, lorsqu'elles ont

per
pré
son
effli
poi
ils
et l
une
man
qui

C
habi
cara
L'île
mais
de F
ses
l'hab
le hé
Le
le ch

vivement
offre dont
atasse, et
posé sur
tites con-
es bâtons
a ressem-
d'alliance
t plus que
e nom. Il
maison de

perdu leurs enfans en bas - âge , elles leur
présentent la mamelle : Les chiens de cette île
sont courts ; ils ont la tête large , le museau
effilé , les yeux petits , les oreilles droites , les
poils lisses , durs et de différentes couleurs ,
ils aboient rarement , hurlent quelquefois ,
et haïssent les étrangers. Ces insulaires ont
une grande vénération pour l'oiseau nommé
martin - pêcheur , qu'ils appellent d'un nom
qui signifie *la Divinité*.



ULIETEA.

plus vigou-
aïti ; mais
s femmes
celles d'O-
belles. Les
as curieux
e sont pas
lorsqu'on
ses gardes.
aucoup de
s soignent
e affection
elles ont

C'EST aussi une des îles de la Société. Les
habitans ont les mêmes mœurs et le même
caractère que ceux d'Otaïti et de Huaheine.
L'île ressemble beaucoup à celle d'Otaïti ;
mais elle est trois fois plus grande que celle
de Huaheine ; ses plaines sont plus larges ,
ses collines plus élevées. Les peuples qui
l'habitent ont une singulière vénération pour
le héron et le martin-pêcheur.

Lorsque le capitaine Cook visita cette île ,
le chef fit jouer devant lui une espèce de

comédie. Trois tambours composaient la musique : il y avait huit acteurs. Le sujet était un vol commis avec adresse ; le voleur y triomphait , quoique par leurs usages ce crime soit puni de la bastonnade.

Ces insulaires connaissent une boisson enivrante qui se fait avec du poivre ; mais les suites de l'ivresse produite par ce breuvage sont funestes. Le poivre passe chez eux pour un signe de paix ; peut-être parce que s'enivrer suppose de la bonhomie. Selon toute apparence , c'est le poivre qui engendre la lèpre , à laquelle ces Indiens sont très-sujets.

Les autres îles de la Société sont *Otaha* , *Bolabola* , *Tubaï* et *Mausua*.

Sur les îles de la Société en général.

Les habitans de ces îles , en général , sont remarquables par la délicatesse de leurs proportions , par les agrémens de leur physionomie , et même par la blancheur relative de leur teint. Ils prennent soin d'augmenter cette blancheur , en se tenant pendant un certain temps dans leurs maisons , en se couvrant d'étoffes , en ne mangeant que du fruit

à p
bla
don
dix
Ra
mar
avo
obl
leur
levé
à de
et à
seul
sont
dét
L
liber
égar
voir
plus
Lors
le tu
fem
Telle
les n

posaient la
. Le sujet
; le voleur
usages ce

ne boisson
re; mais les
e breuvage
ez eux pour
ne s'enivrer
oute appa-
re la lèpre,
ijets.

ont *Otaha*,

général.

général, sont
e leurs pro-
ur physio-
ur relative
augmenter
pendant un
en se cou-
ue du fruit

à pain, auxquels ils attribuent la qualité de blanchir la peau. Ils doivent peut-être la santé dont ils jouissent, à ce qu'ils tirent les neuf dixièmes de leur nourriture des végétaux. Rarement les hommes de la classe inférieure, mangent du cochon, et le chef seul peut en avoir tous les jours. Quelquefois le roi est obligé de défendre d'en tuer; mais quand leur multiplication est rétablie, la défense est levée. Ces insulaires font cinq repas par jour: à deux, à huit, à onze heures le matin; à deux et à cinq le soir. Les femmes y mangent seules, et jamais d'aucun mets délicat. Elles sont obligées de se découvrir, ou de faire un détour, pour éviter les morais.

Les femmes y vivent avec beaucoup de liberté. Mais les hommes exercent, à leur égard, une cruauté qu'il est difficile de concevoir chez ces peuples d'un naturel beaucoup plus doux que les autres nations sauvages. Lorsqu'ils ont un enfant naturel, ils peuvent le tuer. Il est commun de les voir changer de femmes, et de les leur voir battre sans pitié. Telle est la condition des femmes chez toutes les nations sauvages ou peu civilisées.

Toutes ces îles ont des dieux différens, et chacune croit que le sien est le plus respectable ; quelquefois cependant ils en changent. Ainsi les habitans de la péninsule Tierraboo ont substitué *Oraa* ou *Olla*, dieu de Bolabola, aux dieux *Opoona* et *Watooteeree* qu'ils adoraient auparavant. Ils les servent avec assiduité, chargent leurs autels d'animaux et de fruits, et ne font jamais un repas sans mettre à part un morceau pour leur dieu. Ils leur font des sacrifices humains assez fréquens, les honorent par des prières et par des chants souvent répétés. Dans leurs malheurs ils font des présens à un certain être malfaisant et invisible, auquel ils les attribuent.

Ils croient que l'âme voltige autour des lèvres du mourant, qu'elle monte ensuite vers Dieu, qui la mange et qui la rend ensuite dans un lieu où, toutes réunies, elles vivent dans une nuit éternelle. L'âme d'un homme qui est resté éloigné de sa femme, pendant quelques mois avant de mourir, n'a pas besoin d'être mangée par Dieu pour y arriver ; elle s'y rend en droiture. Là elles sont invulnérables, peu sujettes aux passions. Cependant les âmes

enne
l'épo
toute
sembl
de la
Ils
espr
ils on
décl
gés ;
produ
Le
différ
des fl
ce qu
âme
les pi
celui
tremb
metièr
le plu
l'aspec
Tot
contes
diculo

différens, et
us respec-
a changent.
Tierraboo
a de Bola-
eeree qu'ils
nt avec assi-
maux et de
sans mettre
eu. Ils leur
équens, les
des chants
urs ils font
isant et in-

autour des
ensuite vers
nsuitedans
ivent dans
omme qui
adant quel-
pas besoin
ver; elle s'y
ulnérables,
nt les âmes

ennemies s'y battent quelquefois : l'âme de l'époux s'y réunit à celle de son épouse; et toutes deux font des enfans d'une nature semblable à celle qu'ils ont revêtue au sortir de la terre.

Ils croient que leurs dieux ont formé des esprits, qui quelquefois les mangent; mais ils ont la faculté de se reproduire. C'est au déclin de la lune que leurs dieux sont mangés; c'est lorsqu'elle est pleine qu'ils se reproduisent.

Les hommes qui se noient ont un paradis différent des autres. Ils trouvent dans le sein des flots un beau pays, des maisons et tout ce qui peut les rendre heureux. Tout a une âme aux yeux de ces Indiens, les plantes, les pierres mêmes; et leur sort est comme celui des hommes. Ils sont superstitieux, tremblent la nuit dans le voisinage d'un cimetière, croient aux songes, et se dirigent le plus souvent dans leurs entreprises d'après l'aspect de la lune.

Toute leur mythologie se compose de contes aussi incohérens, et de mystères ridicules et contradictoires.

Le roi est très - respecté. Il porte seul le *maro*, longue ceinture ornée de plumes jaunes et rouges, qui sont le symbole de la souveraineté, et possède seul une conque, au son de laquelle tous ses sujets lui apportent des comestibles de toute espèce. On punit de mort celui qui se sert de son nom avec légèreté; on confisque les terres de celui qui blâme son administration. Il n'entre jamais dans les maisons de ses sujets; et, si quelque accident l'y force, on brûle la maison avec tout ce qu'elle renferme.

Chaque insulaire ne peut se marier que dans sa classe. Le *toutou*, qui est l'amant d'une femme d'un rang supérieur, est mis à mort; et leurs enfans sont également mis à mort. Si, au contraire, un vassal, ou *manohoone*, s'abaisse jusqu'à une femme *toutoue*, l'enfant prend le rang de son père, qui est dégradé. Un *toutou* est considéré comme fort peu de chose : sa mort est rachetée, par le meurtrier, par la cession de quelques cochons et de quelques plumes rouges. Le meurtre d'un de ses enfans n'est non plus qu'un léger délit.

CET

renfer

sont, p

plus co

*Hapae**Hamoo*

Le c

éprouv

la natu

douce ;

Le pay

variés c

de plain

partout

est per

arbres,

de gran

le *pand*

qui se

~~~~~

ÎLES DES AMIS.

*Sol, climat, productions.*

CET archipel, placé dans la mer du Sud, renferme plus de cent cinquante îles qui ne sont, pour la plupart, que des rochers. Les plus considérables sont celles de *Tongatoboo*, *Hapaée*, *Eooa*, *Anna - Mooka*, *Vavaoo*, *Hamo*a et *Fééjée*.

Le climat de ces îles est sain. On n'y éprouve ni froid, ni chaleurs extrêmes. Mais la nature leur a refusé à la plupart de l'eau douce ; il est très-rare d'y voir un ruisseau. Le paysage des ces îles, sans avoir les charmes variés d'un mélange de collines, de vallées, de plaines, de ruisseaux et de cascades, offre partout l'image de la fertilité. La verdure y est perpétuelle. Elles sont ornées de divers arbres, tels que le *cocotier*, le *boogo*, espèce de grand figuier à feuilles étroites et époinées ; le *pandanus*, l'*hybiscus*, et quelques autres qui se rapprochent des arbrisseaux. On y

cultive la *banane*, le *fruit à pain*, le *jambu*, l'*écévée*, qui est une espèce de prune, l'*igname*, la *mawhaba*, qui ressemble à nos patates. On y voit plusieurs espèces de *pal-miers*, des *cannes à sucre*, des *gourdes*, des *bambous* et des *figues*.

Quelques-unes de ces îles, comme *Tongotaboo*, reposent sur des rocs de corail. On ne voit dans celles-ci aucune autre espèce de pierre, si ce n'est le caillou bleu qui orne les cimetières, et une pierre noire et luisante dont les habitans font leurs haches. Le climat y est assez variable; le vent qui y souffle le plus communément vient du sud-est. S'il est modéré, le ciel est serein; s'il est fort, le ciel se couvre et il pleut. Les végétaux s'y succèdent avec rapidité, et la végétation n'y est jamais arrêtée.

On trouve dans ces îles des perroquets dont le dos et les ailes sont d'un vert assez faible, la queue blanche, et le reste du corps couleur de chocolat; des perruches de la grandeur d'un moineau, d'un beau vert jaunâtre, ayant le sommet de la tête d'un azur brillant, le cou et le ventre rouges; une autre,

sembl  
tête  
infér  
cram  
chou  
pêch  
blanc  
dons  
le se  
remp  
lever  
mauv  
Le  
îles,  
blanc  
delles  
nouve  
noire  
pluvie  
Ces  
mer le  
blancs  
des pa  
compte  
chons



, le *jambu*,  
prune, l'i-  
nable à nos  
ces de *pal-*  
ourdes, des

omme Ton-  
e corail. On  
autre espèce  
eu qui orne  
e et luisante  
s. Le climat

y souffle le  
-est. S'il est  
est fort, le  
végétaux s'y  
gétation n'y

s perroquets  
n vert assez  
este du corps  
uches de la  
eau vert jau-  
te d'un azur  
s; une autre,

semblable à la colombe, qui a le haut de la tête et les cuisses bleues, le cou, la partie inférieure de la tête et une partie du ventre cramoisis, et le reste d'un joli vert; des chouettes, des coucons, de petits martins-pêcheurs d'un bleu verdâtre, ayant un collier blanc; une espèce de grive qui a deux cordons jaunes à la racine du bec, et qui est le seul oiseau chantant de cet archipel. Il remplit les bois d'un ramage mélodieux au lever de l'aurore, le soir, et à l'approche du mauvais temps.

Les oiseaux marins qu'on trouve dans ces îles, sont les canards, les hérons bleus et blancs, les oiseaux du tropique, les hirondelles de mer blanches, une autre espèce nouvelle, couleur de plomb, qui a la tête noire, un petit courlis bleuâtre, un grand pluvier tacheté de jaune.

Ces îles nourrissent encore des serpents de mer longs de trois pieds, variés d'anneaux blancs et noirs, des scorpions, des lézards, des papillons, de grosses araignées. On y a compté cinquante espèces d'insectes. Les cochons et les lézards sont les seuls quadrupèdes

qu'on y trouve. On y nourrit beaucoup de volailles, et leur chair est un mets délicieux.

*Naturels , mœurs et coutumes.*

Les hommes et les femmes y sont de la même taille que les Européens. Le teint de tous est d'une légère couleur de cuivre. Ils ont des traits réguliers, et sont vifs, gais, animés. Les femmes y sont babillardes, joyeuses, libres, et cependant modestes. Leurs cheveux sont noirs; ils les portent courts; ils se rasent, et ont de belles dents jusque dans un âge avancé. Les hommes s'y tatouent du milieu de la cuisse à la jambe; les femmes ne le sont que sur les bras et les doigts. Ils sont nus, et oints de la ceinture en haut. Une pièce de natte ou d'étoffe pend de la ceinture jusqu'aux genoux. Leurs ornemens sont des amulettes, des coquillages, des nacres de perle, des écailles de tortue, des colliers et bracelets d'os, des anneaux d'écaille très-bien faits. Les femmes ont quelquefois un tablier fait des fibres extérieures de la coque des noix de coco, parsemé de morceaux d'étoffe coupés

en c  
coq  
Ils  
moi  
en c  
des  
qu'i  
Il  
L'u  
trou  
tami  
arbr  
mus  
L  
de l  
airs  
tant  
les a  
défer  
femn  
bras  
Com  
leurs  
ont l  
plusi

aucoup de  
délicieux.

es.

sont de la  
Le teint de  
ivre. Ils ont  
is, animés.

, joyeuses,  
urs cheveux  
s se rasent,  
ans un âge  
t du milieu  
s ne le sont  
s sont nus,  
ne pièce de  
e jusqu'aux  
s amulettes,  
perle, des  
et bracelets  
en faits. Les  
lier fait des  
des noix de  
toffe coupés

en étoile, en demi-lune, en carré, garnis de coquillages, et couverts de plumes rouges. Ils fabriquent des étoffes, comme à Otaïti, moins fines, mais plus durables; et les teignent en différentes couleurs. Ils font des paniers, des nattes, et tous leurs ouvrages montrent qu'ils ont du goût pour le dessin.

Ils ont plusieurs instrumens de musique. L'un est une grande flûte de bambou à quatre trous, dont ils jouent avec le nez. Ils ont des tambours qui ne sont autre chose que des arbres creux qui rendent un son sourd, moins musical que celui d'un tonneau vide.

Les femmes chantent dans leurs momens de loisir. Leurs chansons sont faites sur des airs assez monotones; mais elles déploient tant de grâces dans les mouvemens dont elles les accompagnent, qu'il est impossible de se défendre des émotions les plus douces. Ces femmes sont belles; elles ont sur-tout les bras et les mains d'une perfection achevée. Comme elles restent assez constamment dans leurs habitations ou à l'ombre des arbres, elles ont le teint moins brun que les hommes, et plusieurs même l'ont assez blanc.

Ces insulaires ont la même manière de saluer que les Zélandais, c'est - à - dire, de frotter leur nez contre celui de la personne qu'ils saluent. Pour remercier, ils mettent sur la tête ce qu'on leur donne. Le plus grand nombre d'entre eux manque d'un doigt, souvent de deux. C'est une mutilation qu'ils se font à la mort de leurs parens, ou par superstition, dans l'espoir de guérir de maladies graves. Ils se brûlent aussi près de l'os de la joue, et s'y font des incisions, sans doute par remède. On n'y voit ni malades, ni boiteux, ni estropiés. Ils paraissent soumis à des chefs qui reconnaissent un supérieur. Ils cultivent et ne vivent que du produit de leur culture. Personne, chez eux, ne manque de ce qui est nécessaire à la vie. La joie est sur tous les visages, et l'aisance répandue dans toutes les classes du peuple.

Les dartres paraissent être la maladie la plus commune de ce peuple. Elles y dégénèrent en ulcères, et quelques-uns en perdent le nez ; mais rarement les maladies les empêchent de sortir de chez eux, et ils ont le bonheur d'ignorer celles qui sont produites

par  
cont  
L  
péni  
de l  
étoff  
et e  
autre  
Les  
nir.  
des  
avec  
cond  
ne le  
riten  
On  
îles d  
qui l  
un p  
fortes  
reste  
en de  
de co  
pieds  
lit.

par l'indolence ou par une manière de vivre contraire à la nature.

Les occupations des femmes ne sont pas pénibles. Elles vivent retirées dans l'intérieur de leurs maisons, où elles fabriquent leurs étoffes, font des peignes, de petits paniers, et entrelacent des grains de verre. Tous les autres travaux sont du ressort des hommes. Les deux sexes aiment l'oisiveté et à se réunir. Les femmes, dans ces réunions, font des concerts de voix; les hommes en font avec une espèce de flûte. Les femmes se conduisent très-bien avec leurs époux, qui ne les estiment pas autant qu'elles le méritent.

On ne voit ni bourgs ni villages dans les îles des Amis. Chaque maison a sa plantation qui l'entoure. Le plancher des maisons est un peu élevé, couvert de nattes épaisses et fortes. On les ferme du côté du vent, et le reste est ouvert. Tous les meubles consistent en des vases de bois, des coquilles de noix de coco, des coussins ou escabeaux à quatre pieds. Le vêtement et une natte y servent de lit.

Les femmes des îles des Amis mangent avec les hommes. L'heure des repas n'est pas fixée ; mais ils en font toujours un pendant la nuit. Ils se lèvent et se couchent avec le soleil. Ils employent le jour à se visiter , à causer ensemble , à exécuter des danses ou de petits concerts.

Ainsi que nous l'avons déjà dit , les femmes tiennent une conduite fort réservée , et cette décence dans les mœurs , est commune à tous les heureux habitans de ces îles. Selon le parti qu'elles embrassent , les femmes sont des modèles parfaits de sagesse , ou servent d'exemples finestes d'une vie irrégulière. Ces femmes coupables font une classe à part que l'on rejette avec mépris , et qui jamais ne se mêle avec le reste de la société.

Les deux sexes ont , à peu de chose près , le même vêtement. C'est une pièce d'étoffe ou de natte assez longue pour faire un tour et demi sur les reins , où elle est arrêtée par une ceinture ou une corde. Double sur le devant , elle tombe comme un jupon jusqu'au milieu de la jambe. La partie qui est sur les reins , fait plusieurs plis , en sorte qu'en la

déve  
assez  
épaui  
Les g  
sont r  
disting  
plus p  
qu'un  
ou un  
Ils pas  
et ils e  
Les  
plumes  
coiffe ;  
diadèm  
quefois  
matière  
ardeurs  
Leur  
kahalla  
Les lob  
endroits  
driques  
petits ro  
d'une p

développant dans toute son étendue, il y a assez d'étoffe pour envelopper et couvrir les épaules qui restent presque toujours nues. Les grandes pièces d'étoffes et les belles nattes sont réservées pour les insulaires d'un rang distingué; le bas peuple s'habille de pièces plus petites, et le plus souvent il ne porte qu'un pagne de feuilles de certaines plantes, ou une natte qui le serre en forme de ceinture. Ils passent cette natte entre leurs cuisses, et et ils en couvrent leurs reins.

Les chefs se coiffent avec des chapeaux de plumes rouges. Ces chapeaux n'ont point de coiffe; on les attache sur le front comme un diadème. Les autres insulaires portent quelquefois de petits bonnets, faits de diverses matières communes, pour se préserver des ardeurs du soleil.

Leur parure, la plus ordinaire, est le *kahalla*, ou collier de fleurs odoriférantes. Les lobes de leurs oreilles sont percés en deux endroits; ils y placent des morceaux cylindriques d'ivoire longs de trois pouces, ou de petits roseaux de la même grandeur, remplis d'une poudre jaune. Cette poudre sert de

ronge aux femmes qui s'en frottent tout le visage. Aux fêtes publiques, les danseuses portent sur elles des guirlandes d'une espèce de rose, et d'autres fleurs de couleur cramoisie, ou même de feuilles d'arbres découpées sur les bords avec beaucoup de délicatesse. Leurs ballets sont remarquables. Les mêmes acteurs dansent et chantent à la fois avec une précision, une agilité et des grâces qui étonnent les Européens eux-mêmes. Ils aiment à donner des fêtes, pendant la nuit, au flambeau. Le lieu de la scène est ordinairement sous des arbres, au bord de la mer.

Les hommes et les femmes peignent leur chevelure, naturellement noire, en brun, pourpre ou orange. Quelques-uns coupent leurs cheveux d'un côté, et les laissent du côté opposé dans toute leur longueur naturelle; d'autres se rasent la tête, et ne laissent qu'une touffe de cheveux près de l'oreille; d'autres enfin, et se sont les mieux avisés, les laissent flotter sur leurs épaules, en toute liberté : les femmes en général les portent courts. Les hommes se coupent la

barbe  
le plu

La

fort av

roi; m

des d

impur

méccr

avoir p

la rési

princip

qualific

iles son

serviteu

dé seig

s'assied

du resp

et l'on

pieds. I

dangere

de suje

des doi

dieux fa

de lois e

nombre



barbe ; mais hommes et femmes s'épilent avec le plus grand soin sous les aisselles.

La science du gouvernement ne paraît pas fort avancée dans les îles des Amis. Il y a un roi ; mais un roi qui ne peut rien sur les chefs des différens districts. Ceux-ci tyrannisent impunément les insulaires , et , s'ils sont mécontents du roi , ils le mettent à mort après avoir pris l'avis de la nation. *Tougataboo* est la résidence ordinaire du souverain et des principaux des îles de l'archipel. Elle est qualifiée du titre de *terre des chefs*. Les autres îles sont désignées sous le nom de *terre des serviteurs*. Le peuple donne au roi le nom de *seigneur du soleil et du firmament*. On s'assied en sa présence pour lui témoigner du respect ; quelquefois on se prosterne , et l'on pose la tête sous la plante de ses pieds. Lorsque le roi, ou l'un des chefs, est dangereusement malade , un grand nombre de sujets se coupent une articulation d'un des doigts de la main , pour lui rendre les dieux favorables. Ces insulaires n'ont point de lois écrites. Elles sont verbales et en petit nombre , et se gravent ainsi facilement dans la

mémoire. Par-là , ils évitent les interprétations , les commentaires et les procès.

L'avenir les inquiète peu. Tout entiers au présent , les jouissances temporelles sont seules à leur portée , et ils ne demandent rien au-delà à leur dieu suprême ; ils l'appellent *kallafootonga* , et lui donnent le sexe de la femme. Quantité de dieux subalternes sont subordonnés à la grande divinité. Ils sont généralement persuadés que les dieux ne s'occupent des hommes , que jusqu'à l'instant de leur trépas. Le dieu qui préside à la mort , se nomme *Gooleho*. Ils croient à la vie à venir ; mais seulement pour leurs chefs. Pour le pauvre peuple ( *vulgum pecus* ) , il est mangé tout entier par l'*oata* , oiseau des cimetières : c'est le corbeau de nos contrées. Ils définissent l'âme , la vie ou le principe vivant. La superstition les a rendus aussi barbares que les autres peuples de l'Amérique et de la mer du Sud , et , dans les occasions importantes , ils immolent à leurs dieux des victimes humaines. Ainsi donc le fanatisme peut effacer , dans l'homme , les plus beaux traits qu'y ait gravés la Divinité. Il peut changer

en

en tigres féroces les êtres les plus privilégiés de la nature , ceux qu'elle s'est plu sur-tout à composer de douceur , de grâce et d'innocence !

*Fêtes , cérémonies funèbres.*

Voici quelques nouveaux détails qui compléteront l'histoire des îles des Amis.

Cook décrit ainsi un divertissement qui lui fut donné par Earoupa, chef de l'île de Koa.

Je fus à peine assis, dit-il, qu'à gauche je vis paraître cent insulaires chargés d'iguames, de bananes, de fruits à pain et de cannes à sucre, qu'ils déposèrent, et dont ils firent deux pyramides, tandis qu'à droite on faisait la même cérémonie et les mêmes pyramides. Sur les unes, ils déposèrent deux cochons et six pièces de volaille ; sur les autres, six cochons et deux tortues. Deux chefs s'assirent auprès des pyramides.

Ensuite des guerriers percèrent la multitude rangée en cercle, et défilèrent devant nous. Ils firent diverses évolutions et se reti-

rèrent, puis rentrèrent en lice pour nous donner le spectacle d'un combat singulier. Un champion s'avancait et déliait du geste ceux qui étaient assis. Si l'on acceptait le défi, les deux champions combattaient jusqu'à ce que les armes de l'un fussent brisées. Le vainqueur venait s'accroupir devant le chef, et s'éloignait ensuite ; deux ou trois cris de joie célébraient sa victoire. Entre ces combats singuliers, il y en avait de lutte et de pugilat. Deux grosses femmes entrèrent en lice, et se chargèrent à coups de poing, avec autant d'adresse que les hommes. Deux jeunes filles voulurent les imiter ; mais deux femmes âgées vinrent les séparer : il se donna des coups violens dans ces jeux, mais rien n'altéra la gaîté.

Bientôt après succéda un autre spectacle : ce fut une danse, où ces Indiens développèrent une adresse et une précision extrêmes. Elle fut exécutée par cinq cents hommes, chacun tenant en main un instrument semblable à une petite pagaie. Ils l'agitaient de certaines manières, que toutes répondaient aux mouvemens du corps. Ils se rangèrent

sur trois lignes , et , par leurs évolutions , ceux qui s'étaient trouvés sur les derrières se trouvèrent en front ; on les vit , par des mouvemens très-vifs , se former en lignes , en demi-cercle , en deux colonnes , la danse grotesque de l'un d'eux , termina l'exercice. Deux troncs d'arbres creusés , sur lesquels on frappait , se firent toujours entendre ; un concert de musique vocale dirigeait les mouvemens ; enfin tout se fit avec tant de justesse et de promptitude , que ce spectacle serait applaudi même en Europe. De tous les instrumens d'Europe , ces Indiens n'écoutent volontiers que notre tambour ; tous les autres instrumens , et sur-tout le cor , n'excitent que le mépris.

Le lendemain , continue Cook , je leur fis à mon tour voir nos exercices militaires , et le soir nous tirâmes des feux d'artifices ; les fusées d'eau furent ce qui les étonna le plus ; notre musique les amusa faiblement. L'intervalle entre nos exercices et nos feux fut rempli par les combats des insulaires à la lutte et au pugilat. Le défi dans la lutte est un coup sec , que le premier qui s'avance ,

dans l'arène, frappe sur son coude. S'il se présente un combattant, ils s'approchent, se sourient, se prennent par la ceinture, s'efforcent de s'entraîner, de se soulever, de se balancer dans l'air, de se jeter sur le dos; quand leurs forces sont égales, ils se serrent de plus près, ils entrelacent leurs jambes, et cherchent à se renverser; ils déploient dans ces assauts une force prodigieuse; leurs muscles sont si tendus, qu'on les croirait prêts de se rompre. Le vaincu se retire, le vainqueur s'assied, et l'on annonce son triomphe par des chants. Quelquefois cinq ou six font ces défis à la fois; tout se termine amicalement. Dans le pugilat, les champions changent de position à chaque pas; un de leurs bras est étendu en avant, l'autre par derrière; d'une main ils tiennent une corde dont ils se serrent le poignet; ils visent à la tête, se portent des coups sur les flancs, se battent des deux mains et avec ardeur, tournent sur le talon quand ils ont frappé leur adversaire, et lui donnent un second coup de l'autre main par derrière; c'est le coup où ils mettent le plus d'adresse. Ces combats durent peu; les in-

sulaires semblent préférer ceux de la lutte ; quelques Anglais voulurent combattre , et furent toujours battus.

Je remarquai, continue toujours Cook, que les étrangers que les fêtes ou la curiosité de nous voir, ou le désir de commercer, avaient amenés, vivaient sous des hangars faits à la hâte, ou sous des arbres et des buissons. Nous rencontrâmes une demi-douzaine de femmes qui soupaient. Deux d'entr'elles recevaient les morceaux que les autres leur mettaient dans la bouche ; j'en demandai la raison : c'était parce qu'elles avaient lavé chacune un cadavre, et que cette opération ne leur permettait pas de toucher aucun aliment pendant un certain nombre de mois.

Nous accompagnâmes le roi à une cérémonie funèbre d'un de ses fils mort. Il avait revêtu une nouvelle pièce d'étoffe, sur laquelle était une natte déguenillée qui, dans une occasion semblable, avait servi à ses pères. Son cortège était sous le même accoutrement ; mais leurs nattes paraissaient moins vieilles. La marche s'ouvrait par dix personnes qui avaient un rameau verd autour du cou.

On entra enfin dans un petit enclos où était une jolie maison ; un homme assis en gardait la porte. Là , chacun ôta son rameau et le jeta. Le roi s'assit , ses sujets l'imitèrent. Cent vieillards , affublés comme le roi , se joignirent à la troupe ; on fit gravement la *kava* ( 1 ) ; on la buvait dans des feuilles de bananier qu'on jetait à terre lorsqu'elles étaient vides , et que les domestiques relevaient pour les faire remplir de nouveau. Tous gardaient le silence : enfin on se leva , on se dispersa , et la cérémonie fut terminée.



#### L'ÎLE DE PAQUES.

L'ÎLE de Pâques est au sud-est des îles de la Société , au trentième degré de latitude

---

( 1 ) La *kava* , est une espèce de poivre. On se sert de sa racine , qu'on brise et qu'on mâche ; puis on la rejette dans un vase de bois où l'on verse de l'eau : on mêle le tout avec les mains. Cette liqueur enivre ou produit l'engourdissement de l'opium. Les habitans en boivent souvent , et cependant elle a un goût si désagréable , qu'ils ne la boivent pas sans grimacer et frissonner.



os où était  
en gardait  
neau et le  
imitèrent.  
le roi, se  
vement la  
feuilles de  
orsqu'elles  
ques rele-  
nouveau.  
n se leva,  
terminée.

des îles de  
e latitude

On se sert de  
on la rejette  
: on mêle le  
ou produit  
s en boivent  
désagréable,  
sonner.

australe. Le sol en est élevé d'environ vingt pieds au - dessus du niveau de la mer ; les montagnes sont à sept ou huit cents toises dans l'intérieur ; et du pied de ces montagnes le terrain s'abaisse en pente douce vers la mer. Cet espace est couvert d'une herbe qui est propre à nourrir les bestiaux ; cette herbe recouvre de grosses pierres qui ne sont que posées sur la terre, et qui lui conservent sa fraîcheur et son humidité. Elles servent à suppléer, au moins en partie, à l'ombre salutaire des arbres que les habitans de l'île, ont eu l'imprudence de couper dans des temps, sans doute, très - reculés ; ce qui a exposé leur sol à être calciné par l'ardeur du soleil, et les a réduits à n'avoir ni ravins, ni ruisseaux, ni sources. Ils ignoraient que, dans les petites îles, au milieu d'un océan immense, les arbres seuls peuvent donner de la fraîcheur à la terre, parce qu'ils condensent, qu'ils arrêtent les nuages, et entretiennent ainsi sur les montagnes, une pluie presque continuelle qui se répand en sources ou en ruisseaux dans les différens quartiers.

Les îles qui sont privées de ces avantages, sont réduites à une sécheresse horrible, qui, peu à peu, en détruit les plantes, les arbustes, et les rend presque inhabitables. Il est à croire que les autres îles de la mer du Sud, ne sont arrosées que parce qu'il s'y est trouvé des montagnes inaccessibles, où il a été impossible de couper le bois. Ainsi la nature n'a pas été plus libérale pour ces derniers insulaires qu'en leur paraissant plus avare, puisqu'elle s'est réservé des endroits où ils n'ont pu atteindre.

Les insulaires de Pâques, ressemblent aux Otâitiens, mais leurs traits sont moins agréables : ils sont tatoués ; leurs oreilles sont grosses, et le bas en est très-allongé et percé d'un trou où l'on peut mettre quatre ou cinq doigts. Les habits de ces Indiens consistent en un ceinturon, d'où pend un morceau d'étoffe ou un réseau ; un petit nombre ont des manteaux peints en jaune, qui descendent jusqu'aux genoux. Ils ont, pour armes, des lances armées à la pointe d'un morceau triangulaire d'une lave noirâtre et transparente,

et  
rés  
plac  
épa  
son  
por  
bru  
taill  
visag  
hom  
visag  
tête  
gran  
d'én  
brun  
plun  
et la  
natte  
d'ore  
Le  
pierr  
gens  
feuill

et des massues sculptées à une extrémité.

Leurs traits sont minces et comme resserrés, mais non sauvages; leur nez est un peu plat entre leurs yeux, leurs lèvres moins épaisses que celles des nègres; leurs cheveux sont noirs, courts et bouclés; les femmes les portent longs; leurs yeux sont petits et d'un brun foncé. Tous ces insulaires sont d'une taille fort médiocre: Les femmes portent au visage des piqures en guise de mouches; les hommes, comme nous l'avons dit, ont le visage et le corps tatoués. Ils portent à leur tête un cercle d'herbe tressée, couvert d'un grand nombre de longues plumes noires, ou d'énormes chapeaux de plumes de goëland brun, ou d'un cerceau de bois entouré de plumes blanches; les femmes ont un grand et large chapeau pointu en avant, et fait de nattes; elles ont des colliers et des pendans d'oreilles de coquillages.

Les maisons et cabanes sont assises sur des pierres; elles sont formées de pieux convergens au sommet, recouverts de nattes et de feuilles de cannes à sucre; la porte est un trou

de deux pieds de haut ; l'intérieur en est vide pendant le jour , les habitans ne les occupent que la nuit : on voit aussi des cavités dans la terre , qui leur servent d'asile. Leurs cabanes sont entourées de plantations de cannes à sucre , hautes de dix pieds , et de bananiers qui croissent dans des trous profonds d'un pied , pour recueillir et conserver la pluie autour de la plante. Ils boivent le jus du premier végétal , en place d'eau douce qu'ils n'ont pas.

Ces Indiens sont voleurs ; du reste , ils sont doux , hospitaliers et confians : leurs femmes sont loin de ressembler aux Otaïtiennes pour la décence et les grâces ; elles n'ont aucune idée de modestie ; cependant on peut remarquer qu'elles sont attachées à leurs maris.

Ces peuples ont des chefs ; mais ils ne paraissent pas les respecter ni leur obéir. Dans cette île , l'égalité naît de la pauvreté ; car , si l'on en excepte quelques végétaux , qui sont , il est vrai , d'une excellente qualité , l'île produit très-peu de choses. On y a trouvé beaucoup d'oiseaux , mais point d'autres

quad  
chien  
ressor  
Sud ,

Ce  
positi  
civilis  
geurs.

des pl  
des b  
jusqu'

que c  
élevaie  
ils sub

ceaux  
espèce  
d'une

pilés su  
dont n  
vénérat

aucun  
il para  
qu'ils c  
paraît g  
la mer

ur en est  
ne les oc-  
les cavités  
île. Leurs  
ations de  
ds, et de  
rous pro-  
conserver  
vent le jus  
eau douce

te, ils sont  
rs femmes  
ennes pour  
ont aucune  
eut remar-  
s maris.

is ils ne pa-  
béir. Dans  
vreté; car,  
étaux, qui  
te qualité,  
n y a trouvé  
nt d'autres

quadrupèdes que les rats tres-sauvages. Les chiens et les cochons, qui sont d'une si grande ressource pour les autres îles de la mer du Sud, ne se trouvent pas dans l'île de Pâques.

Ce peuple a des monumens dont la composition paraît être au - dessus du degré de civilisation dans lequel l'ont trouvé nos voyageurs. Ils sont élevés, pour la plupart, sur des plates-formes de pierre, et représentent des bustes d'hommes qui ont quelquefois jusqu'à quatorze pieds de hauteur. Il paraît que c'étaient des espèces de statues qu'ils élevaient à leurs chefs; mais, aujourd'hui, ils substituent à ces colosses de petits monceaux de pierres en forme de pyramide. Ces espèces de mausolées, qui sont l'ouvrage d'une heure pour un seul homme, sont empilés sur le bord de la mer. Quant aux bustes dont nous avons parlé, les Indiens ont de la vénération pour eux; mais ils ne leur adressent aucun culte. Ces peuples n'ont point d'idoles; il paraît qu'ils reconnaissent un Dieu, et qu'ils croient à une autre vie; dogme qui paraît généralement répandu dans les îles de la mer du Sud.

~~~~~

LES ÎLES MARQUISES.

Ces îles ont été appelées ainsi, parce qu'elles ont été découvertes par le marquis de Mendoc. Les principales sont *la Dominica*, l'île *Hood* et l'île *Christine*. La Dominica est montueuse, stérile au nord-est ; mais , au nord , elle a de belles vallées ombragées d'arbres ; au centre sont des rochers escarpés , et des sommets creux qui annoncent d'anciens volcans. La partie orientale est élevée , perpendiculaire , déchiquetée en obélisques et en ravins. Les îles Marquises sont placées sous le neuvième degré de latitude australe.

L'île Christine est bien ombragée , bien arrosée et très - fertile ; l'aspect en est très-agréable.

Les habitans de ces îles sont bien faits , d'une jolie figure , d'un teint jaunâtre - obscur , que des piqures rendent presque noir. Les jeunes gens qui ne sont point encore tatoués , sont d'une beauté frappante. Tous sont grands , agiles et robustes. Le teint des

ins
des
les
blau
Leu
san
vête
L
peau
phys
yeux
forts
d'ha
Un
coco
lante
leur
fréga
aplati
de ha
bois
la po
cordo
Auto
leurs

insulaire de la *Madelaine*, qui est aussi une des *Marquises*, est presque blanc. Ils ont les yeux beaux, le regard doux, les dents blanches, bien rangées, et les cheveux blonds. Leur belle carnation annonce la force et la santé. Les naturels de cette île n'ont point de vêtements.

Les traces que ces Indiens se font sur la peau, sont symétriques et se répondent. Leur physionomie est ouverte et franche, leurs yeux sont grands et noirs, leurs cheveux forts, noirs et bouclés. Ils ne portent point d'habits, mais ils sont chargés d'ornemens. Un large diadème fait de fibres de noix de coco, orné au devant de deux écailles brillantes trouées de différentes manières, pare leur front, où ils ont un cercle de plumes de *frégate*. Deux morceaux de bois ovales et aplatis, bouchent leurs oreilles. Une espèce de hausse-col, faits de petits morceaux d'un bois léger joints avec de la gomme, pend sur la poitrine des chefs; les autres portent un cordon auquel est attaché un coquillage poli. Autour de leur ceinture, de leurs bras, de leurs genoux, de la cheville du pied, sont

des touffes de cheveux. Ces derniers ornemens sont ceux qu'ils regardent comme les plus précieux.

Leurs cabanes sont assises sur des pierres, ce qui semblerait annoncer que leur pays est sujet aux inondations. Elles sont faites de cannes de bambou, et le toit est composé de petits bâtons couverts de feuilles d'arbre à pain et de noyer.

Les femmes, de ces îles, ne sont point tatouées, et sont pleines d'agrémens et de grâces; elles peuvent le disputer pour la beauté aux femmes d'Otaïti. Elles ont à peu près les mœurs de celles de l'île de Pâques; elles ne portent qu'un seul manteau d'étoffe de mûrier, qui descend jusqu'aux genoux.

Les danses, les tambours, la musique de ces insulaires, ne diffèrent en rien des danses, des tambours et de la musique d'Otaïti. Le peuple y est moins propre dans ses repas; mais pour la propreté du corps, et pour tous les soins qu'elle commande ils l'emportent de beaucoup sur les habitans d'Otaïti. On n'y remarque pas autant d'opulence et de luxe, mais ces insulaires jouissent du néces-

sair
por
fait
jouir
qu'i
tiem
ont
civil
l'aut
naire

L
1790
archi
ces ci
mune
est le
tatoua
des h
sent
sembl
femm

saire, et ils sont tous égaux, actifs, bien portans, et rien ne peut les priver de ce qui fait leur bonheur. La santé robuste dont ils jouissent, est bien préférable aux sensualités qu'ils ne connaissent pas encore. Les Otaïtiens mènent une vie sensuelle; mais ils ont perdu en liberté, ce qu'ils ont acquis en civilisation. Une partie y vit des travaux de l'autre; et c'est la marche naturelle et ordinaire des sociétés (Cook, deuxième voyage).



NOUVELLES MARQUISES.

Le capitaine Marchand a découvert, en 1790, cinq nouvelles îles de cet intéressant archipel. Tout indique que les habitans de ces cinq îles nouvelles, ont une origine commune avec les *Mendoçains*. Leur vêtement est le même, celui de la nature; mais le tatouage n'y est pas si général. La stature des hommes, quoique aussi haute, ne présente pas non plus la même perfection d'ensemble qu'on admire aux Marquises. Les femmes de l'île *Marchand*, ne le cèdent pas

cependant pour les charmes de la figure, l'élégance de la taille, à celles des îles de Mendoce. Elles sont d'un caractère très-doux et même timide. Elles vivent beaucoup entr'elles, et ne s'approchent qu'avec crainte d'un étranger. Soumises envers leurs maris, tendres pour leurs enfans; elles ont, en général beaucoup de pudeur et de modestie. Malgré leur timidité naturelle, elles offrent cependant l'hospitalité avec cette vive sollicitude, l'un des traits caractéristiques des sauvages. La décence préside aussi à leur vêtement, composé d'une étoffe faite avec le *morus papyrifera*, à la manière d'Otaïti. Les mœurs, les traits, le caractère des naturels des autres îles de ce petit archipel, sont à peu près les mêmes qu'à l'île *Marchand*.



MANGÉÉA.

MANGÉÉA est une île découverte par le capitaine Cook, dans la mer du Sud. Elle est de médiocre grandeur, d'un aspect agréable, et peut s'apercevoir à dix lieues de

dist
abo
la p
C
l'att
tion
raier
aux
jouir
de la
Les
desti
gros
Peut
flatte
pour
les M
ont,
n'ave
craint
teme
parve
et de
beau
la per

la figure,
des îles de
e très-doux
aucoup en-
avec crainte
eurs maris,
es ont, en
e modestie.
elles offrent
vive solli-
stiques des
si à leur vè-
aite avec le
Oaïti. Les
les naturels
pel, sont à
rchand.

verte par le
i Sud. Elle
l'un aspect
lix lieues de

distance. Elle est bien peuplée, et pourvoit abondamment aux besoins peu multipliés de la peuplade qui l'habite.

Ce petit morceau de terre isolé mériterait l'attention de quelques Européens bien intentionnés. Quelques amis des hommes pourraient y tenter une mission, et apprendre aux insulaires l'art de perfectionner leurs jouissances, et d'ajouter aux dons simples de la nature, les fruits cultivés de nos climats. Les Mangeéns paraissent satisfaits de leur destinée : mais, qu'est-ce qu'un bonheur grossier dont on ne saurait se rendre compte ? Peut-on se dire véritablement heureux, et se flatter de l'être long-temps, tant qu'on ignore pourquoi et comment on l'est ? Cependant les Mangeéns, tels qu'on les a découverts, ont, pour eux, l'expérience de ce dont nous n'avons que la théorie. Sans effort et sans crainte, ils se trouvent à ce degré de contentement auquel nous avons bien de la peine à parvenir avec toutes les ressources de l'art et de l'instruction. Devraient-ils nous savoir beaucoup de gré, si en voulant les avancer vers la perfectibilité, nous les amenions précisé-

ment au point où nous en sommes ? Si le cœur humain ne peut quitter un extrême , que pour se jeter dans l'autre , une *félicité d'instinct* est encore préférable à une corruption raisonnée.

Les habitans de Mangeéa tiennent beaucoup des insulaires d'Otaïti , pour l'organisation extérieure et pour la manière de vivre habituelle. Ils ont le penchant le plus vif pour tous les plaisirs qu'ils recherchent avec une constante avidité ; c'est là leur unique étude , la seule pensée de leur vie , et ils emploient à les varier tous les instans de la journée. Ils sont , pour tout le reste , d'une insouciance inconcevable , au point même d'oublier leur propre défense. Ils ont diverses espèces de jeux , auxquels ils se livrent avec une espèce de fureur ; mais la danse est leur passion favorite.

Leur peau est douce , et leurs muscles sont très-peu prononcés. Leur teint est basané , leur taille moyenne et bien proportionnée , mais robuste et disposée à l'embonpoint. Ils parlent un dialecte de l'idiome otaitien ; mais leur prononciation , comme celle des

Zél
uns

Eat

Hee

Ere

Mar

Aa.

Aou

Taa

Wan

Mah

Com

Nao

Matt

Taid

Il.

mass

men

pour

exce

cuisse

Quel

riche

sur

diffé

Zélandais, est plus gutturale. Voici quelques-uns des mots de leur langue.

<i>Eatooa</i>	Dieu.
<i>Heetaia</i> , <i>Matooa</i> .	Soleil.
<i>Ereckée</i>	Chef, roi.
<i>Manna</i>	Grand.
<i>Aa</i>	Oui.
<i>Aoure</i>	Non.
<i>Taata</i>	Homme.
<i>Waheine</i>	Femme.
<i>Maheine</i>	Fille.
<i>Coma</i>	Baiser.
<i>Nao</i>	Ami.
<i>Matla</i>	Bon.
<i>Taia</i> , <i>Aoaté</i> . .	Étoffe, ou arbre dont on la tire.

Ils sont armés de longues piques et de massues qu'ils brandissent, d'une manière menaçante, à la vue des étrangers. Ils sont, pour la plupart, habituellement nus, si l'on excepte une ceinture qui passe entre leurs cuisses, et qui les couvre assez négligemment. Quelques-uns, parmi ceux qui sont les plus riches ou ceux qui sont auprès du roi, jettent sur leurs épaules un manteau d'étoffe de différentes couleurs, et qui offre des rayures

longitudinales et transversales, ou carrées. La tête de presque tous est enveloppée d'une sorte de coiffe blanche, qui ressemble à un turban, et quelquefois à un chapeau élevé et de forme conique. Leur chevelure noire, longue et droite, est nouée au sommet de la tête avec un morceau d'étoffe. Ils tirent cette étoffe du *morus papyrifera*, de la même manière que les autres insulaires de la mer du Sud. L'étoffe de leur ceinture est lustrée; mais celle qui flotte sur la tête est blanche. Ils portent des sandales d'une espèce de gramin entrelacé, pour garantir leurs pieds des pointes de rochers de corail. Leur barbe est longue; l'intérieur de leurs bras, depuis l'épaule jusqu'au coude, et diverses autres parties du corps, sont piquetés ou tatoués, selon l'usage des naturels de presque toutes les îles de l'océan Pacifique. Le lobe des oreilles se trouve, chez presque tous les individus, percé ou plutôt fendu; et l'ouverture en est si grande, que quelques-uns s'en servent pour y placer un couteau ou quelques grains de verre. Quelques-uns portent, pendues au cou, des nacres de perle polies,

et
lâch
I
anti
Zél
mar
rég
chie
con
L
son
Nou
les n
poli
leur
O
certa
rapp
Se to
sur le
baise
faiso
mém

et une tresse de cheveux d'un tissu assez lâche.

Les insulaires de Mangeéa ne sont pas anthropophages comme ceux de la Nouvelle Zélande. Ils paraissent obéir à un roi, et marquent beaucoup de déférence à la famille régnante. Ils n'ont chez eux ni cochons ni chiens; les bananes, le fruit à pain et le taro composent leurs comestibles ordinaires.

Lorsqu'ils saluent un étranger, ils touchent son nez avec le leur, à peu près comme à la Nouvelle Zélande; mais ils prennent en outre les mains de l'homme à qui ils veulent faire politesse, et les frottent sur leur nez et sur leur bouche.

On remarquera en passant combien, dans certains usages, les peuplades sauvages se rapprochent des nations polies de l'Europe. Se toucher le bout du nez, et frotter les mains sur les lèvres, qu'est-ce autre chose que nos baisemains et nos embrassades, dont nous faisons un usage si fréquent, si ridicule et en même temps souvent si perfide?

WATEEOO.

WATEEOO est l'une des îles découvertes par le capitaine Cook, dans la mer du Sud. Les habitans, aussi ignorans que nous sur leur propre origine, surnomment leur patrie la terre des dieux, et se croient immédiatement sortis des mains de l'Être-Suprême. C'est ainsi que plusieurs anciens peuples de la Grèce, se vantaient de ne descendre d'aucune race humaine, et d'avoir été créés sur le sol même où ils demeuraient de temps immémorial. Cette prétention des habitans de Wateeoo, leur a fait imaginer une sorte d'étiquette qu'ils observent entr'eux et font observer aux étrangers qui les visitent. L'audience qu'on accorda aux Européens avait quelque chose d'imposant. On leur fit parcourir une avenue de palmiers; puis, passant entre deux haies de guerriers alignés et armés d'une massue, ils furent admis en la présence du chef. Celui-ci, assis à terre, les attend gravement, en agitant dans sa main un éventail

triangulaire, composé d'une feuille de cocotier, et garni d'un manche de bois noir et poli. Ce chef n'avait d'autres marques distinctives de sa dignité, que de grosses touffes de plumes rouges qui lui garnissaient les oreilles, et qui formaient une pointe sur le devant.

Le costume de ces insulaires est simple et uniforme. Ils portent leur chevelure dans toute sa longueur, et nouée ordinairement sur le sommet de la tête. Une pièce d'étoffe ou une natte, placée autour des reins, compose en général leur vêtement. Quelques uns cependant portent de jolies nattes, entremêlées de noir et de blanc, ce qui forme une sorte de jaquette sans manches; d'autres ont des chapeaux de figures coniques, fabriqués avec de la bourre de coco, adroitement tissue de petits grains de coquillages. Les oreilles sont percées et ornées de morceaux de la partie membraneuse d'un végétal ou d'une fleur odoriférante. La classe des nobles et les chefs se parent avec deux petites balles, tirées d'un os d'animal, et suspendues à leur cou par une multitude de cordelettes. Les plumes rouges ne sont d'usage

que pendant le cérémonial de la cour. Les danseuses , qui exécutent une sorte de ballet lors des présentations , déposent , lorsque la danse est finie , les plumes rouges dont elles ont droit de se parer pendant la cérémonie. Les insulaires nobles semblent se distinguer du reste de la nation , en se tatouant les côtés et le dos ; leurs femmes en font autant sur leurs jambes. Celles d'un âge avancé portent les cheveux courts.

Leurs massues ont six pieds de longueur. Elles sont d'un bois dur et noir , bien poli dans toutes ses parties , en forme de lance à l'une des extrémités ; mais beaucoup plus larges à l'autre ; la tête en est découpée proprement en languettes. Les piques y sont du même bois , et ont ordinairement douze pieds de long. Il y en a de plus courtes , que les naturels lancent comme des dards.

Les gens du commun portent des ceintures d'étoffe lustrée , ou une belle natte qui , passant entre les cuisses , couvre la moitié du corps. Ils ont des colliers d'un large graminé , enduits d'une peinture rouge , et entilés avec des baies de mortelles. Leurs oreilles

sont

son
sur
talo
bot
leur
dalo
E
elle-
ont
la m
teint
les f
Leur
cou
attac
poin
pagn
le ch
Leur
toute
le bo
peup
avant
donn
insul

sont percées et non fendues. Ils sont piqués sur les jambes , depuis le genou jusqu'au talon , en sorte qu'ils paraissent avoir des bottes. Ils ne coupent pas leur barbe , et leurs pieds sont garnis d'une espèce de sandales.

En général, cette peuplade, intéressante par elle-même, est d'un beau sang. Ces insulaires ont un regard vif, les traits réguliers et la taille la mieux proportionnée. Les femmes, d'un teint encore plus clair que les hommes, ont les formes du corps d'une délicatesse extrême. Leurs cheveux flottent en boucles sur leur cou ; elles sont vêtues d'un simple pagne attaché à leur ceinture, et qui ne dépasse point le genou. Elles dansent en s'accompagnant de la voix, et mesurent leurs pas sur le chant, avec une précision peu commune. Leur maintien dégagé, sans être libre, a toutes les grâces de l'innocence qu'elles ont le bonheur de connaître encore. Heureuse peuplade ! le sol qu'elle habite, trop peu avantageux aux navigateurs, ne pourra leur donner occasion de troubler la paix de ces insulaires. Puisse-t-on les laisser encore

long-temps à la nature dont ils ont lieu d'être satisfaits !

ÎLES SANDWICH.

C'EST ainsi que le capitaine (1) Cook désigne un groupe d'îles qu'il découvrit dans les mers du Sud, et sur lesquels il termina, par une catastrophe déplorable, ses glorieuses expéditions. Ce navigateur prudent et intrépide, qui a si fort étendu le domaine de la géographie maritime, n'a peut-être, dans tout le cours de ses voyages, manqué qu'une fois aux lois de la modération, et ce moment d'imprudence lui coûta la vie; il reçut la mort des mains de ceux qui, la veille encore, lui rendaient les honneurs divins. Il faut avouer que ses bienfaiteurs méritaient de sa part plus d'indulgence qu'il ne leur en accorda dans cette fatale circonstance. Cook

(1) Jacques Cook, né en octobre 1728, près de Wintby, dans le comté d'Yorck, mourut le 14 février 1779, à Owhihée, la plus considérable des îles Sandwich.

nt lieu d'être

e (1) Cook
couvrit dans
il termina,
es glorieuses
ent et intré-
maine de la
-être, dans
qué qu'une
ce moment
il recut la
eille encore,
ins. Il faut
éritaient de
ne leur en
tance. Cook

1728, près de
le 14 février
îles Sandwich.

savait bien qu'il traitait avec des enfans de la nature, étrangers aux convenances sociales (1). Mais un caractère trop disposé à l'emportement et à la colère, le fit passer par-dessus ces considérations, et provoqua le coup funeste qui enleva ce grand homme à l'Europe, qu'il avait éclairée au prix de tant de fatigues et de dangers.

Owhihée, la plus considérable des îles connues de l'archipel Sandwich, présente des sites tout-à-fait disparates; mais les parties montagneuses et couvertes de verdure ne sont pas, à beaucoup près, aussi fréquentées que les terrains bas, qui sont arides et défigurés par des traces de volcans; parce que les habitans, qui manquent de troupeaux, affluent tout naturellement dans les endroits commodes pour la pêche.

L'île *Mowée* est très-pittoresque à voir. Ses collines, qui s'élèvent en forme de pic, sont couvertes de cocotiers et d'arbres à pain; on pourrait y trouver un bon mouillage.

(1) Un vol commis par un insulaire fut la cause première de ce fâcheux événement.

Morotoi produit des ignames , donne de l'eau douce , et offre plusieurs baies bien abritées.

Ranai abonde en racines qui donnent une bonne nourriture. Cette île est fort peuplée.

Si *Wohahoo* n'est point la plus grande des îles Sandwich, elle est, sans contredit, la plus belle, la plus digne d'être habitée.

Atooi est sur-tout recommandable par l'industrie des insulaires, qui donnent à la culture beaucoup plus de soins qu'on n'en donne dans les autres îles de la mer du Sud. Les citrouilles y pullulent, et sort d'un volume considérable. L'écorce de cette plante, façonnée, sert de batterie de cuisine.

En général, le climat de cet archipel est tempéré.

On n'y rencontre que quatre sortes de quadrupèdes : des chiens, des cochons, des rats et de petits lézards. On y fait une grande consommation de cochons. Outre l'usage de la table, cet animal fait presque toujours les honneurs du culte religieux. Il n'est si petite cérémonie où l'on n'en immole plusieurs. C'est sans doute le défaut de gibier qui est

cau
tous
ence
capa
est
porc
îles ;
là to
Il
mais
d'eau
ques
To
Sand
la No
tité d
l'anal
nation
mées.
Mais
voyag
contré
pouvo
toutes
des au

cause que ces insulaires n'ont pu connaître toute l'importance du chien, et qu'ils sont encore à ignorer tous les services qu'il serait capable de leur rendre. Ce courageux animal est réduit à végéter sans gloire parmi les porcs, qui se trouvent en quantité sur ces îles; lorsqu'il est gras, on le mange, et c'est là tout le parti qu'en savent tirer ces Indiens.

Il y a peu d'espèces d'oiseaux dans ces îles, mais beaucoup d'individus; on voit la poule d'eau, des pluviers, des chouettes et quelques corbeaux.

Tout porte à croire que les insulaires de Sandwich, ont la même origine que ceux de la Nouvelle Zélande, d'Otaïti, etc. L'identité du langage, la ressemblance des traits, l'analogie des coutumes, ne font qu'une seule nation de toutes ces peuplades isolées et semées sur toute l'étendue de la mer Australe. Mais il nous faudra entreprendre plus d'un voyage et plus d'un établissement dans ces contrées récemment découvertes, avant de pouvoir saisir la chaîne non interrompue de toutes ces émigrations si éloignées les unes des autres. Le champ ouvert aux conjectures

est immense; nous y laisserons errer les spéculatifs. Ne pouvant embrasser l'ensemble de cette grande révolution du globe, contentons-nous de quelques détails, et sachons en tirer parti.

L'organisation physique et morale des insulaires de Sandwich, est inférieure à celle des autres habitans de la mer du Sud; ce qui n'empêche pas que ces peuples ne soient intéressans à beaucoup d'égards, et ne méritent toute l'attention de l'observateur.

Ils sont d'une taille au - dessous de la moyenne, mais qui est bien prise; ils ont le teint cuivré et le nez aplati; toute leur physionomie respire la douceur, la franchise et la complaisance; ils paraissent d'un commerce aussi paisible entr'eux qu'avec les étrangers. Les premiers devoirs de la nature sont observés par eux d'une manière édifiante pour nous. Nos mères de famille, les plus dignes de ce nom, n'égale pas les femmes de ces sauvages dans les soins domestiques. C'est que la tendresse maternelle ne s'apprend pas, et est antérieure à toutes nos institutions : on pourrait dire, au contraire, qu'elle

s'al
pol
brin
mo
des
heu
plus
de c
ne s
leur
des
sexe
Une
man
Les
elles
et, l
tout
au-d
Le
Sand
nel q
comm
indig
ci les

s'affoiblit à mesure que la société civile se polit ; car, enfin, une mère ne peut à la fois briller dans un cercle, et se livrer aux soins modestes que réclame le ménage. L'intérieur des cabanes des îles Sandwich offre, à chaque heure du jour, les tableaux de famille les plus touchans. Cette conduite des femmes de ce pays, est d'autant plus louable, qu'elles ne sont point soutenues, dédommagées dans leurs occupations domestiques par des égards, des attentions, et cette espèce de culte qu'un sexe, chez nous, semble décerner à l'autre. Une fille, une épouse, n'a pas le droit de manger à la table de son père ou de son mari. Les meilleurs alimens ne sont point pour elles ; elles n'en ont que le rebut ou les restes ; et, loin d'être reines dans la société, c'est tout au plus si le rang qu'elles occupent, est au-dessus de celui de servante.

Les navigateurs qui touchèrent aux îles Sandwich, vantent beaucoup l'accueil fraternel qu'ils reçurent des habitans. Sans crainte comme sans malice, les bons offices que les indigènes prodiguèrent aux étrangers, ceux-ci les dûrent tout entiers à l'excellent naturel

qui distingue ces peuples de tous les autres peuples du Nouveau monde. Lorsqu'il fallut résister à une injuste agression, ils surent bien prouver aux Européens, qu'ils n'étaient épouvantés ni de la supériorité de leurs armes, ni de celle de leur ordonnance militaire; et c'est leur intrépidité qui a coûté la vie au brave Cook.

Courbés encore sous le joug d'une odieuse superstition, ces Indiens immolent à leurs dieux des victimes humaines; mais ils ont renoncé à l'horrible usage de se repaître de la chair palpitante de leurs ennemis vaincus : ils se contentent d'en porter sur eux les ossemens comme en triomphe, ou de les faire entrer dans la fabrication de quelques instrumens domestiques. Ils laissent croître leur barbe; le roi seul la coupe, et les grands n'en portent que sur la lèvre supérieure; ils se rasent chaque côté de la tête jusqu'aux oreilles, laissant une ligne large de la moitié de la main, qui se prolonge du haut du front jusqu'au cou. Quand les cheveux sont épais et bouclés, cette ligne ressemble à la crête des casques anciens.

s les autres
squ'il fallut
ils surent
ils n'étaient
eurs armes,
militaire ;
outé la vie

une odieuse
ent à leurs
mais ils ont
repaitre de
is vaincus :
eux les os-
de les faire
elques ins-
croître leur
grands n'en
eure ; ils se
ux oreilles,
moitié de la
t du front
sont épais
à la crête

Ces insulaires se parent d'une quantité considérable de faux cheveux, qui flottent sur leurs épaules en longs anneaux. Quelques-uns en forment une seule touffe arrondie, qu'ils nouent sur le sommet de la tête, et qui est, à peu près, de la grosseur de la tête elle-même. Leur pommade est une argile grise, mêlée de coquilles réduites en poudre, qu'ils conservent en boules, et qu'ils mâchent, jusqu'à ce qu'elle devienne une pâte molle. Ce cosmétique entretient le luxe de leur chevelure, et la rend quelquefois d'un jaune pâle.

Les hommes et les femmes portent des colliers, qui ne sont autre chose que des cordelettes de petits coquillages tachetés. A Atooi, les deux sexes, quand ils veulent se parer, se couvrent le haut de la poitrine de faisceaux d'une petite corde noire, pareille à nos cordons de chapeaux. Il y a souvent plus de cent cordes dans ces paquets ; au milieu ils placent un morceau de bois ou de pierre, long de deux pouces, et un hameçon large et poli, dont la pointe est tournée en avant. Quelques - uns suspendent à leur cou des

guirlandes de fleurs sèches de mauve de l'Inde. Ils ont un ornement particulier, qui a la forme du pied d'une coupe, d'environ deux pouces de long, et d'un demi-pouce de large ; il est de bois, de pierre, ou d'ivoire, et très-bien poli ; ils le suspendent à leur cou avec de jolis fils de cheveux tressés, composés quelquefois de plus de cent mèches. Il y en a qui suspendent en place, sur leur poitrine, une petite figure humaine en os, parfois en ossement humain.

Les deux sexes font usage du chasse-mouche, espèce d'éventail, dont les plus communs sont de fibres de noix de cocos, flottantes et attachées à un manche uni et poli. Ils y emploient aussi les plumes de la queue du coq et de l'oiseau du tropique. Mais les plus précieux sont ceux qui ont un manche tiré de l'os du bras ou de la jambe d'un ennemi tué dans les batailles. Ces insulaires demi-barbares ont quelque idée de la gloire militaire. Ils ont l'habitude de se piquer (tatouer) le corps, ainsi que les autres insulaires de la mer du Sud. Mais on ne trouve de visages piquetés qu'à la Nouvelle Zélande et aux

San
visag
les a
à an
fem
dessa
pas a
tatou
dern
tatou
des
ainsi
et les
habi
du m
U
viro
passe
des
pour
le vè
les ra
quel
ont
quatr

mauvé de
 iculier, qui
 , d'environ
 ni-pouce de
 ou d'ivoire,
 t à leur cou
 és, compo-
 èches. Il y
 ar leur poi-
 os, parfois

se-mouche,
 communs
 , flottantes
 poli. Ils y
 queue du
 ais les plus
 manche tiré
 un ennemi
 ires demi-
 loire mili-
 er (tatouer)
 laires de la
 de visages
 de et aux

Sandwich : les Zélandais tracent sur leur visage des volutes spirales, agréables à l'œil ; les autres, des lignes droites qui se coupent à angles droits. Les mains et les bras des femmes sont aussi tatoués d'après un joli dessein. Mais un usage singulier, dont il n'est pas aisé de deviner le motif, c'est qu'elles se tatouent encore la pointe de la langue. Les dernières classes du peuple ont une forme de tatouage qui annonce leur vassalité à l'égard des divers chefs dont elles dépendent. C'est ainsi que, chez nous, on a vu les moutons et les valets porter sur leur front et sur leurs habits, le chiffre et la livrée du fermier et du maître auxquels ils appartenaient.

Une seule pièce d'une étoffe épaisse, d'environ dix à douze pouces de largeur, qu'ils passent entre les cuisses, qu'ils nouent autour des reins, et qu'ils appellent *maro*, forme pour le général, l'habit des hommes ; c'est le vêtement journalier des insulaires de tous les rangs. La grandeur de leurs nattes, dont quelques-unes sont très-belles, varie ; elles ont communément cinq pieds de long sur quatre de large. Ils les jettent sur leurs épaules,

et ils les ramènent en avant ; mais ils s'en servent peu , si ce n'est en temps de guerre ; épaisses et lourdes , elles sont capables d'émortir le coup d'une pierre ou d'une arme émoussée. Ils ont les pieds nus , excepté lorsqu'ils doivent marcher sur des pierres brûlées. Ils portent alors une espèce de sandales de fibres de noix de cocos tressées.

Outre cet habillement , il y en a un particulier aux chefs , dont ils se revêtent les jours d'appareil. Il est composé d'un manteau de plumes , et d'un casque magnifique , d'une forme si agréable qu'il serait réputé élégant , même dans les pays où l'on s'occupe le plus de la parure. Les manteaux de plumes ont à peu près la grandeur et la forme des manteaux courts que portent les hommes en Espagne , et les femmes en Angleterre ; ils descendent jusqu'au milieu du dos , et ils sont attachés sur le devant , de manière cependant à être peu serrés. Le fond est un réseau sur lequel on a placé de très-belles plumes rouges et jaunes , si serrées que la surface ressemble au velours le plus épais , le plus moelleux et le plus lustré. Les dessins en sont très - dif-

férens; quelques - uns offrent des espaces triangulaires rouges et jaunes : d'autres, une espèce de croissant; plusieurs, entièrement rouges, ont une large bordure jaune, et, à une certaine distance, on les prendrait pour des manteaux d'écarlate galonnés en or. Les couleurs éclatantes des plumes, dans ceux qui sont encore neufs, n'ajoutent pas peu à leur beauté. Les naturels y mettent un grand prix. Dans le commerce d'échange qu'ils firent avec les Européens, lorsqu'ils en furent visités, ils ne voulurent d'abord en troquer que contre un fusil. Les manteaux de la première qualité sont rares; la longueur est proportionnée au rang de celui qui les porte; quelques-uns vont jusqu'aux reins, et d'autres traînent par terre. Cette étiquette est très-rigoureusement observée chez ces sauvages; et chez eux, comme dans nos cours d'Europe, on ne badine pas sur le cérémonial. Les chefs subalternes ont un manteau court, qui ressemble aux premiers; il est tissu de longues plumes de la queue du coq, de l'oiseau du tropique et de la frégate; il est garni aussi d'une large bordure de petites plumes rouges

et jaunes, et d'un collet de la même matière. Il y en a dont les plumes sont toutes blanches, avec des bordures bigarrées de diverses couleurs.

Le bonnet ou le casque est orné sur le milieu d'une crête, quelquefois de la largeur de la main : il serre la tête de près, et il a des trous pour laisser passer les oreilles. C'est un châssis de baguettes d'osier, couvert d'un réseau, dans lequel on a tissu des plumes de même que sur les manteaux; mais le tissu en est plus serré, et les couleurs s'y trouvent moins variées. La plus grande partie est rouge, et il présente sur les côtés quelques rayures noires, jaunes ou vertes, qui suivent la courbure de la crête. Il est vraisemblable que le bonnet et le manteau forment un ajustement complet. La coiffe d'osier de ce casque est assez forte pour amortir le coup d'un instrument de guerre quelconque; et sans doute qu'on le destine à cet usage.

Ce costume militaire ressemble tellement au manteau et au casque des anciens Espagnols, et s'écarte si fort de la forme générale des vêtemens en usage chez toutes les peu-

plade
mer
que
dont
par l
passa
tume
tats l
et écl
histoi
Le
sembl
envel
qui to
queso
jetten
d'étoff
pau es
aux je
la plus
tours s
jambe
ressem
cheveu
riffés s

ne matière.
s blanches,
verses cou-

orné sur le
e la largeur
rès, et il a
eilles. C'est
ouvert d'un
s plumes de

ais le tissu
y trouvent
partie est
s quelques
ui suivent
aisemblable
ent un ajus-
le ce casque
coup d'un
e; et sans
e.

e tellement
ciens Espa-
ne générale
es les peu-

plades de la tribu répandue sur les îles de la mer du Sud, qu'on conjecturerait volontiers, que ces insulaires le tiennent des Espagnols, dont un vaisseau y aurait été jeté autrefois par la tempête. C'est ainsi (pour le dire en passant) que la description détaillée du costume d'une nation, peut conduire aux résultats les plus importants, les plus inattendus, et éclaircir plusieurs points obscurs de son histoire.

Le vêtement commun des femmes ressemble beaucoup à celui des hommes. Elles enveloppent leurs reins d'une pièce d'étoffe qui tombe jusqu'au milieu des cuisses; quelquefois, pendant les fraîches soirées, elles jettent sur leurs épaules plusieurs pièces d'étoffes, selon l'usage des Otaïtiennes. Le *pau* est un autre habit qu'on voit souvent aux jeunes filles; c'est une pièce de l'étoffe la plus légère et la plus fine, qui fait plusieurs tours sur les reins, et qui tombe jusqu'à la jambe; de manière à former exactement la ressemblance d'un jupon très-court. Leurs cheveux sont coupés par derrière et ébouriffés sur le devant de la tête, comme ceux

des Otaïtiens et des insulaires de la Nouvelle Zélande. Elles diffèrent, à cet égard, des femmes des îles des Annis, qui laissent croître leur chevelure dans toute sa longueur. Quelques - uns arrangent leurs cheveux d'une manière singulière; relevés par derrière, ramenés sur le front, et ensuite repliés sur eux-mêmes, ils forment une espèce de petit bonnet ou calotte.

Outre les colliers de coquillages, les femmes en ont d'autres dont la matière est une baie rouge, dure et luisante. Elles ont d'ailleurs des couronnes de fleurs sèches de la mauve d'Inde, et un autre joli ornement, appelé *éraie*, qu'elles placent communément autour de leur cou, et qui est quelquefois attaché comme une guirlande à leurs cheveux; il y en a qui en portent deux à la fois; le premier au cou, et le second sur la tête. C'est une espèce de *palatine*, de l'épaisseur d'un doigt, composée de petites plumes tressées de si près les unes des autres, qu'elles offrent une surface si douce que celle du plus beau velours, en général, le fond est rouge, semé alternativement de cercles jaunes et noirs.

Leu
fem
de n
et g
poig
dispo
cave
coup
mani
sont
sangl
Qu
de b
figure
et rep
peut-
vertus
chien
marqu
dispos
Ces c
les aut
et les f
autour
au-des

la Nouvelle
égard, des
sent croître
neur. Quel-
eux d'une
arrière, ra-
repliés sur
èce de petit

les femmes
est une baie
nt d'ailleurs
de la mauve
ent, appelé
ment autour
fois attaché
eux; il y
; le premier
. C'est une
d'un doigt,
essées de si
offrent une
u plus beau
rouge, semé
es et noirs.

Leurs bracelets sont très - variés ; ceux des femmes d'*Atoûi* sont composés d'écaillés et de morceaux d'un bois noir incrustés d'ivoire et garnis d'une corde qui les serre sur les poignets. D'autres sont de dents de cochon disposées parallèlement, dont la partie concave est en devant, et dont les pointes sont coupées, ceux - ci s'attachent de la même manière que les premiers. Quelques-uns ne sont autre chose que de larges défenses de sangliers.

Quelques femmes de la même île, en guise de bagues, portent aux doigts de petites figures de bois ou d'ivoire, joliment faites, et représentant une tortue. La tortue est, peut-être chez ces peuples, l'emblème des vertus domestiques, comme chez nous le chien l'est de la fidélité conjugale. On remarque de plus, un ornement de coquillages disposés sur un fort réseau en plusieurs lignes. Ces coquillages se frappent les uns contre les autres, quand on les remue; les hommes et les femmes qui veulent danser, les attachent autour du bras, de la cheville du pied ou au-dessous des genoux. Ils remplacent quel-

quelques coquillages par des dents de chien, et par des baies dures et rouges, qui ressemblent à celles du houx. Les hommes d'*Atooi* ont encore un ornement qui leur est particulier; ils ornent leurs cheveux de plumes d'oiseaux qui environnent de petits bâtons bien polis, de deux pieds de longueur, garnis communément d'*oora* à l'extrémité inférieure; ils y placent encore la queue d'un chien blanc, montée sur une baguette. Un grand nombre d'insulaires portent sur le bras, au-dessus du coude, un ouvrage en coquilles, monté sur un réseau.

Les naturels des îles Sandwich, n'ont point les oreilles percées, et ne songent jamais à y passer des ornemens, contre l'usage universel des autres insulaires de la mer Australe. Les enfans sont absolument nus. Les habits de deuil consistent en étoffes noires. Les femmes portent en outre, sur leurs épaules nues, de larges feuilles vertes, découpées d'une manière curieuse.

Ne passons point sous silence un autre ornement (si toutefois c'en est un) assez difficile à décrire exactement, sans le secours

d'un
mas
ouv
des
qui
ond
qu'
de
couv
min
pag
assez
verse
un p
com
La p
de l
citro
attac
on y
mais
celui
danse
secou
vivac

d'une planche gravée. C'est une espèce de masque tiré d'une grosse gourde, qui a des ouvertures pour les yeux et pour le nez. Le dessus est chargé de petites baguettes vertes, qui, de loin, ressemblent à de jolies plumes ondoyantes; et des bandes étroites d'étoffe, qu'on prendrait pour de la barbe, pendent de la partie inférieure. Les insulaires s'en couvrent le visage dans leurs jeux et pantomimes dramatiques. Les danseurs s'accompagnent, eux-mêmes, avec un instrument assez grossier; c'est une espèce de cône renversé, un peu creusé depuis sa base jusqu'à un pied de hauteur, et composé de plantes communes et fortes, qui ressemblent au jonc. La partie supérieure et les bords sont ornés de belles plumes rouges, une écorce de citrouille, plus grosse que le poing, est attachée à la pointe ou à la partie inférieure: on y met quelque chose qui fait du bruit; mais le son n'en est pas plus mélodieux que celui qu'un enfant tire de son grelot. Les danseurs le tiennent par la pointe, et ils le secouent, ou plutôt ils le font mouvoir avec vivacité, d'un endroit à l'autre, de différens

côtés, en avant et en arrière; ils se frappent en même temps la poitrine avec l'autre main.

Dans leurs cérémonies religieuses, plusieurs d'entre eux semblent faire l'office de hérauts, et précèdent le prince ou la personne qu'ils veulent honorer, en portant des baguettes garnies de poils de chien à l'une des extrémités. C'est ainsi qu'ils reçurent le capitaine Cook, en se prosternant devant lui la face contre terre.

D'après tous ces détails, curieux sans doute, on voit que ce n'est pas l'industrie, l'imagination et le goût qui manquent à ces insulaires. A quelle perfection n'arriveraient-ils pas, s'ils avaient des outils et d'autres matières à employer! Nos modes sont plus finies, plus variées, mieux conçues; mais, à leur place, aurions-nous su tirer un parti plus avantageux du peu de ressource que leur a fournies la nature? Tous leurs ouvrages de mécanique ont de la grâce, et supposent beaucoup d'adresse. Leur principale manufacture est celle de leurs étoffes, qu'ils tirent du *morus papyrifera*. Dans l'application des couleurs sur ce tissu, les insulaires d'Atooi

déve
de g
ouv
pièce
ont p
mieu
Chin
d'une
natte
aussi
avec a
ils n'
de ba
toutes
toute
naire
temps
couve
d'étoff
surpre
moign
divers
elles fin
qu'on
prit in

développent une supériorité et une fécondité de génie qui étonneraient nos plus habiles ouvriers. En voyant un certain nombre de pièces de ces étoffes peintes, on croirait qu'ils ont pris leurs modèles dans nos magasins les mieux fournis en toiles des Indes, de la Chine et de l'Europe. Ils ont aussi le secret d'une certaine toile cirée ou vernissée. Leurs nattes sont des feuilles de *pandanus*, et offrent aussi les dessins les plus agréables, nuancés avec art des plus vives couleurs; et cependant ils n'ont, pour tout pinceau, qu'une Laguette de bambou. Les femmes sont chargées de toutes ces fabrications, et elles y mettent toute la délicatesse qui est l'apanage ordinaire de leur sexe. Elles s'obstinèrent longtemps à croire que nos feuilles de papier, couvertes d'écriture, n'étaient que des pièces d'étoffes peintes à notre manière. Un fait qui surprendra de leur part, c'est qu'ayant témoigné la curiosité la plus avide à la vue de divers ouvrages qu'elles n'osaient toucher, elles firent à peine attention aux petits miroirs qu'on mit sous leurs yeux. D'après leur esprit inventif, on fut étonné de ce qu'elles

n'avaient pas encore imaginé d'instrumens propres à peigner leurs cheveux.

Leurs maisons, ou plutôt leurs cabanes, n'ont point coûté beaucoup d'efforts de génie; mais elles sont commodes et propres. Nos édifices, chefs-d'œuvres d'architecture pour la décoration extérieure, ne réunissent pas toujours ces deux qualités, si nécessaires dans la vie privée. Ils ne se sont point avisés de s'entasser les uns près des autres sur un seul point du sol, et de se mettre à l'abri d'une triste muraille. Ils ont trouvé plus à propos de se distribuer par petites bourgades, de cent maisons au moins, et de deux cents au plus, groupées dans un désordre pittoresque, et communiquant de l'une à l'autre par de petits sentiers irréguliers, ce qui rompt l'uniformité des alignemens, dont on n'est pas encore tout-à-fait revenu dans d'autres contrées. Ils éclairent, pendant la nuit, l'intérieur de leurs maisons en brûlant des noix huileuses enfilées à une baguette, et c'est ce qui leur tient lieu de chandelles.

L'apprêt de leurs comestibles, tant en substances animales que végétales, est supé-

rieu
à p
ton
on
San
tout
pret
que
fian
peup
tuel
pu a
et de
part
diver
plisse
On o
dans
bien.
jours
To
ritoire

rieur à tous les raffinemens de nos cuisiniers à prétentions. Chez nous, on ne serait pas toujours tenté de faire honneur aux mets, si on avait assisté à leur composition. Aux îles Sandwich, la boisson de l'*ava* (1) exceptée tout ce qui concerne la table est d'une propreté, d'une simplicité et d'une salubrité que nous aurions peine à croire sans la confiance due à nos garans. Les femmes et le peuple sont condamnés à ne se nourrir habituellement que de légumes. On n'a jamais pu accoutumer ces insulaires à l'usage du vin et des liqueurs fortes, si estimés de la plupart des autres sauvages. Un travail aisé, divers exercices de corps et la danse remplissent les intervalles des repas au sommeil. On observera que les deux sexes excellent dans l'art de nager ; et ils s'entrouvent fort bien. Cet exemple ne sera peut-être pas toujours perdu pour nous.

Toute cette peuplade répandue sur le territoire de l'archipel Sandwich, paraît former

(1) Espèce de poivre enivrant.

trois classes : les grands ou chefs , les propriétaires ou les riches , et les serviteurs ou esclaves. La première classe exerce une autorité absolue sur les deux autres ; et la différence des costumes ne peint déjà que trop à l'œil , cette hiérarchie politique , qu'on retrouve avec des teintes plus ou moins prononcées dans toutes les parties habitées du globe : d'où l'on pourrait conclure que l'inégalité des conditions a commencé chez les hommes presque à l'époque de leur création ; en sorte qu'il semblerait qu'ils ne doivent pas plus se flatter de vivre égaux dans l'état sauvage que dans l'état de la civilisation. Que devient donc cette liberté dont l'amour est si fortement gravé dans nos cœurs ? Ne serait-elle qu'une belle chimère ? Non , mais son règne ne doit dater que de l'an premier du règne de la raison. Les premiers ou chefs de chaque district , se nomment *érées*. On appelle *towtows* les gens du peuple ou la nombreuse tribu de ceux qui , ne possédant rien , sont réduits à servir pour vivre. La prostration est le salut d'étiquette des inférieurs envers les supérieurs. Chacun , assez souvent , se fait justice

soi-

soi-
des
assez
tion
laire
cause
et de
Ce
d'aut
avec
naire
dable
désint
beane
dérés
bonne
à leur
Ils ont
gateurs
et, cho
les pati
des plu
La r
de vict
coûte la

I

soi-même, et la loi du plus fort est la mesure des châtimens. Cependant, la subordination assez bien établie sur des conventions traditionnelles, jointe au caractère docile des insulaires, rend assez rares, chez eux, ces crises causées par les excès opposés du despotisme et de l'anarchie.

Ces insulaires ont un culte bien marqué, et d'autant mieux observé, qu'ils entretiennent, avec le plus grand soin, une espèce de séminaire de prêtres; collège sacré, recommandable par des mœurs régulières, par un grand désintéressement en même temps que par beaucoup de modération. Ils sont fort considérés de la nation; on leur rend de grands honneurs, et l'on se précipite ventre à terre à leur rencontre, comme à celle du souverain. Ils ont été d'une grande ressource aux navigateurs qui ont relâché à l'archipel Sandwich, et, chose bien rare parmi les prêtres de toutes les nations, ils les ont édifiés par le tableau des plus touchantes vertus.

La religion admet des idoles et les sacrifices de victimes humaines. La mort d'un *éree* coûte la vie à plusieurs *towtows*. Les esclaves

d'un chef sont immolés au jour de ses funérailles. Mais on dérobe aux victimes la connaissance et le moment de leur trépas, et l'on expédie d'un coup de massue, et sans les prévenir, ceux d'entre le peuple qui ont été choisis pour accompagner le prince défunt. Les temples sont des espèces de cimetières ou grandes places découvertes, fermées par une muraille sèche de pierres entassées. On les appelle *moraïs*. Des simulacres grossiers, à face humaine, président dans ce lieu. On les couvre de lambeaux d'étoffes; à leurs pieds, on dépose des offrandes de plumes, de fruits ou de cochons et de chiens rôtis. C'est en leur présence qu'on dépèce le corps des ennemis vaincus, et quelquefois palpitant encore sous le scapel des vainqueurs. Ceux-ci en emportent chacun un morceau, mais les crânes sont conservés au *moraï*.

On adresse à ces idoles des cantiques, au son du tambour. Les cérémonies religieuses sont longues et multipliées; on s'en acquitte avec beaucoup de ferveur. On ne commence point de repas sans entonner une prière qu'on répète en chœur. Les corbeaux passent

pour
non
prêtre
(*boo*).
la co
divini
les île
singul
des in
être,
les bie

Ils
tooa;
souffle

Ils e
victime
que le
parler
dégoût
pas s'an
monial
du rang

Le ch
sont à

pour des oiseaux sacrés; on n'ose y toucher, non plus qu'aux choses sur lesquelles les prêtres ou les chefs ont jeté un interdit (*taboo*). Parmi leurs idoles, il s'en trouve dont la configuration se rapproche de quelques divinités de l'antiquité. Cette découverte dans les îles de la mer du sud peut paraître fort singulière; on y revoit l'universalité du culte des images, dont l'origine n'est due, peut-être, qu'à un excès de reconnaissance pour les bienfaits de la nature.

Ils appellent l'Être-Suprême le grand *Ea-tooa*; et ils confondent l'âme humaine avec le souffle de l'homme.

Ils enterrent leurs morts, ainsi que leurs victimes sacrifiées, dans leurs *morais*, en sorte que leurs temples ne sont, à proprement parler, que des charniers plus ou moins dégoûtans, et dans lesquels on ne pourrait pas s'arrêter, s'ils étaient couverts. Le cérémonial funèbre est chargé de détails en raison du rang de ceux qu'on inhume.

Le climat et les productions des Sandwich, sont à peu près les mêmes que ceux des îles

du Sud qui se rapprochent le plus de leur latitude.

Choix de quelques mots de leur idiome.

<i>Ai</i>	Oui.
<i>Aore, aoe</i>	Non.
<i>Epoa</i>	La tête.
<i>Matta</i>	L'œil.
<i>Erawha</i>	Larmes, de joie.
<i>Heoo</i>	Le bout du sein.
<i>Tovanna</i>	Un frère.
<i>Waheine ou Ma-</i> <i>heine</i>	Une femme.
<i>Tommony</i>	Venez ici.
<i>Matou</i>	Moi.
<i>My, ty</i>	Bon.
<i>Booa</i>	Un cochon.
<i>Otae, Tourpona</i>	Nom de deux hommes du pays.
<i>Tanta</i>	Un homme.
<i>Matte</i>	La mort.
<i>Tahouna</i>	Un prêtre.
<i>Moioo</i>	Une île.
<i>Modooâ, tanne</i>	Père.
<i>Modooâ, waheine</i>	Mère.
<i>Nai, raa</i>	Le Soleil.
<i>Marama</i>	La lune.

Neorecordo . . . Une chanson.

Nomy Donne-moi.

Ootoo Un pou.

Nous terminerons tout ce que nous avons dit sur les îles Sandwich, par quelques détails sur la mort du célèbre capitaine Cook.

Mort de Cook.

Il y avait peu de jours que le capitaine Cook était parti des îles Sandwich, lorsqu'il se vit forcé, par la tempête, de relâcher dans l'île de *Karakakooa*, une des îles du même archipel qu'il venait d'abandonner. Il s'aperçut avec chagrin que les insulaires n'étaient plus les mêmes à l'égard des Anglais. Il n'entendait plus de cris de joie; la foule ne se rassemblait plus autour de lui, la baie était déserte et tranquille; il y avait çà et là quelques pirogues qui semblaient fuir le vaisseau. Cependant le roi *Téerroboo* vint à bord, et les échanges avec les habitans recommencèrent.

Le soir, on vint dire à Cook que plusieurs chefs s'étaient rassemblés près d'un puits

voisin du rivage, et qu'ils chassaient les insulaires qui aidaient les matelots à remplir leurs futailles; on ajouta que leur conduite paraissait suspecte, et annonçait qu'on ne laisserait point les Anglais tranquilles. Peu après, on apprit que les insulaires s'étaient armés de pierres. Le lieutenant King s'avança vers eux, et ils parurent se calmer; ils quittèrent leurs pierres, et ceux qui aidaient les matelots se remirent à l'ouvrage. Le capitaine ordonna à King de faire charger les fusils à balle, si les Indiens recommençaient à s'armer. Peu de temps après, Cook entendit, de l'observatoire qu'il avait fait dresser sur le rivage, un bruit de mousqueterie, et vit une pirogue qui ramait précipitamment vers la côte, poursuivie par un des canots anglais; il pensa qu'un vol avait causé ces coups de fusil. Il ordonna au lieutenant de poursuivre les insulaires de la pirogue; mais celui-ci revint sans avoir pu les atteindre.

Cependant la pirogue abandonnée était tombée entre les mains des Anglais. *Paréa*, un des chefs, vint la réclamer; on refusa de la lui rendre: il persista, il y eut des coups

de
lent
les
fire
An
et c
dist
rère
détr
Il fi
ven
trou
Ang
au v
de c
tain
qu'il
seau
«
» ce
» à c
» lai
» su
Il
s'y tr

nt les in-
à remplir
conduite
qu'on ne
illes. Peu
s'étaient
King s'a-
ulmer ; ils
i aidèrent
e. Le ca-
nager les
mençaient
ok enten-
it dresser
queterie,
tanment
es canots
causé ces
enant de
ue ; mais
indre.
née était
. Paréa,
refusa de
es coups

de donnés, et Paréa fut renversé d'un violent coup de rame à la tête. A ce spectacle, les insulaires, d'abord spectateurs paisibles, firent pleuvoir une grêle de pierres sur les Anglais, qui se virent forcés de se retirer, et de gagner à la nage un rocher à quelque distance de la côte. Les insulaires s'emparèrent de la pinasse, la pillèrent, et l'auraient détruite, si Paréa ne les en eût empêchés. Il fit signe à nos gens qu'ils pouvaient la venir reprendre, et qu'il s'efforceraient de retrouver les choses qu'on y avait volées. Les Anglais revinrent, et ramenèrent la pinasse au vaisseau. Paréa les y suivit, parut affligé de ce qui s'était passé, demanda si le capitaine était irrité contre lui, et on l'assura qu'il serait toujours bien reçu sur les vaisseaux.

« Je crains bien, dit Cook, au récit de
» ces détails, que les insulaires ne me forcent
» à des mesures violentes; il ne faut pas les
» laisser croire qu'ils ont eu de l'avantage
» sur nous. »

Il fit sortir du vaisseau les insulaires qui s'y trouvaient. Le lendemain, on apprit qu'ils

avaient volé la chaloupe de la *Découverte*. Cook donna des ordres pour qu'on se saisît de toutes les pirogues qui paraîtraient, et il descendit sur le rivage, dans le dessein de persuader au roi de venir sur le vaisseau, et de le garder en otage jusqu'à ce qu'on lui eût rendu la chaloupe. Le lieutenant King alla, de son côté, visiter les prêtres de l'île, qui avaient toujours témoigné aux Anglais la plus grande bienveillance; et comme il les trouva alarmés des préparatifs qui se faisaient, il leur dit que les Anglais étaient résolus de se faire rendre justice; mais qu'ils n'avaient pas l'intention de faire aucun mal au peuple. Il les pria d'exposer ses raisons à leurs compatriotes, et de les rassurer: ce qu'ils firent, charmés sans doute de l'assurance qu'on leur avait donnée qu'il ne serait fait aucune violence au roi *Téeroboo*, quelque chose d'ailleurs qui pût arriver.

Cependant le capitaine avait débarqué; il s'était rendu avec son lieutenant et ses neuf soldats au village de *Kowrowa*, où il fut reçu avec respect: les habitans se prosternèrent, et lui offrirent de petits cochons. Les deux

fil du
dans la
ils le
Le capi
sur le v
la propo
Tout
les deux
déjà le
vieille f
de ces j
Téerobo
le conj
pas aller
vèrent,
insulaire
de quelc
entendus
faire. Le
les voya
se servir
cours, p
les roche
y consent
Duran

couverte.
se saisit
ent, et il
essien de
seau, et
u'on lui
nt King
de l'île,
Anglais
omme il
ai se fai-
aient ré-
is qu'ils
un mal
aisons à
rer : ce
e l'assu-
ne serait
quelque
qué; il
es neuf
fut reçu
nèrent,
es deux

filz du roi s'y trouvaient, et le conduisirent dans la maison où leur père était couché; ils le trouvèrent encore à moitié endormi. Le capitaine l'invita à venir passer la journée sur le vaisseau; et il accepta, sans balancer, la proposition.

Tout annonçait un succès heureux : déjà les deux filz du roi étaient dans la pinasse, déjà le roi était sur le rivage, lorsqu'une vieille femme appela, à haute voix, la mère de ces jeunes princes, épouse favorite de *Téerohoo*. Elle s'approcha de ce chef, et le conjura, en versant des larmes, de ne pas aller au vaisseau. Deux autres chefs arrivèrent, le retinrent et le firent asseoir. Les insulaires se rassemblaient en foule, effrayés de quelques coups de canon qu'ils avaient entendus et des préparatifs qu'ils voyaient faire. Le lieutenant des soldats de marine, les voyant pressés, et qu'ils ne pourraient se servir de leurs armes s'il fallait y avoir recours, proposa de les mettre en ligne vers les rochers au bord de la mer, et le capitaine y consentit.

Durant cet intervalle, le roi effrayé, assis

par terre , paraissait disposé à se rendre aux instances du capitaine ; mais les chefs employèrent même la violence pour le retenir. Alors Cook s'aperçut bien que l'alarme était trop générale pour espérer de réussir dans son projet ; il dit au lieutenant que , s'il s'obstinait à vouloir conduire le roi à bord , il s'exposait à la nécessité de tuer beaucoup de monde , et qu'il fallait l'éviter.

Il n'était point en danger lui-même encore ; mais un accident qu'il ne pouvait prévoir fut cause de son malheur. Les canots anglais , placés en travers de la baie , ayant tiré sur des pirogues qui cherchaient à s'échapper , tuèrent malheureusement un chef du premier rang. Cette nouvelle arriva au village où se trouvait le capitaine , au moment où il venait de quitter le roi , et où il marchait tranquillement vers le rivage. La rumeur , la fermentation que cette mort excita , furent violentes ; les hommes renvoyèrent les femmes et les enfans , se revêtirent de leurs nattes de combat , et s'armèrent de piques et de pierres. L'un deux , qui tenait une pierre et un long poignard de fer , nommé

pahoon
brandis
jeter sa
cesser
plus in
son cou
point b
mort à s
et plus
pierres
érées ou
les com
un coup
vit dans
sur l'ins
mort su
mèrent
de marin
dirent p
Les insu
soutinren
détachen
lemens é
eussent le
de marin

rendre aux chefs em-
 r le retenir. L'alarme était
 réussir dans e, s'ils s'obs-
 à bord, il point blessé; sa natte fit tomber le plomb
 beaucoup de mort à ses pieds, et il en devint plus insolent
 et plus audacieux. Cependant on jetait des
 pierres aux soldats de marine, et l'un des
 prévoir fut ébrées ou chefs essaya de poignarder celui qui
 ts anglais, les commandait. Il n'y réussit pas, et reçut
 nt tiré sur un coup de crosse de fusil. Le capitaine se
 s'échapper, vit dans la nécessité de se défendre; il fit feu
 ef du pre- sur l'insulaire qui s'approchait, et l'étendit
 a au village mort sur le carreau. Alors les Indiens for-
 moment où mèrent une attaque générale, et les soldats
 il marchait de marine, ainsi que les matelots, leur répon-
 la rumeur, dirent par une décharge de mousqueterie.
 ort excita, Les insulaires n'en furent point ébranlés; ils
 envoyèrent soutinrent le feu, et se précipitèrent sur le
 revêtirent détachement en poussant des cris et des hur-
 rmèrent de lemens épouvantables, et avant que les soldats
 qui tenait eussent le temps de recharger. Quatre soldats
 er, nommé de marine, environnés de toutes parts, pé-

rurent sous les coups de leurs adversaires ; trois furent dangereusement blessés. Le lieutenant, déjà blessé entre les deux épaules, allait être achevé d'un second coup de poignard, lorsqu'il se retourna et tua son ennemi. Cook se trouvait alors au bord de la mer ; il criait aux canots de cesser leur feu et de s'approcher du rivage, afin d'embarquer sa petite troupe. Aussi long-temps qu'il regarda les insulaires en face, aucun d'eux ne se permit de violence contre lui, tant le respect qui leur avait inspiré agissait encore sur eux, même dans ces momens terribles où l'on ne prend de loi que de sa fureur ; mais au moment qu'il se tourna pour donner ses ordres aux canots, il reçut un coup de pique qui le fit chanceler et tomber. Comme il se relevait, il reçut un coup de poignard sur le cou, et il tomba dans un creux de rocher rempli d'eau ; il se débattit encore avec vigueur, éleva la tête, et semblait, des yeux, appeler du secours. Les Indiens le replongèrent dans l'eau ; il éleva cependant encore la tête, et se rapprochait du rocher, quand un second coup de pique lui donna la mort. Les Indiens

trainèrent
vant le
d'eux,
lui don
respirai
le 14 fé
Ceux
échapp
leur lie
canots
lieutena
momen
un de
nager,
le risqu
dangere
cipita d
secours
qui faill
parvint
cheveux
Pour
gnons
qui vécu
de faire

ersaires ; trois
 elieutenant,
 es, allait être
 gnard, lors-
 nemi. Cook
 er ; il criait
 s'approcher
 etite troupe.
 es insulaires
 mit de vio-
 et qui leur
 eux, même
 n ne prend
 au moment
 ordres aux
 ue qui le fit
 se relevait,
 le cou, et
 cher rempli
 ec vigueur,
 ux, appeler
 gèrent dans
 e la tête, et
 un second
 Les Indiens

traînèrent son corps sur le rivage, en s'enlevant les poignards les uns aux autres, chacun d'eux, avec une brutalité féroce, voulant lui donner des coups lors même qu'il ne respirait plus. Ce funeste événement arriva le 14 février 1779.

Ceux des soldats de marine qui avaient échappé à la mort, se jetèrent dans l'eau avec leur lieutenant, et, protégés par le feu des canots, ils rejoignirent les vaisseaux. Ce lieutenant montra un courage intrépide. Au moment où il atteignait une pirogue, il vit un de ses soldats qui, ne sachant pas bien nager, se débattait dans les flots, et courait le risque d'être pris par les ennemis. Quoique dangereusement blessé lui-même, il se précipita de suite dans la mer pour voler à son secours, et reçut à la tête un coup de pierre qui faillit le faire périr au fond de l'eau. Il parvint cependant à saisir le soldat par les cheveux et à le ramener dans le canot.

Pour faciliter l'évasion de leurs compagnons malheureux, en cas qu'il y en eût qui vécussent encore, les canots ne cessèrent de faire feu sur les insulaires. Enfin, le feu

cessa ; les Anglais laissèrent leurs morts au pouvoir des ennemis , avec dix armures complètes.

Cependant le lieutenant King , avec six soldats , était de l'autre côté de la baie , où il gardait l'observatoire , ainsi que les mâts et les voiles des vaisseaux. « Il est impossible de décrire , dit-il lui-même , tout ce que j'éprouvai durant l'affreux carnage qui eut lieu de l'autre côté de la baie. Nous l'ignorions ; mais il nous était facile de le prévoir. Nous voyons une foule immense rassemblée là où le capitaine Cook devait être ; nous entendions la mousqueterie. Le feu , la fumée , les cris confus , les mouvemens des insulaires , leur fuite , les canots qui passaient et repassaient entre les vaisseaux , nous donnèrent des pressentimens sinistres. Je me peignais cet homme , dont la vie m'était si chère , exposé au milieu de la mêlée. Je le blâmais d'une trop grande confiance ; j'étais frappé des dangers auxquels il était exposé , auxquels nous étions exposés nous-mêmes.

» Les insulaires s'étaient rassemblés autour des murs qui formaient notre enceinte.

Je cru
ferion
paix a
entend
quicéu
lorsqu
à l'aid
insulai
quasse
boulet
lequel
l'autre
lequel
je le fu
promis
tout de
suspens
au cas
» N
dans u
vint et
apporta
promp
la voil
premier

urs morts au Je crus devoir les assurer que nous ne leur
 dix armures ferions pas de mal, et que je voulais vivre en
 ng, avec sir paix avec eux. Ce qu'ils voyaient, ce qu'ils
 la baie, où entendaient, ne leur donnait pas moins d'in-
 que les mâts quiétude qu'à moi. Telle était notre situation,
 st impossible lorsque le capitaine Clerke, nous voyant,
 tout ce que à l'aide de sa lunette, environnés par les
 age qui eut insulaires, et craignant qu'il ne nous atta-
 Nous l'igno- quassent, fit faire feu sur eux. L'un des
 le le prévoir. boulets brisa par le milieu un cocotier sous
 e rassemblée lequel plusieurs d'entre eux étaient assis;
 être; nous l'autre fit jaillir les fragmens du rocher contre
 feu, la fu- lequel il alla se briser. Ils furent effrayés, et
 vemens des je le fus comme eux, parce que je leur avais
 qui passaient promis que nous vivrions en paix. J'envoyai
 , nous don- tout de suite un canot au vaisseau pour faire
 strés. Je me suspendre le feu, et je convins d'un signal,
 ie m'était si au cas que je fus attaqué.

» Nous passâmes encore un quart d'heure
 dans une inquiétude affreuse. Le canot re-
 vint et confirma toutes nos craintes. On nous
 apportait l'ordre d'abattre nos tentes le plus
 promptement possible, et d'envoyer à bord
 la voilure. Le jeune prêtre qui, dans les
 premiers jours de notre arrivée, nous avait

conduits au *morai*, arriva, la douleur et la consternation peintes sur le visage. On venait de lui apprendre la mort du capitaine, et il nous demandait, avec un mélange d'inquiétude et de crainte, si ce rapport était vrai. Hélas ! je ne pouvais que le confirmer.

» Notre situation était critique ; nous pouvions être attaqués et massacrés comme notre infortuné chef, et, si nous perdions nos mâts et nos voiles, nous perdions aussi un de nos vaisseaux, et le fruit de notre expédition. Je craignais que le ressentiment ou le succès de la première attaque des insulaires ne les rendît plus audacieux encore. Pour éviter de nouveaux malheurs, je persuadai au jeune prêtre de cacher la mort de M. Cook, de la démentir auprès de ses compatriotes, et d'amener les autres prêtres et leur vieux chef dans une grande maison qui était voisine de notre poste. Ces prêtres pouvaient suspendre la fureur des insulaires ; et le vieillard, sur-tout, qui jouissait d'une grande autorité sur le peuple, pouvait nous sauver, dans le cas d'une extrémité fâcheuse.

» Je plaçai mes soldats au sommet du

morai,
mandai
hâtai
exposer
quitté
quèrent
répondi
vaisseau
vis auto
revêtir
s'accroî
gnies ve
Bientôt
nai poi
plus in
guerrie
cachés
montré
dans le
partie,
Nous
rèrent
étendu
revint s
une llo

morai, je leur donnai un chef, je lui recom-
 mandai de se tenir sur la défensive, et me
 hâtai d'aller vers le capitaine Clerke pour lui
 exposer l'état des choses; mais à peine eus-je
 quitté mon poste, que les insulaires l'atta-
 quèrent à coups de pierres : nos soldats n'y
 répondirent que lorsque je fus arrivé au
 vaisseau. Je me hatai de revenir à terre; je
 vis autour de nous les insulaires s'armer, se
 revêtir de la natte du combat; leur nombre
 s'accroissait rapidement; de grandes compa-
 gnies venaient à nous sur les bords du rocher.
 Bientôt ils lancèrent des pierres; je n'ordon-
 nai point d'y répondre, et ils en devinrent
 plus insolens. Les plus courageux de leurs
 guerriers, se glissant le long de la grève, et
 cachés par les rochers qui la dominent, se
 montrèrent tout-à-coup au pied du morai,
 dans le dessein de nous assaillir dans cette
 partie, où le poste était le plus accessible.
 Nous fîmes feu sur eux, et ils ne se reti-
 rèrent que lorsque l'un d'entre eux, eut été
 étendu sans vie. L'un de ceux qui restaient
 revint sur ses pas pour emporter son ami mort;
 une blessure qu'il reçut au même instant le

força de l'abandonner ; il revint encore , et une nouvelle blessure l'éloigna. Enfin , rassemblant ses forces , il se remontra tout couvert de sang , et je défendis de tirer sur lui. Il chargea son ami sur ses épaules , et il tomba lui-même l'instant après sans vie.

» Un renfort que nous reçûmes des deux vaisseaux , força les insulaires à se retirer derrière leurs murailles. J'engageai alors les prêtres à négocier avec eux un accommodement. On fit une trêve , les hostilités cessèrent ; nous emportâmes tranquillement notre mâât , nos voiles , notre observatoire , et ils ne s'emparèrent du morai que lorsque nous l'eûmes quitté.

» Nous résolûmes tous de concert de redemander la chaloupe qu'on nous avait volée , et le corps de notre capitaine. Cette résolution était dictée par l'attachement que nous avions pour le chef infortuné que nous venions de perdre ; elle l'était aussi par la prudence. Il fallait en imposer à ces insulaires qui , fiers de leurs succès , pouvaient méditer des entreprises plus hardies et plus dangereuses. Nos armes ne les avaient point

intimidié
état d
durant
du su
les en

» C
penche
On di
faveur
vaient
n'avait
sionné
aupara
faisant
pour l
pour
à rend
mettre
de no
bientôt
parut
défier

» J
les rest
notre

intimidés ; nos vaisseaux étaient en mauvais état de défense ; et , s'il nous attaquaient durant la nuit , nous avions lieu de douter du succès. Montrer de la faiblesse , c'était les encourager encore.

» Cependant des raisons assez fortes firent pencher la balance pour le parti contraire. On dit tout ce qu'on pouvait alléguer en faveur des insulaires : que leurs attaques n'avaient point été préméditées ; que leur roi n'avait voulu ni le vol qui les avaient occasionnées , ni le combat ; qu'ils avaient montré auparavant beaucoup d'honnêteté et de bienfaisance ; qu'ils ne semblaient s'être armés que pour leur propre défense ; qu'il ne fallait pas , pour tirer une vengeance stérile , s'exposer à rendre inutiles tant de travaux , et nous mettre dans l'impuissance de remplir le but de notre voyage. Je cédaï ; mais on vit bientôt que j'avais eu raison. Notre douceur parut faiblesse , et les insulaires vinrent nous défier auprès des vaisseaux.

» J'allai vers le rivage pour redemander les restes de nos morts , et sur-tout le corps de notre commandant. A mon approche , on fit

retirer les femmes et les enfans ; les guerriers s'armèrent de piques et dagues, et se mirent en mouvement. Je remarquai qu'ils avaient construit des parapets de pierres le long du rivage où Cook avait débarqué. Déjà ils nous lançaient des pierres avec la fronde ; et je m'aperçus que je ne pouvais aborder sans combat, à moins que je ne prisse un moyen qui leur fit comprendre mes intentions. J'ordonnai donc aux canots de s'arrêter, et m'avançai seul sur le plus petit avec un pavillon blanc. Les insulaires s'arrêtèrent, les femmes revinrent, les hommes déposèrent leur natte de combat, s'assirent au bord de la mer, et m'invitèrent à descendre. Je doutais encore de leurs intentions pacifiques, quand je vis l'un d'entre eux, que je connaissais déjà et qui s'appelait *Koak*, se jeter dans les flots, et nager vers moi avec un pavillon blanc. Il montrait cette tranquille confiance qui en inspire, et quoiqu'il fût armé, je le reçus dans mon canot. Cependant cet insulaire était à craindre. Les prêtres me l'avaient peint comme un méchant homme ; ils m'avaient averti qu'il ne nous aimait pas,

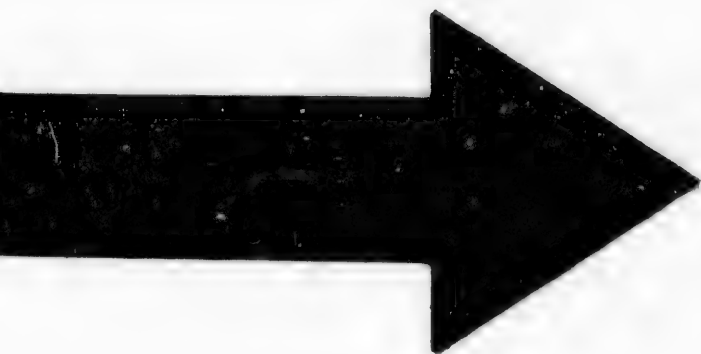
et que
fidie
vint à
bras
d'aff
Je lui
pour
quand
» J
d'inq
l'interv
cendre
mon ca
qui s'é
s'avanc
de notr
l'intérie
le lend
promes
du capi
venir à
insulaire
si l'on n
» Lor

et quelques actes de dissimulation et de perfidie justifiaient ce qu'on m'en avait dit. Il vint à moi en versant des larmes et me embrassa ; en me livrant à ces marques d'affection, j'écartai la pointe de son *pahooah*. Je lui dis ce que nous demandions ; il mendia, pour ainsi dire, un morceau de fer ; et, quand il l'eut reçu, il regagna le rivage.

» J'attendis son retour avec beaucoup d'inquiétude. Il tardait à revenir, et, dans l'intervalle, on cherchait à me faire descendre, où à se donner la facilité d'arrêter mon canot entre les rochers. Enfin un chef, qui s'était montré l'ami du capitaine Clerke, s'avança vers nous, et m'apprit que le corps de notre commandant avait été porté dans l'intérieur de l'île, et qu'on le rapporterait le lendemain matin. Je n'en crus point sa promesse, et envoyai demander les ordres du capitaine Clerke, qui me fit dire de revenir à bord, après avoir fait entendre aux insulaires que nous détruirions la bourgade si l'on ne nous tenait pas parole.

» Lorsqu'ils virent que nous retournions





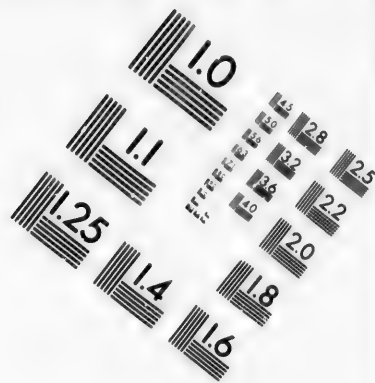
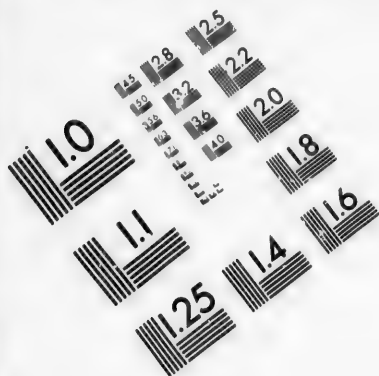
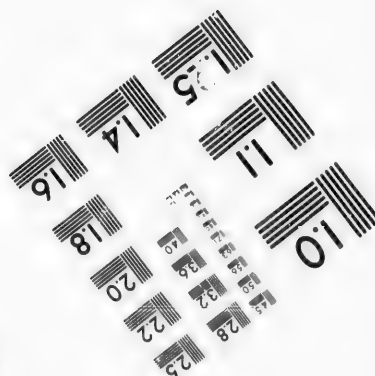
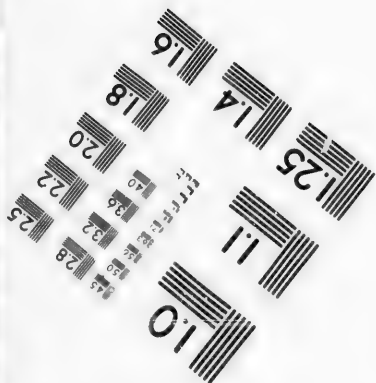
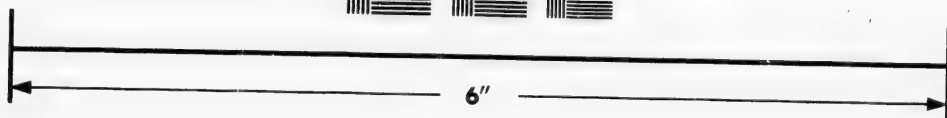
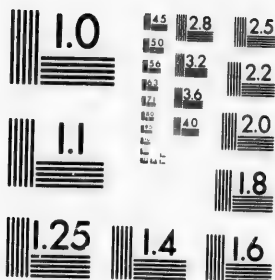


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



aux vaisseaux , ils nous provoquèrent par les gestes les plus insultans et les plus dédaigneux. Quelques-uns se promenaient en triomphe avec les habits de nos malheureux compatriotes , et un chef brandissait l'épée de M. Cook. Notre modération leur parut poltronnerie ; car ils n'avaient aucune notion des principes d'humanité qui nous dirigeaient.

» Quand j'eus annoncé les dispositions des insulaires , on se mit en état de défense contre une attaque de nuit. Les insulaires nous laissèrent tranquilles ; mais ils s'agitèrent beaucoup pendant l'obscurité. Nous vîmes un nombre prodigieux de lumières sur les collines , sans doute parce qu'ils brûlaient nos morts , et qu'ils offraient des sacrifices à l'occasion de la guerre dans laquelle ils se croyaient engagés. Des sacrifices , des fêtes , des réjouissances , sont les moyens dont se servent les chefs pour enflammer le courage des insulaires. On entendait aussi beaucoup de cris et de lamentations.

» Pendant toute la matinée nous entendîmes les conques qui appellent les guerriers

T II.



Habitant



Habitant

ent par les
 daigneux.
 triomphe
 x compa-
 l'épée de
 parut pol-
 nation des
 igeaient.
 spositions
 ne défense
 insulaires
 s'agitèrent
 ous vîmes
 es sur les
 brûlaient
 sacrifices à
 elle ils se
 des fêtes,
 s dont se
 e courage
 beaucoup
 us enten-
 guerriers

T II.

P. 358.



Habitant de Wathur



Habitant de Choklo



Habitant du Tschutiki.



Habitant Oonalashka

au cor
pirogu
nelles
deux h
dirent
faire u
frayés,
taient
accom
larmes
d'étoffe
saisis
morcea
pitaine
dépecé
os, et q
devant
religieu
prouve

» N
peuples
ces que
ils nou
tume. L
dra-t-il

au combat. La nuit suivante on entendit une pirogue qui ramait vers nous. Les deux sentinelles, placées sur le pont, tirèrent sur elle, et deux hommes qui la montaient m'appelèrent, dirent qui ils étaient, et qu'ils nous venaient faire une restitution. On les fit monter. Effrayés, éperdus, ils se jetèrent à nos pieds; c'étaient des prêtres, et l'un d'eux était celui qui accompagnait partout M. Cook. Il versa des larmes sur sa mort, et nous présenta un paquet d'étoffe, que nous déployâmes. Nous fûmes saisis d'horreur en y trouvant enveloppé un morceau du corps de notre infortuné capitaine. Il nous dit que le reste avait été dépecé et brûlé; que le chef avait la tête et les os, et que *Kaoo* avait reçu la portion qui était devant nous, pour l'employer à des cérémonies religieuses, et qu'il nous l'envoyait pour nous prouver son attachement et son innocence.

» Nous essayâmes de nous assurer si ces peuples mangent de la chair humaine; mais ces questions leur inspirèrent de l'horreur : ils nous demandèrent si s'était notre coutume. Ils ajoutaient : Quand l'*Orono* reviendra-t-il ? que nous fera-t-il à son retour ? Ils

voulaient parler du capitaine Cook dont ils s'étaient fait une idée supérieure à la nature humaine. Ils nous apprirent que dix-sept Indiens avaient été tués dans le combat où M. Cook avait péri, et que huit autres l'avaient été à l'observatoire. Ensuite ils s'en retournèrent.

» Jusqu'au lever de l'aurore, la nuit fut troublée par des cris, des hurlemens, des lamentations. Cependant la plupart des insulaires, après nous avoir défiés encore, s'en retournèrent dans leurs maisons éloignées du rivage. Leurs bravades irritèrent les équipages, qui demandèrent instamment de venger la mort du capitaine. M. Clerke permit de répondre aux insultes, et fit tirer quelques coups de canon, qui tuèrent ou blessèrent quelques Indiens.

» Le lendemain, on descendit sur le rivage pour remplir les futailles, et l'on fut harcelé par les Indiens qui s'obstinaient à nous insulter, comme s'ils eussent été sûrs que nous n'oserions pas leur répondre. Enfin les matelots se livrèrent à leur fureur : ils brûlèrent les maisons des insulaires, et détruisirent tout le village. L'incendie s'étendit jusque sur les

maisons

maisons
nos
députés
rivage
prêtre
Il vi
notre
enver
dans s
et nou
qui ét

» Le
inacti
nous
vint ne
promi
corps
reçum
sans de
ils for
s'asseo
cannes
nanes ;
rempli
tuné ca

k dont ils
la nature
dix-sept
combat où
es l'avaient
en retour-

it fut trou-
les lamen-
insulaires,
en retour-
du rivage.

pages, qui
la mort du
pondre aux
de canon,
s Indiens.

ur le rivage
fut harcelé
à nous in-
s que nous
fin les ma-
s brûlèrent
isirent tout
que sur les
maisons

maisons des prêtres qui avaient toujours été nos amis fidèles. Bientôt nous vîmes une députation de ces prêtres s'approcher du rivage, avec les symboles de la paix. Le jeune prêtre, dont nous avons parlé, était à la tête. Il vint sur nos vaisseaux, nous reprocha notre fureur envers tous, notre ingratitude envers eux. Le mal était fait. Nous entrâmes dans sa peine; nous tâchâmes de nous excuser; et nous lui donnâmes toutes les consolations qui étaient en notre pouvoir.

» Les insulaires, convaincus enfin que notre inaction n'était pas lâcheté, se disposèrent à nous satisfaire. Un chef, nommé *Eappo*, vint nous trouver, nous offrit la paix, et nous promit que ce qui pourrait être rassemblé du corps de M. Cook nous serait rendu. Nous reçûmes des présens; les insulaires revinrent sans défiance aux vaisseaux; et, le lendemain, ils formèrent une longue procession qui vint s'asseoir sur le rivage, où ils déposèrent des cannes à sucre, des fruits à pain, des bananes; après quoi ils se retirèrent. Eappo remplit sa promesse: les restes de l'infortuné capitaine nous furent rendus. Nous les

II.

h h

placâmes dans une bière , nous les jetâmes à la mer avec les cérémonies accoutumées , mais qui furent accomplies , cette fois , avec une douleur qu'il est difficile d'exprimer , et bientôt après nous quittâmes cette île funeste , après avoir reçu des marques d'une réconciliation sincère de la part des habitans. »



OONALASHKA.

OONALASHKA est le nom de l'une de ces îles qu'on rencontre dans les mers du nord-ouest de l'Amérique , et qui ne nous est connue que depuis 1762 , époque de la découverte qu'en firent les Russes , et du commerce qu'ils y établirent. Les habitans , en assez grand nombre , ont beaucoup d'affinité avec les Esquimaux et les Grœnlandais , sur-tout quant au dialecte dont ils se servent. Ces peuplades *similaires* (qu'on mepasse ce mot) , répandues , tout à la fois sur les terres occidentales et orientales du Nouveau-monde , ne seraient-elles , en effet , qu'une seule et même famille communiquant

entre
tinent
incom
vaisse
L'i
mais
Les ho
leurs
les lais
sur le d
lure en
pour le
est diff
baleine
celle de
et l'au

Par
homme
boyaux
Celle-c
tête. L
les vête
et cou
côté de
uns son

entre ses membres , dans l'intérieur du continent boréal , par des routes qui nous sont inconnues , ou que la glace interdit à nos vaisseaux ?

L'insulaire de Oonalashka a la taille petite , mais bien proportionnée , et le visage basané. Les hommes ont la barbe peu fournie ; mais leurs cheveux sont longs , noirs et lisses : ils les laissent flotter par derrière , et les coupent sur le devant. Les femmes relèvent leur chevelure en touffe. La forme des habits est la même pour les deux sexes ; mais la matière première est différente. Des peaux de veaux de mer ou de baleines composent la jaquette des femmes ; celle des hommes est de robe d'oiseaux : l'une et l'autre descendent par-delà le genou.

Par-dessus cette espèce de chemise , les hommes en mettent une seconde faite de boyaux , et qui est impénétrable à la pluie. Celle-ci a un capuchon qui sert à couvrir la tête. Les peaux d'oiseaux qui servent à faire les vêtemens , sont garnies de leurs plumes , et cousues ensemble fort proprement : le côté des plumes pose sur le corps. Quelques-uns sont chaussés avec des bottes ; tous ont

une espèce de chapeau ovale, qui a une pointe sur le devant. Ces chapeaux sont faits avec du bois, et sont communément peints en vert; la partie supérieure de la coiffe est garnie des longues soies d'un animal de mer, auxquelles pendent des grains de verre de différentes espèces; une ou deux figures d'os placées sur le front sont un grand ornement pour ces sauvages.

Ils ne se peignent point le corps; mais les femmes se font des piquetures légères sur le visage. Les deux sexes se percent la lèvre inférieure, et passent dans les trous les os de différens animaux. Quelques-uns portent des grains de verres à la lèvre supérieure, au-dessous des narines, et ils ont tous des pendans d'oreilles.

Le costume de ceux des naturels du pays qui servent dans les établissemens russes, diffère un peu de celui de leurs compatriotes libres. Leurs habits de dessus, faits de peaux, ressemblent aux souquenilles de nos charretiers, et ne descendent que jusqu'au genou. Ils mettent par-dessous une veste ou deux. Ils portent des culottes, un bonnet fourré,

une p
sont c
boya
l'étab
de cal

Si
aussi
couvr
le pei
ne rè
leurs
longu
sur d
chag
rivag
de bo
logen
meub
mod
ont li
famil
Or
tissus
une p
étonn

une paire de bottes , dont la semelle et le pied sont d'un cuir de Russie , et les jambes d'un boyau très-fort. Les maîtres ou chefs de l'établissement , et leurs agens , ont des habits de calicot et des chemises de soie.

Si la personne des Oonalashkains n'est pas aussi sale que celle des autres sauvages , qui couvrent leur corps d'un enduit de graisse , ou le peignent de diverses couleurs , la propreté ne règne pas davantage dans l'intérieur de leurs habitations. Ce sont des excavations longues pour l'ordinaire de cinquante pieds sur dix de large , et couvertes avec les branchages des arbres que la mer jette sur le rivage ; car il ne croît pas un seul morceau de bois dans toute l'île. Plusieurs familles logent ensemble dans ces misérables trous , meublés d'ustensiles grossiers et peu commodes ; et tous les détails de la vie privée y ont lieu , en commun , entre ces différentes familles.

On voit dans leurs cabanes des paniers tissés d'une certaine herbe , et travaillés avec une propreté , une finesse , une élégance , qui étonneraient nos plus habiles vanniers. Les

femmes sont chargées de ces petits ouvrages, ainsi que des autres occupations domestiques. Leurs maisons souterraines n'ont point d'âtre. L'habitant de ces logis s'éclaire et se chauffe de cette manière : on verse de l'huile de poisson dans le creux d'une pierre; des brins d'herbe qu'on y jette servent de mèche, qu'on allume au feu produit par le frottement rapide et réitéré de deux pierres imprégnées de soufre, ou de deux morceaux de bois de forme différente : l'un ressemble à une petite planche, l'autre est un bâton épointé. Selon le besoin, on se passe de main en main ces petites lampes, que les hommes et les femmes placent entre leurs jambes sous leurs vêtemens, et qui, employées de cette manière, suffisent pour les garantir des rigueurs de la saison.

En hiver, au sein même de la première des villes capitales de l'Europe, on peut prendre une idée assez juste de ces foyers économiques et portatifs. Les classes inférieures du peuple de Paris ne se chauffent pas autrement. Tandis qu'un jeune efféminé peut à peine soutenir le feu continu des

chem
sume
bois
n'a,
mem
de te
quel
beau
de la
de la
tanni
renfe
du p
Ils
mure
sieur
dant
pour
crus
dant
depu
mani
servé
S'il

cheminées de son appartement, où se consume en un jour une énorme quantité de bois ; dans son voisinage, toute une famille n'a, pour se procurer le libre exercice de ses membres engourdis par le froid, qu'un vase de terre cuite, dans lequel brûlent lentement quelques morceaux de fentre, ou des lambeaux : un tesson de ce pot à feu tient lieu de lampe. Les heureux du siècle et les grands de la nation, ignorent apparemment que les tanières des sauvages insulaires d'Onalashka renferment moins de misère que le galetas du peuple de Paris.

Ils se nourrissent de racines, de baies, de mures, de la chair des oiseaux, et de plusieurs animaux de mer. Ils font sécher, pendant l'été, les poissons dont ils font provision pour l'hiver. Presque toujours ils mangent crus tous leurs alimens. Quelquefois cependant ils les font griller, et même bouillir, depuis que les Russes leur ont appris la manière. Voici à peu près le cérémonial observé au repas d'un chef des Onalashkains. S'il désire un poisson, ses serviteurs com-

mençant par en dévorer les ouïes. Puis, on en coupe la tête, qu'on porte sur le rivage de la mer pour la nettoyer. On la sert ensuite devant le maître, assis à terre, après avoir jonché le lieu du repas d'un tapis d'herbages qui sert, tout à la fois, de nappe et de serviette, de plat et d'assiette. Un des familiers du prince, découpe des tranches le long des joues du poisson, et les met sous la main de son patron qui les avale sans autre préparation. Le chef rassasié laisse les os et les cartilages à sa suite, qui en tire le meilleur parti qu'il est possible : en sorte qu'à Oonalashka, comme partout ailleurs, les trois quarts des hommes ne vivent que des rebuts d'un petit nombre de leurs semblables.

Les Oonalashkains n'ont pas toujours été aussi paisibles qu'ils le sont aujourd'hui. Long-temps ils disputèrent aux Russes leur liberté et l'entière jouissance de leur île. La supériorité des forces, et sur-tout de la politique russe, réduisit bientôt le courage des naturels. Ceux-ci cependant, tout en se soumettant à un tribut, se conservèrent le

droit d'a
se laissèr
même d

Leurs
ceux qu
américai
quelque
ces cano
le premi
dans l'e
siège ou
milieu.
chaperon
un sac d
comme u
cuir dan
assis dan
corps, et
du cord
manches
Comme l
que le cap
où il est
guère lui
dans le c

Puis, on
 e rivage
 ensuite
 s avoir
 d'her-
 appe et
 Un des
 ches le
 sous la
 s autre
 es os et
 meilleur
 Oona-
 es trois
 rebuts
 es.
 urs été
 rd'hui.
 es leur
 file. La
 la po-
 age des
 en se
 rent le

droit d'avoir leurs chefs particuliers. Mais ils se laissèrent enlever toute arme offensive, et même défensive.

Leurs canots sont les plus petits de tous ceux qui naviguent le long du continent américain, et leur construction offre aussi quelque différence. Au besoin, chacun de ces canots peut porter deux hommes. Alors le premier reste étendu de toute sa longueur dans l'embarcation; le second occupe le siège ou le trou rond, percé à peu près au milieu. Ce trou est bordé en dehors d'un chaperon de bois, autour duquel est cousu un sac de boyau qui se replie et s'ouvre comme une bourse, et qui a des cordons de cuir dans sa partie supérieure. L'insulaire, assis dans le trou, serre le sac autour de son corps, et il ramène sur ses épaules l'extrémité du cordon, afin de le tenir en place. Les manches de sa jaquette serrent son poignet. Comme le cordon serre d'ailleurs le cou, et que le capuchon est relevé par-dessus la tête, où il est arrêté par le chapeau, l'eau ne peut guère lui mouiller le corps lorsqu'elle entre dans le canot. Il y a, de plus, un morceau

d'éponge pour essuyer celle qui pourrait s'introduire. Ils se sert d'une pagaie à double pale, la tient par le milieu avec les deux mains, et frappe l'eau d'un mouvement vif et régulier, d'abord d'un côté, et ensuite de l'autre. Il donne ainsi une vitesse considérable au canot, et lui fait suivre une ligne droite.

Des sauvages qui ne savent pas encore se construire des maisons, ne bâtissent point de temples; les tombeaux semblent leur tenir lieu d'autels. A Oonalashka, on enterre les morts au sommet des coteaux, et sur le corps on élève des pierres en monceaux : les passans se font un devoir de contribuer à ces pieux monumens, en y apportant chacun de nouveaux matériaux : cérémonie religieuse, qui entretient la bienveillance fraternelle d'une part, et, de l'autre, nettoie la voie fréquentée, et prévient plus d'un accident.

Ces insulaires sont naturellement gais, vivent par conséquent en bonne intelligence entr'eux, et montrent beaucoup d'affabilité envers les étrangers : ils mériteraient une existence moins misérable. Une maladie

funeste
influe
insula
eux de
natural
faire fle
base l'a
ceptible
procure
c'est ain
présent.

Voici
nalashka

Cheng

Anago

Kamé

Dhac.

Agono

Net .

Ah .

Toraa

Alac.

Hasc.

Agada

Tooge

ni pourrait
ie à double
ec les deux
vement vif
et ensuite
esse consi-
e une ligne
s encore se
ssent point
nt leur tenir
enterre les
sur le corps
x : les pas-
buer à ces
t chacun de
religieuse,
fraternelle
toie la voie
a accident.
ment gais,
intelligence
d'affabilité
eraient une
ne maladie

funeste qui y a été apporté par les Russes, influe beaucoup sur la durée de la vie de ces insulaires, et exerce malheureusement chez eux de grands ravages. Il était plus aisé de naturaliser ce fléau à Oonalashka, que d'y faire fleurir une civilisation sage, qui eût pour base l'agriculture. Ce sol était pourtant susceptible d'amélioration; mais le commerce procure des jouissances plus promptes, et c'est ainsi que partout l'avenir est sacrifié au présent.

Voici quelques mots du vocabulaire d'Oo-
nalashka :

Chengan. Un homme. 50001

Anagognah. Une femme.

Kaméak. La tête.

Dhac. L'œil.

Agonoc. La langue.

Net. Non.

Ah. , Oui.

Toradac. Un.

Alac. Deux.

Hasc. Dix.

Agadac. Le soleil.

Toogedha. La lune.

<i>Enaeac</i>	Le firmament.
<i>Alaooch</i>	La mer.
<i>Tangeh</i>	Eau.
<i>Keiganach</i>	Feu.
<i>Oolac</i>	Maison.



TSCHUTSKY.

LA découverte d'un nouveau monde, et la mesure de la terre, formaient, dans l'histoire des Sciences, deux de ses plus brillantes époques. La *jutxa-position* de l'Asie et de l'Amérique, reconnue et démontrée tout récemment, jette un nouveau jour sur la géographie du globe, éclaircit bien des difficultés importantes, et satisfait à la fois les savans de tous les partis. C'est donc aujourd'hui une vérité de fait, que treize lieues seulement de mer, parsemées d'îles, séparent le nouveau continent du plus ancien des trois autres; et, en effet, la distance du cap du Prince de Galles-nord, est de cinquante-trois degrés ouest sur la côte de l'Amérique, au cap Oriental nord, et est de cinquante

deux de
Ainsi l'
l'interv
bable q
moins

turer,
habitan
rogues
ces con

mal ma
petits b

Le p
oriental
1728,

1778,
naturel

établis
bourgac

sèdent
leurs co

deux s
ovale, l

tement
banes e

la terre

deux degrés de l'Asie , pays des *Tschutskys*. Ainsi l'Amérique aura pu être peuplée sans l'intervention d'un miracle , et il est probable que l'Asie lui a rendu ce service ; du moins on peut raisonnablement le conjecturer , d'après l'analogie qui règne entre les habitans des deux côtes opposées. Les pirogues que se construisent les naturelles de ces contrées , avec la peau de quelque animal marin , leur suffisent pour franchir les petits bras de mer qui les séparent.

Le pays des Tschutskys , ou l'extrémité orientale de l'Asie , reconnu par Behring en 1728 , et ensuite par le capitaine Cook , en 1778 , est presque nu pour la végétation. Les naturels ne vivent que de pêche : ils sont établis , non loin du rivage , dans une petite bourgade , où ils vivent du peu qu'ils possèdent ; ils n'envient aux Européens que leurs couteaux et leur tabac. Ils ont imaginé deux sortes d'habitations : celle d'hiver , ovale , haute de vingt pieds , ressemble exactement à une voûte. Le plancher de ces cabanes est un peu au-dessous de la surface de la terre : la charpente est de bois et de côtes

de baleines, disposés avec intelligence et fixés avec art ; l'entrée est un trou placé au sommet du toit. Les cabanes d'été sont circulaires et assez étendues ; le comble se termine en pointe : des perches légères et des os couverts de peaux d'animaux marins en composent la carcasse. Le lit et le coucher sont de peaux de daims sèches et propres ; les séparations qu'on y remarque semblent indiquer que les mœurs de cette peuplade ne sont pas tout-à-fait étrangères à la pudeur.

Autour de ces maisons s'élèvent, à la hauteur de dix à douze pieds, des échafaudages construits avec des os, et destinés à sécher du poisson ou des peaux.

Leurs vêtemens annoncent un degré d'industrie supérieur à celle des peuplades américaines placées sous la même latitude. Leur costume consiste en un chapeau, une jaquette, une paire de culottes, des bottes et des gants : chacune de ces pièces est de peau de daim ou de chien, ou de veau-de-mer extrêmement bien apprêtée ; quelques-unes conservent leur poil. La tête entre dans le chapeau, qui n'a un rebord que sur le de-

vant, c
pendant
des nat
aussi d
assez gr
Leur ch
rasée e
laisse cr
ils sont

Ils fo
Esquim
barbelé
pierres
bandou
et des l
desculp
Une lan
lière ; u
brodé e
épaule
avec le
zgute ; e
mortelle

Ils sa
et la da

igeance et
 a placé au
 e sont cir-
 comble se
 légères et
 ux marins
 e coucher
 opres ; les
 blent indi-
 de nesont
 leur.
 , à la hau-
 asaudages
 s à sécher
 egré d'in-
 ades amé-
 ude. Leur
 , une ja-
 des bottes
 ces est de
 e veau-de-
 quelques-
 entre dans
 sur le de-

vant, comme pour garantir les yeux. Indé-
 pendamment de ces chapeaux, dont la plupart
 des naturels du pays font usage, ils portent
 aussi des capuchons de peaux de chiens,
 assez grands pour couvrir la tête et les épaules.
 Leur chevelure, noire pour l'ordinaire, est
 rasée et coupée très-près ; aucun d'eux ne
 laisse croître sa barbe. Ils ont le visage allongé ;
 ils sont bien faits, et paraissent robustes.

Ils font usage d'un arc pareil à celui des
 Esquimaux ; leurs traits, dont très-peu sont
 barbelés, ont pour garniture des os, ou des
 pierres aiguës. Communément ils portent en
 bandoulière sur l'épaule droite des piques
 et des hallebardes de fer ou d'acier, ornées
 de sculptures ou de pièces de rapport d'airain.
 Une lanière de cuir rouge forme la bandou-
 lière ; un carquois de cuir rouge, élégamment
 brodé et rempli de flèches, pend sur leur
 épaule gauche. Ils empoisonnent leurs traits
 avec le suc d'une certaine racine, nommée
zgute ; en sorte que la plus légère blessure est
 mortelle, même pour les animaux marins.

Ils saluent en ôtant leur chapeau. Le chant
 et la danse ne leur sont point inconnus. Ils

sont doux et circonspects. Il paraît qu'ils se sont plus d'une fois abouchés avec les Russes ; mais ceux-ci ne les ont pas encore fait passer sous le joug. Un peuple qui n'a pour tout trésor que la liberté, compte peu d'envieux, et ne paraît pas même digne d'avoir des ennemis. Cependant on le harcèle de temps à autre : la dernière expédition formée contre eux, est de 1750 ; elle ne produisit aucun résultat favorable pour les agresseurs. Les Tschutskys ont de la hardiesse et du courage ; ils se sont rendus redoutables aux Koriaques, leurs voisins, même aux Européens. Ils s'occupent beaucoup de leurs rennes, animal précieux pour ces contrées, qu'on trouve en grande quantité dans le Tschutsky, comme dans presque tous les autres pays du nord.

Le pays des Tschutskys abonde en chiens, de l'espèce du renard, mais plus gros et de différentes couleurs ; ils ont de longs poils soyeux, qui ressemblent à de la laine : on les attelle aux traîneaux pendant l'hiver ; quelquefois aussi on se nourrit de leur chair. C'est sur-tout ici qu'ils méritent de servir d'emblème à la fidélité, et de modèle à

l'amitié
belle sa
l'été. Q
ils ne m
maîtres
travail

CE p
de l'An
dégre
mêmes
dont il
nées de
et remp
Dans la
distance
de plan

(1) Cet
noir, se
du Portug

l'amitié : on leur donne la liberté dans la belle saison, et ils en profitent jusqu'à la fin de l'été. Quand la neige commence à tomber, ils ne manquent pas de retourner chez leurs maîtres, et viennent s'offrir d'eux-mêmes au travail et à la servitude.



BAIE DE CHACKTOOLE,

A l'entrée de Nonton.

CE pays fait partie de la côte nord-ouest de l'Amérique, vers le soixante - quatrième degré de latitude : il offre à peu près les mêmes aspects que la contrée des Tschutskys, dont il n'est éloigné que de quelques journées de vaisseau. Il est en général très - nu, et rempli de collines presque toutes pelées. Dans la belle saison, le sol est couvert, de distance à une autre, de longs gramens et de plantes, telles que la camarine (1), qui

(1) Cette plante, qu'on nomme aussi bruyère à fruit noir, se trouve en Europe dans les cantons sablonneux du Portugal.

donne une prodigieuse quantité de baies bonnes à manger, quand elles sont bien mûres. On n'y trouve que des bruyères, quelques bouleaux, des saules et des aunes, de la grosseur d'un manche à balai : mais l'eau douce, si chère aux navigateurs, y abonde, ainsi que le bois flotté, lequel est presque tout de sapin dans cette partie de la mer du Nord. Les naturels de ces tristes contrées vivent de saumon et d'autres poissons desséchés. Ils ont, comme beaucoup d'autres sauvages, la manie de se percer la lèvre inférieure. Ils mettent au fer le prix que nous mettons à l'or. L'équipage du capitaine Cook obtint, pour des couteaux fabriqués avec un vieux cercle de fer, près de quatre cents livres de poissons frais, parmi lesquels il y avait plusieurs truites. Un peu de tabac donné à l'un de ces sauvages, et des grains de verre offerts à sa femme et à sa fille, firent couler des larmes de reconnaissance à toute cette famille. Les mères ont coutume de porter leurs enfans sur leur dos, et ne leur donnent pas d'autre abri que le chaperon de leur souquenille. Leurs canots, revêtus de

peaux, alors ils prennent du côté

Le t du cuir ils ont peu pro une ja grand c de très- ont les été limo femmes la lèvre

Ils s que mé et leurs Le cory accom une esp fait mil autres,

Leurs la mer,

de baies
ont bien
ornières,
es aunes,
lai : mais
teurs , y
quel est
rtie de la
es tristes
res pois-
beaucoup
percer la
prix que
capitaine
fabriqués
de quatre
i lesquels
de tabac
les grains
sa fille,
naissance à
coutume
os, et ne
chaperon
evêtus de

peaux, leur servent quelquefois de cabanes : alors il se contentent de les renverser, en prenant soin d'en tourner la partie convexe du côté du vent.

Le teint de leur visage est de la couleur du cuivre, leurs cheveux noirs sont courts; ils ont peu de barbe. Leur costume est à peu près le même pour les deux sexes : c'est une jaquette de peau de daim, garnie d'un grand chaperon. Hommes et femmes portent de très-larges bottes : les uns et les autres ont les dents noires, et elles paraissent avoir été limées jusqu'au niveau des gencives. Ces femmes se *tatouent* dans l'espace qui sépare la lèvre du menton.

Ils sont d'un caractère assez doux, quoique méfians. Ils connaissent l'art du chant, et leurs petits concerts n'ont rien de barbare. Le coryphée - chanteur est ordinairement accompagné de deux virtuoses, dont l'un bat une espèce de tambour, tandis que l'autre fait mille gestes, plus chargés les uns que les autres, avec ses mains et avec son corps.

Leurs habitations, situées près du rivage de la mer, ne présentent qu'un toit en pente,

fait avec des morceaux de bois recouverts de gramen et de terre. Les flancs sont entièrement exposés à l'air. Le plancher est aussi de morceaux de bois; l'entrée se trouve à une des extrémités, et l'âtre ou le foyer par derrière. Il y a près de la porte un petit trou qui donne issue à la fumée. L'entrée de Nonton n'offre pas un seul havre, et la baie de Chacktoole se trouve exposée aux vents du sud et du sud-ouest.

ANIM

DANS
de quel
vent (1)
Martinic
seules où
Les plu
scorpion
occasion
fâcheux
graves. L
du serpe
ordinaire
cependa
à ce suj

(1) M.

DES
ANIMAUX VENIMEUX DES ILES,
ET DE LEUR PIQURE.

DANS la description que nous avons faite de quelques parties des Antilles sous le vent (1), nous avons omis de dire que la Martinique et Sainte - Lucie paraissent les seules où l'on trouve des animaux venimeux. Les plus dangereux sont le serpent et le scorpion. La tarentule et la bête à mille pieds occasionnent bien quelquefois des accidens fâcheux ; mais jamais leurs effets ne sont très-graves. Il n'en est pas de même de la piqure du serpent et de celle du scorpion : elles sont ordinairement très-dangereuses. Il faut avouer cependant que tous les rapports qu'on a faits à ce sujet ont été très - exagérés. La piqure

(1) *M.* Mentelle.

de ces animaux, quoique funeste, occasionne rarement la mort, même en n'y faisant aucun remède. Elle est plus souvent mortelle pour les animaux que pour les hommes.

Il est étonnant que l'effroi que dut inspirer, dans les premiers temps, la grande quantité de ces animaux, n'ait pas été plus fort que la passion de l'avidité qui défricha les colonies. Il faut que l'attrait de la fortune soit bien puissant, puisqu'il n'a pu être balancé par le danger de trouver la mort à chaque instant, dans son lit, dans sa chambre, à la promenade, en s'habillant. Aujourd'hui l'habitude a familiarisé les colons avec ces animaux, et ils ne sont plus, pour eux, des voisins effrayans, malgré les exemples terribles qu'ils voient sans cesse de leurs ravages.

On trouve à la Martinique et à Sainte-Lucie trois espèces de serpens, dont l'une est nommée couleuvre ou couresse; une autre, qui est nommée tête de chien; et la troisième n'est connue que sous le nom de serpent. La piqure des deux premières espèces n'est pas dangereuse, ainsi nous n'en parlerons pas; nous nous occuperons seu-

lement
qui est
plate et
cette de
de la tête
forme d
couleuvre
une tête
grises, d
unes on
nité de
la vue; m
et elles n
par leur
dix ou
neuf ou
Ces se
lorsqu'ils
sur-tout
particulie
pleines.
que ceux
membran
intérieure
long et n

occasionne lement du serpent de la troisième espèce, qui est une véritable vipère. Elle a la tête plate et triangulaire, et elle possède, comme cette dernière, un rebord très-relevé autour de la tête, qui se trouve ainsi concave. Cette forme de la tête distingue ce serpent des couleuvres et des têtes de chien, qui ont une tête arrondie et allongée. On en voit de grises, de noirâtres et de jaunes, et quelques-unes ont les écailles nuancées par une infinité de couleurs qui frappent agréablement la vue; mais elles sont également dangereuses, et elles ne diffèrent les unes des autres que par leur couleur. On en voit qui ont jusqu'à dix ou douze pouces de circonférence et neuf ou dix pieds de long.

Ces serpens sont principalement à craindre lorsqu'ils sont en amour ou qu'ils ont faim, sur-tout si on les irrite. Les femelles sont particulièrement à craindre lorsqu'elles sont pleines. Elles portent des œufs aussi gros que ceux d'un pigeon, recouverts d'une membrane assez ferme; elles les font éclore intérieurement dans une espèce de petit sac long et mince. Elles poussent des sifflemens

affreux lorsqu'elles mettent bas, et leurs petits ont, en naissant, environ un pied de long. Ce reptile porte une trentaine d'œufs, et chaque œuf fournit trois petits. On peut juger d'après cela de la multiplication prodigieuse qui aurait lieu de ces animaux, si, par un bienfait admirable de la Providence, la mère n'en dévorait elle-même la plus grande partie après les avoir faits.

Les serpens font leurs piqures avec deux crocs recourbés, d'environ un pouce de long, gros à leur racine comme une plume de canard, et se terminant par une pointe aiguë. Ils sont situés aux parties latérales du palais, derrière les gencives, un de chaque côté. On voit, dans l'intérieur de ces crocs, un tuyau qui s'ouvre dans leur partie convexe, près de leur pointe. C'est par ce tuyau que les serpens lancent leur venin. Les crocs, dont nous parlons, tombent à différentes époques de leur vie, et ils sont aussitôt remplacés par d'autres que la nature fait croître à leur côté, et qui sont déjà tout formés lorsque les premiers tombent. La sécrétion du venin doit être très - prompte ; car le serpent

serpe
vingt
aussi
Co
sa co
d'am
viol
rat :
presq
serpe
la liq
saire
l'anim
d'auc
sont
pouss
l'excit
Il y
Lucie
autre
Les p
mais c
funest
temps
cette

serpent

et leurs pe-
un pied de
ne d'œufs,
s. On peut
tion prodi-
imaux, si,
rovidence,
me la plus

avec deux
ce de long,
plume de
ointe aiguë.
du palais,
aque côté.
cros, un
e convexe,
tuyau que
Les cros,
différentes
assitôt rem-
fait croître
out formés
a sécrétion
te; car le
serpent

serpent fait quelquefois, en un clin d'œil, vingt piqûres sur le même animal, toutes aussi dangereuses les unes que les autres.

Cette liqueur venimeuse ressemble, par sa couleur et sa constitution, à de l'huile d'amande douce; elle a une odeur forte et violente qui frappe désagréablement l'odorat : c'est cette odeur qui fait reconnaître, à presque tous les nègres, le voisinage d'un serpent avant de l'avoir vu. L'exaltation de la liqueur venimeuse du serpent, est nécessaire pour qu'elle soit dangereuse : lorsque l'animal est tranquille, sa piqûre n'est suivie d'aucun accident fâcheux, et ses effets ne sont terribles que lorsqu'il est fortement poussé par la faim, ou qu'on l'a mis, en l'excitant, dans de violens accès de colère.

Il y a deux espèces de scorpions à *Sainte-Lucie* : un noir, qui est fort gros, et un autre, beaucoup plus petit, qui est grisâtre. Les piqûres de ce dernier sont sans danger ; mais celles de l'autre sont quelquefois assez funestes pour donner la mort en très-peu de temps. *Sainte-Lucie* est la seule colonie où cette dernière existe. Il est singulier que,

sous le même climat, et à une distance de sept lieues, cet insecte, qui est extrêmement vigoureux, périclit en très-peu de temps dans une île voisine.

Le scorpion noir ressemble, comme on sait, à une petite écrevisse : lorsqu'il est parvenu à toute sa grosseur, il est gros, à *Sainte-Lucie*, comme le doigt annulaire, et il a environ quatre pouces de long. Son venin est formé par six petites glandes, qu'on voit très-distinctement sur la queue, et d'où part un vaisseau sécrétoire, qui dépose la liqueur dans le dard très-pointu qui termine la queue de l'insecte. C'est au moyen de ce dard qu'il fait ses piqûres, qui sont ordinairement très-dangereuses, mais qui quelquefois ne produisent aucune espèce d'accident : cela semblerait prouver qu'il faut que le scorpion, ainsi que le serpent, soit irrité, pour donner à son venin la violence qu'on y a observée. Il ne faut pas croire à cette fable, répandue par beaucoup d'auteurs, que le scorpion, lorsqu'il est au centre du feu, se pique lui-même pour se donner la mort ; cet effet ne pourrait pas d'ailleurs avoir lieu, parce que

le dan
l'écaill
aussi
livre,
contr
jour,
un ha
une c
dévot
le sco
et ils
d'ina

L'c
appele
il pen
nature
de son
affilé,
quelle
magni
bleu, c
fait son
c'est u

le dard de cet insecte est hors d'état de percer l'écaille dont l'animal est recouvert. Il faut aussi douter des prétendus combats que lui livre, dit-on, l'araignée, lorsqu'ils se rencontrent. Un naturaliste, M. Cassan, mit un jour, sous un récipient, un très-gros scorpion, un hanneton et une grosse araignée, qui est une espèce de tarentule. Le hanneton fut dévoré le troisième jour par l'araignée; mais le scorpion et elle se respectèrent toujours; et ils moururent, à la fin, l'un et l'autre d'inanition.

Sur un oiseau des Antilles.

L'oiseau que nous voulons décrire ici, est appelée *murmure* par les colons des Antilles; il peut passer pour un chef-d'œuvre de la nature : sa petitesse, sa délicatesse, la beauté de son plumage, sont parfaites; il a le bec affilé, et se nourrit du suc des fleurs sur lesquelles il voltige sans cesse. Son plumage magnifique étale les plus belles nuances de bleu, de vert, de pourpre et d'or. Le *murmure* fait son nid avec un art et un soin particulier; c'est un ouvrage d'un travail ingénieux et

fini : tout y est proportionné, avec la plus grande justesse, à l'aimable oiseau qui en fait sa demeure. L'œuf qu'il y dépose ressemble plus à une belle perle oblongue qu'à tout autre objet ; il est plus blanc même, et d'une plus grande délicatesse. Cet oiseau place son nid sur quelque petite branche, presque toujours à la cime de l'arbre ; il le recouvre d'une feuille qui lui sert de voile pour le tenir à l'abri de la pluie, de la chaleur ou des regards de ses ennemis. Il est en effet très - difficile de le découvrir : en général, l'instinct que la nature a accordé à ce charmant oiseau, semble être en raison inverse de la petitesse de son corps.

FIN.

ARCH
A

Clin

SAINT

1503

vr

du

qu

1506

de

à

1507

Él

R

un

éta

1509

dre

me

TABLE

DU TOME SECOND.

ARCHIPEL D'AMÉRIQUE. Grandes et petites	
Antilles	p. 1
Climat, sol, productions	2
SAINT - DOMINGUE.	13
1505. Tentatives des naturels pour recouvrer leur liberté. Ils succombent. — Conduite généreuse de la reine Anacoana; quel en est le prix	16
1506. Soumission des insulaires. Progrès de la Colonie. — Importation de cannes à sucre.	20
1507. Extinction de la race des naturels. Établissement des Espagnols à Porto-Ricco. — Singulier moyen employé par un insulaire, pour savoir si les Espagnols étaient des êtres surnaturels	25
1509. La famille de Colomb recouvre ses droits et ses privilèges dans le Nouveau-monde	28

1510. Don Diégo Colomb forme à Cubagna un établissement pour la pêche des perles. Tentative malheureuse des Espagnols sur le continent	p. 31
1511. Conquête de l'île de Cuba. — Con- duite courageuse du cacique Hatuey. — Établissement de la Havane.	35
LA JAMAÏQUE.	40
LES PETITES ANTILLES.	44
LE PÉROU. — Découverte de la mer du Sud. Nugnez de Balboa.	ib.
Conquête du Pérou. Pizarre.	48
Mœurs, usages, coutumes des anciens Pé- ruviens.	80
LE PÉROU CIVILISÉ.	87
LIMA	90
LA PROVINCE DE QUITO	97
Extrait du vocabulaire péruvien.	112
LE BRÉSIL. — Aspect, sol, climat, produc- tions.	113
Indigènes, leurs mœurs et leurs coutumes.	127
Des sauvages du Brésil	146
LE BRÉSIL CIVILISÉ.	148
Histoire de Caramouron.	150
Productions nouvelles.	160
Portugais du Brésil	ib.
LA GUIANE. — Sol, climat, productions	161
Établissement hollandais	167

Éta
Nat
LE PA
Esp
Nat
LE CH
Hab
LA PA
Pata
LA TR
NOUV
Trai
LES ÎL
sol
Figu
go
HUAHE
ULIEF
Sur l
ILES DE
Natu
Fêtes
L'ÎLE E
LES ÎLE
NOUVE
MANGE
WATEE
LES ÎLE

abagna	Établissement français.	p. 169
perles.	Nations indigènes.	<i>Ib.</i>
ols sur	LE PARAGUAY. —Sol, climat, productions.	180
. . . p. 31	Espagnols du Paraguay	182
Con-	Nations indigènes.	184
ey. —	LE CHILI. —Sol, climat, productions . . .	190
. . . 35	Habitans naturels et civilisés du Chili . .	197
. . . 40	LA PATAGONIE	203
. . . 44	Patagons.	204
i Sud.	LA TERRE-DE-FEU	213
. . . <i>Ib.</i>	NOUVELLE ZÉLANDE	218
. . . 48	Traits, vêtemens, mœurs et coutumes . .	222
s Pé-	LES ÎLES DE LA SOCIÉTÉ. —OTAÏTI.--Aspect,	
. . . 80	sol, climat, productions	235
. . . 87	Figure, vêtemens, mœurs, usages, culte,	
. . . 90	gouvernement des Otaïtiens	239
. . . 97	HUAHEINE.	269
. . . 112	ULIETEA.	271
duc-	Sur les îles de la Société en général. . .	272
. . . 113	ILES DES AMIS. —Sol, climat, productions. .	277
mes. 127	Naturels, mœurs et coutumes.	280
. . . 146	Fêtes, cérémonies funèbres	289
. . . 148	L'ÎLE EE PAQUES	294
. . . 150	LES ÎLES MARQUISES	300
. . . 160	NOUVELLES MARQUISES	303
. . . <i>Ib.</i>	MANGÉA	304
s . . 161	WATEEOO.	310
. . . 167	LES ÎLES DE SANDWICH	314

Choix de quelques mots de leur idiome.p.	340
Mort de Cook	341
OONALASHKA.	362
TSCHUTSKY	372
BATE DE CHACKTOOLE, à l'entrée de Nonton.	377
DES ANIMAUX VENIMEUX DES ÎLES, ET DE LEUR PIQURE	381
Sur un oiseau des Antilles	387

FIN DE LA TABLE.

Home.p. 340

. . . . 341

. . . . 362

. . . . 372

Winton. 377

ET DE

. . . . 381

. . . . 387

